LES CHARACTERES DES PASSIONS.

Par le S^r DE LA CHAMBRE, Conseiller du Roy en ses Conseils, & son premier Medecin ordinaire.



A PARIS,
Chez IACQVES D'ALLIN, ruë Saint Iacques, à l'Image Saint Estienne.

M DC. LXII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A
MONSEIGNEVR
SEGVIER
CHANCELIER
DE FRANCE.


ONSEIGNEVR,

Ce ne vous eſt pas vne choſe nouuelle de voir les effets & les deſordres que cauſent les Paſſions, puiſque la Iuſtice que vous rendez, n'a point de plus ordinaire

occupation que de les entendre & de les condamner: Mais c'eſt vne choſe inoüye que l'on vous en demande la protection; qu'on les vueille authoriſer par vous meſme; Et que l'on ſe ſerue de voſtre nom pour les faire paſſer dans le Public, & leur donner vne approbation generale. C'eſt pourtant, MONSEIGNEVR, ce que ie fais aujourd'huy en vous dédiant cet Ouurage: ie vous rends le Protecteur des excez que i'y repreſente: ie dis meſme que vous en eſtes en quelque façon l'Autheur, puiſque vos commandemens les ont fait naiſtre: Et par vne hardieſſe qui n'a point d'exemple, j'employe l'Illuſtre nom DES SEGVIERS pour eſtre l'appuy des vices, & les fais paroiſtre au jour auec le meſme auantage dont la vertu ſe tiendroit fort honorée. Il eſt vray qu'ils ne ſont pas de la nature de ceux qui corrompent les mœurs & qui craignent la ſeuerité des Loix: Ce n'en ſont que les Images & les Figures, qui peuuent eſtre receuës comme celles des Monſtres & des Tyrans, & qui ne vous

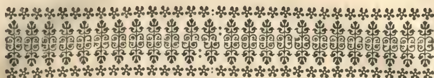
doiuent pas eſtre moins agreables à voir, que les Portraits des vaincus ont accoûtumé de l'eſtre aux vainqueurs. Mais quoy que ma temerité deuienne par là moins odieuſe, ie voy bien qu'elle n'en eſt pas plus excuſable : Et que vous me blaſmerez touſiours d'auoir prophané voſtre Nom, en le meſlant parmy tant de deffaux: d'auoir expoſé à vos yeux des choſes dont l'art n'eſt gueres moins vicieux que la matiere : Et d'auoir creu que ie pouuois vous dire quelque choſe de nouueau ſur vn ſujet dont vous n'ignorez rien que le mauuais vſage. S'il plaiſt neantmoins à voſtre Grandeur de ſe ſouuenir qu'elle eſt l'objet de toutes mes penſées: que ie ne puis rien faire qui ne porte les marques de ſes bien-faits: Et que meſmes les Tempeſtes que ie fais voir icy, ſont les effets du calme & de la tranquillité qu'elle m'a procurée : Elle verra bien que c'eſt autant par neceſſité que par élection, que ie luy conſacre ce petit Ouurage : Et que me trouuant obligé de publier le reſentiment que j'ay de faueurs ex-

trêmes dont elle m'a comblé, ie deuois aprendre dans les Passions violentes la maniere d'exprimer celle que i'ay d'estre toute ma vie,

MONSEIGNEVR,

De Vostre Grandeur,

Le tres-humble, tres-obeïssant;
& tres-fidelle seruiteur,
LA CHAMBRE.



Aduis neceſſaire au Lecteur.

CE que ie te donne icy, n'eſt qu'vne petite partie d'vn grand deſſein, où ie veux examiner les Paſſions, les Vertus & les Vices, les Mœurs & les Coûtumes des Peuples, les diuerſes Inclinations des Hommes, leurs Temperamens, les Traicts de leur viſage; en vn mot où ie pretends mettre ce que la Medecine, la Morale & la Politique ont de plus rare & de plus excellent. Ie ſçay bien que tu penſes deſia, qu'il y a de la temerité dans cette entrepriſe, qu'elle eſt au deſſus de mes forces, & qu'il n'y a pas d'apparence que ie puiſſe venir à bout d'vn Ouurage, dont les moindres pieces ont eſtonné les plus grands Hommes des ſiecles paſſez. Mais ie te prie, Lecteur! de conſiderer que ie ne ſuis qu'au commencement, & que ie ne veux pas paſſer outre, ſans ſçauoir tes ſentimens & ſans prendre tes aduis: Car ſi cet Eſſay ne te contente pas, & ſi tu crois qu'vne ſi riche Matiere demande de plus adroites & de plus ſçauantes mains que les miennes, ie ſuis preſt d'abandonner mon trauail, & de le finir par où ie l'ay commencé: Pour le moins j'auray la ſatisfaction d'auoir eu le ſoin de te plaire, & d'auoir troué pour ton diuertiſſement vn Deſſein qui pourroit paſſer pour le plus grand & le plus beau qui ait iamais eſté conceu, s'il eſtoit bien executé. Et afin de t'en donner vne plus particuliere connoiſſance, ie t'en veux dreſſer le Plan, & te faire voir que les mauuais Architectes ne laiſſent

pas d'auoir de beaux caprices, & de se former quelquesfois de nobles desseins.

Celuy donc que ie me suis proposé, est de te donner L'ART DE CONNOISTRE LES HOMMES, *qui contiendra cinq Regles generales.* La premiere *est fondée sur les Charactères des Passions, des Vertus & des Vices; Et fait voir que ceux qui ont naturellement le mesme Air qui accompagne les Passions, ou les actions des Vertus & des Vices, sont aussi naturellement enclins aux mesmes Passions & aux mesmes actions.* La seconde *est tirée de la Ressemblance que les Hommes ont auec les Animaux, & apprend que ceux qui ont quelque partie semblable à celles des Bestes, ont aussi les mesmes inclinations qu'elles.* La troisiéme *est fondée sur la Beauté des Sexes, & montre que les Hommes qui ont quelque chose de la Beauté feminine, sont naturellement effeminez, & que les femmes qui ont quelque chose de la Beauté virile, participent aussi aux inclinations des Hommes.* La quatriéme *se tire de la Ressemblance que les Hommes d'vn climat ont auec ceux d'vn autre: Ainsi ceux qui ont le nez camus, les levres grosses, les cheueux crespez & le teint bazané, comme ont les Mores, sont sujets aux mesmes vices ausquels ceux-cy sont enclins. Enfin* la cinquiéme *& la derniere s'appelle Syllogistique, parce que sans se seruir des signes particuliers qui ont accoûtumé de designer [illegible] mœurs des personnes, elle les découure par discours & par raisonnement. Ce qui se fait par deux moyens principaux: Le premier est la connoissance des Temperamens; car sans sçauoir les signes de l'Inclination que l'on a pour la Colere, pourueu que l'on connoisse qu'vn homme est bilieux, on peut dire qu'il est enclin à cette Passion: Le second est le plus ingenieux, & se tire de la Connexion & de l'enchaisnement*

que

que les Passions & les Habitudes ont entr'elles : Ainsi quand on sçait qu'vn homme est timide, on peut asseurer qu'il a inclination à l'auarice, qu'il est artificieux & dissimulé, qu'il a accoûtumé de parler auec douceur & sôumission, qu'il est soupçonneux, incredule, mauuais amy & autres semblables. Et bien que l'on ne remarque point de signes particuliers de toutes ces dernieres qualitez, on ne laisse pas de juger qu'elles s'y trouuent, parce que l'on a conneu le principe d'où elles prennent leur origine.

Voilà les premiers traits sur lesquels il faut conduire le Plan de ce grand Ouurage que nous desseignons : Car comme toutes ces Regles sont fondées sur le rapport que les Hommes ont auec d'autres choses, il est impossible de s'en bien seruir, si on n'a la connoissance de ces choses-là ; Et il est inutile de dire que quelqu'vn est enclin à telle passion, parce qu'il en a le Charactere, si on ne sçait quel est ce Charactere. Il faut donc faire autant de Traitez qu'il y a de fondemens de ces Regles generales, & diuiser tout cét Ouurage en sept Parties.

La I. traictera des Characteres des Passions, des Vertus & des Vices.

La II. de la Nature des Animaux qui peuuent seruir à cette science.

La III. de la Beauté des Hommes & des Femmes, & des inclinations qui les suyuent.

La IV. de la difference des Corps & des Mœurs des peuples.

La V. des Temperamens & des effets qu'ils causent dans l'Ame & sur le Corps.

La VI. de la Connexion que les Passions & les Habitudes ont entr'elles.

La VII. mettra en ordre tous les signes qui auront esté puisez de ces grandes sources, en apprendra l'vsage, & donnera enfin L'ART DE CONNOISTRE LES HOMMES.

Apres cela, Lecteur ! tu verras bien pourquoy j'ay entrepris les Characteres des Passions, *& pourquoy j'en fais l'entrée & le frontispice de mon Ouurage. Mais parce que j'y tiens vn ordre assez particulier, ie croy qu'il est encore à propos de te dire les raisons qui m'ont obligé à le suiure.*

Ie suppose donc que les Passions sont des mouuemens de l'Appetit, par lesquels l'Ame tasche de s'approcher du bien & de s'éloigner du mal: Et qu'il y a deux Appetits dans l'Homme, le Sensitif & l'Intellectuel qui est la Volonté. Toutes les actions de l'Appetit Sensitif sont appellées Passions, dautant que l'Ame est agitée par elles & que le Corps pâtit & s'altere sensiblement dans ses mouuemens: Mais toutes les actions de la Volonté quoy que ce soient des mouuemens, ne portent pas le nom des Passions: Car elle en a de deux sortes, les vnes qui ne se font pas pour celuy qui agit, mais pour autruy, comme sont les actions justes & injustes: Les autres qui se font seulement pour celuy qui agit, telle qu'est l'Amour, la Haine, l'Orgueil & les autres mouuemens de la Volonté. Les premieres sont simplement nommées Actions ou Operations: Les autres sont appelleés Passions, à cause de la ressemblance qu'elles ont auec les émotions de l'Appetit. En effet les mouuemens que la Volonté fait pour le bien & pour le mal qui la regardent, sont tout à fait semblables à ceux de l'Appetit, si on ne considere point l'alteration du corps qui accompagne ces dernieres, & qui

point partie de l'essence de la Passion, n'en estant que l'effet: Car la Volonté ayme & haït, se réjoüit & s'attriste, craint & espere de la mesme façon que l'Appetit, & a comme luy sa partie Concupiscible & Irascible. Quoy qu'il en soit, les Passions Humaines, soit qu'elles s'éleuent dans la volonté, soit qu'elles se forment dans l'Appetit sensitif, sont de deux sortes: Car les vnes sont Simples *qui ne se trouuent que dans la partie Concupiscible ou dans l'Irascible: Les autres sont* Mixtes *qui procedent des deux ensemble.*

Les Simples *qui appartiennent à la partie Concupiscible, regardent le bien ou le mal, sans considerer s'il y a de la difficulté à le rechercher ou à le fuïr, & sont*

L'Amour.	La Hayne.
Le Desir.	L'Auersion.
Le Plaisir.	La Douleur.

Celles qui appartiennent à l'Irascible, considerent la difficulté qu'il y a à poursuiure le bien ou à s'éloigner du mal, & sont

L'Esperance.	Le Desespoir.
La Hardiesse.	La Crainte.
La Colere.	

Les Passions Mixtes *les plus considerables sont*

La Honte.	L'Emulation.
L'Impudence.	La Ialousie.
La Pitié.	Le Repentir.
L'Indignation.	L'Estonnement.
L'Enuie.	

Car la Honte *est vn meslange de la Douleur & de la Crainte que donne l'infamie.* L'Impudence *se fait du Plaisir & de la Hardiesse que l'on a de faire des choses deshonnestes.* L'Indignation *vient de la Colere & de la*

Douleur que l'on a de voir arriuer du bien ou du mal à ceux qui en sont indignes. La pitié *procede de la Tristesse que les maux d'autruy nous font ressentir, & de l'Apprehension de tomber aux mesmes afflictions.* L'Enuie *vient de la Douleur, & de quelque desespoir de posseder le Bien qui arriue à quelqu'vn. Pour* l'Emulation, *elle naist du regret de n'auoir pas les perfections que l'on reconnoist aux autres, & de l'esperance d'y arriuer.* La Ialousie *est vne confusion d'Amour, de Hayne, de Crainte & de Desespoir.* Le Repentir *vient de la Tristeße que l'on ressent d'auoir mal-fait, & de l'esperance du pardon. Enfin* l'Estonnement *est meslé de Surprise, de Crainte, de Douleur & de Desespoir, comme ie feray voir dans les Characteres de chacune de ces Passions.*

Suiuant cette methode, ie traitteray premierement des Passions Simples, & ensuite de celles qui sont Mixtes: Et parce qu'entre les Passions Simples, il y en a qui tendent au bien, d'autres qui attaquent le mal, & d'autres qui le fuyent; i'ay creu qu'au lieu de les ranger comme on fait ordinairement auec leurs contraires, il estoit plus à propos de les examine en cét ordre : parce que naturellement elles le gardent en leur production, & que celles d'vn mesme genre se tiennent ordinairement compagnie : Et parce que leurs mouuemens ayant beaucoup de conuenance ensemble, se font connoistre l'vn l'autre, & forment ainsi des Idées de chaque Passion plus parfaites que si on les mesloit auec leurs contraires. Tu verras donc icy les Paßions qui ont le bien pour objet, sçauoir est l'Amour, la Ioye, le Riz, le Desir, & l'Esperance: *Car ie ne considere pas le Riz comme vn pur*

effet corporel ; mais i'y comprens l'émotion de l'Ame qui le cauſe, & en cette conſideration il peut paſſer pour vne paſſion particuliere, & pour vne eſpece de la Ioye. Ne t'arreſte pas pourtant à cela, il eſt indifferent pour mon deſſein que c'en ſoit vne, ou que ce n'en ſoit que l'effet : Il y a beaucoup de choſes que ie n'examine pas icy auec la ſeuerité de l'Eſcole : Ie diſtingue quelques-fois celles qu'elle n'a point ſeparées ; ie confonds ſouuent celles qu'elle croit eſtre differentes. Cela ne m'arriue pourtant iamais que ie n'y ſois contraint par la neceſſité de mon ſujet qui ne me permet pas touſiours de m'eſtendre, ou par deffaut de noſtre langue qui ſe trouue pauure & ſterile dans les diſcours Dogmatiques. Tu verras bien les endroits où ie trahis ſa pureté & ſon élegance par les termes de la Medecine qu'elle n'a pas encore authoriſez, & dont i'ay eſté contraint de me ſeruir.

Au reſte chaque Paſſion ſera diuiſée en quatre Parties *principales.* La premiere *en fera voir la deſcription.* La ſeconde *montrera quelle eſt ſa nature.* La troi-ſiéme *quel mouuement elle cauſe dans les eſprits & dans les Humeurs.* La quatriéme *découurira les cauſes de tous ſes effects. Il y en aura vne* cinquiéme *dans l'Amour où ie cherche la Nature de la Beauté en general, & pourquoy elle ſe fait aymer. Peut-eſtre que là & en beaucoup d'autres endroits, tu ne trouueras pas toute la ſatisfaction que tu t'en ſeras promiſe, & que tu me blaſmeras d'auoir obſcurcy des choſes qui ſemblent ſi claires, par des difficultez dont on ne s'eſtoit point encore aduiſé. Mais auant que de me condamner, ſouuiens-toy que ce que nous penſons le mieux ſçauoir, eſt ſouuent ce que nous connoiſſons le moins ; que la*

meilleure partie de nous mesmes est inconnuë ; que nous en ignorons la nature & les mouuemens, & qu'il est bien difficile de penetrer dans ses abysmes qu'on n'y rencontre de grandes obscuritez. I'y ay neantmoins porté toute la lumiere qu'il m'a esté possible, & si ie ne me trompe, elle est assez grande pour te faire remarquer toutes les nouuelles obseruations que ie pense y auoir faites. Si elles sont justes, ie m'asseure que tu ne les estimeras pas moins que ces nouuelles estoiles qu'l'on a découuertes depuis peu, puisque nous auons plus d'interest à nous connoistre nous mesmes, que les choses qui sont hors de nous. Que si ie n'y ay pas bien reüssi, c'est tousiours beaucoup d'auoir montré le chemin, & d'auoir marqué les lieux où il faut aller.

Ce n'est pas pourtant que ie croye estre le premier qui ait pris garde à ce qui manquoit à l'entiere connoissance des Passions : Il y a eu tant de grands Esprits qui ont trauaillé sur cette matiere, qu'il est impossible qu'ils n'ayent veu mieux que moy ce qu'il y falloit adjoûter : Mais comme ce sont des Actions communes à l'Ame & au Corps, & qu'il faut que la Medecine & la Philosophie Morale, se secourent l'vne l'autre pour en parler bien exactement, il est arriué que ceux qui l'ont voulu entreprendre, ne les y ont pû employer toutes deux, & que ceux qui le pouuoient faire, ont eu d'autres desseins qui les ont empesché de nous découurir la nature de ces choses, dont le bon ou le mauuais vsage fait tout le bon-heur ou le mal-heur de la vie. En effet si elles sont bien reglées, elles forment les vertus & conseruent la santé ; mais si elles vont dans l'excez, ce sont les sources d'où les [illegible]

desordres de l'Ame & du Corps prennent leur origine: Et qui voudra considerer tout ce grand nombre de maladies dont la vie des Hommes est à tous momens attaquée, & ces differentes manieres par lesquelles elle a de coûtume de se perdre, n'en trouuera gueres qui n'ait pour premiere cause quelqu'vne des Passions de l'Ame: De sorte que ie puis dire que les plus vtiles parties de la Sagesse & de la medecine, n'ont pas esté jusques icy exactement traittées; Et que si ie leur ay voulu donner quelque partie de mes soins & de mon petit trauail, ie ne me suis pas si fort éloigné de mon deuoir & de ma profession, comme quelques-vns se pourroient imaginer. Enfin quelque succez que puisse auoir mon entreprise, elle merite à mon aduis quelque approbation ou quelque excuse: Et, Lecteur! il me faut l'vne ou l'autre pour m'obliger à la poursuiure. En vn mot, si ton jugement m'est fauorable, il me va donner bien de la gloire & bien de la peine.



LES CHARACTERES DES PASSIONS.

CHAPITRE PREMIER.

Quels sont les Characteres des Passions en general.



LA Nature ayant destiné l'homme pour la vie Ciuile, ne s'est pas contentée de luy avoir donné la langue pour descouurir ses intentions ; elle a encore voulu imprimer sur son front & dans ses yeux les Images de ses pensées ; afin que s'il arriuoit que sa parole vint à démentir son cœur , son visage peust démentir sa parole. En effect quelques secrets que soient les mouuemens de son ame, quelque soin qu'il prenne de les cacher, ils ne sont pas plustost formez qu'ils paroissent sur son visage ; Et le trouble qu'ils y causent est quel-

quefois ſi grand, que l'on peut dire que ce ſont veritablement des tempeſtes qui ſont plus violantes au riuage qu'en pleine mer ; Et que celuy qui donnoit aduis de conſulter ſon miroir dans la cholere, auoit raiſon de croire que les paſſions ſe deuoient mieux connoiſtre dans les yeux que dans l'ame meſme. Mais ce qui eſt de plus merueilleux, les Actions que la vertu & le vice font naiſtre ſe découurent de la meſme ſorte ; Et bien que la bonté & la malice qu'elles ont, ſemblent n'auoir point de commerce auec le corps, elles luy en laiſſent pourtant ie ne ſçay qu'elles images ; Et ſans que l'ame s'apperçoiue meſme de ce qu'elle fait, elle diſpoſe les parties en telle maniere, que par le maintien & la contenance qu'elles prennent, on peut iuger ſi ſes actions ſont bonnes ou mauuaiſes. Enfin l'Entendement ne ſçauroit agir ſi ſecretement que les ſens ne s'en apperçoiuent : S'il eſleue ſes penſées, s'il ſe recueille en luy-meſme ; le regard deuient fixe, l'oreille n'entend point, il ſe fait enfin vne generale ſuſpenſion des ſens & du mouuement : Et ſoit que l'ame ne puiſſe vacquer en meſme temps à des fonctions ſi differentes ; ſoit que la partie inferieure reſpecte & ne veille pas détourner ſa maiſtreſſe, on connoiſt que celle-cy eſt occupée quand l'autre ne trauaille point.

C'eſt donc vne choſe certaine, que le corps s'altere & ſe change quand l'ame s'émeut, & que

celle-cy ne fait presque point d'actions qu'elle ne luy en imprime les marques, que l'on peut appeller Characteres, puis qu'ils en sont les effets, & qu'ils en portent l'image & la figure.

Or parce que la premiere regle de la Physionomie est fondée sur ces Characteres, & qu'elle s'en sert pour descouurir les inclinations, asseurant que ceux qui ont naturellement le mesme air & la mesme contenance qui accompagnent les actions Morales, sont enclins aux mesmes actions : Le dessein que nous auons pris veut que nous proposions icy les Characteres particuliers de toutes les Passions, & en suitte ceux des Vertus & des Vices. Mais auparauant il faut sçauoir en quoy consistent ces Characteres, & quelles en sont les causes.

LES CHARACTERES des Passions & des habitudes estans les marques des mouuemens & des desseins de l'ame en sont aussi les effets, comme nous auons dit : mais parce qu'il y a deux sortes de ces effets, ceux qui se font en l'ame, & ceux qui se font sur le corps : Il y a aussi deux sortes de Characteres, dont les vns sont *Moraux*, & les autres *Corporels*. Car si l'on considere vn homme qui est en cholere; la violance paroist en toutes ses actions, ses paroles sont pleines d'injures & de menaces, il crie, il court, il frappe, la raison & les remontrances l'offencent, & il ne connoist plus d'amis que ceux qui fauorisent sa passion. D'vn autre costé son

viſage s'enflamme, ſes yeux eſtincelent, ſon front ſe ride, ſes paroles s'entrecoupent, ſa voix deuient affreuſe, ſon regard farouche, & tout ſon maintien furieux. Voila donc deux ſortes d'effets & deux ſortes de Characteres, dont les vns conſiſtent aux actions Morales, & les autres au changement & en l'alteration du corps.

Il faut voir maintenant quelles ſont ces Actions & quel eſt ce Changement : car toutes les Actions Morales ne peuuent pas ſeruir de Characteres, autrement il y en auroit qui ſeroient les Characteres d'elles-meſmes, puiſque les Paſſions & les Vertus ſont des Actions Morales.

Pour leuer cette difficulté, il faut remarquer que l'eſſence des Actions humaines, conſiſte dans l'émotion interieure que l'objet forme dans l'appetit, & que toutes les choſes qui ſe font en ſuite, ne ſont que des ruiſſeaux qui découlent de cette ſource. Ainſi la Cholere n'eſt rien qu'vn appetit de vengeance ; Et en ſuite de cette émotion l'ame produit les actions exterieures qui peuuent ſeruir à ce deſſein, comme les menaces, les coups & les autres violances que nous appellons Characteres, parce qu'elles expriment & découurent l'alteration & le mouuement interieur de l'appetit.

Mais il y a encore icy vne autre choſe à conſiderer ; c'eſt que quand nous parlons des Paſſions, des Vertus ou des Vices, nous ne les conceuons pas

comme des qualitez ou des actions simples ; mais comme des qualitez & des actions completes, qui sont accompagnées de beaucoup d'autres, & qui toutes neantmoins tendent à vne fin principale que l'ame s'est proposée. Car bien que l'Amour, à proprement parler, ne soit qu'vne simple émotion de l'ame, par laquelle elle s'vnît à ce qui est aymable : Ce n'est pas là pourtant l'idée entiere que nous nous en formons : Nous la considerons comme vne Passion qui a pour objet la Beauté, & qui pour la posseder employe le desir, l'esperance, le plaisir, &c. De mesme la Iustice est vne ferme volonté de rendre à chacun ce qui luy appartient ; mais pour l'effectuer elle se sert de la Prudence qui luy fait considerer la qualité des personnes, le temps, les lieux & les autres circonstances : Elle se sert de la Temperance & de la Force pour moderer les Passions qui viennent souuent trauerser son dessein : Et bien que ce soient des actions qui ne luy appartiennent pas precisément, elle ne laisse pas de se les approprier, parce qu'elles seruent à sa fin principale. Or toutes ces actions empruntées & posterieures font encore partie des Characteres Moraux, parce qu'elles designent la Passion ou l'habitude principale qui est la source & la premierre cause d'où elles deriuent

Il y a bien plus de difficulté à dire en quoy consistent les *Characteres Corporels*, & qu'elle inten-

tion a la Nature en les formant. On void bien que chaque Paſſion apporte ie ne ſçay quel Air ſur le viſage, & que la vertu fait couler dans ſes actions vne certaine grace & vne contenance agreable qui ne ſe trouue pas dans les vicieuſes. Mais comme on a toûjours appellé cela *Le ie ne ſçay quoy*, il ſemble qu'on ait auſſi voulu enſeigner que l'on ne pouuoit dire ce que c'eſt. Car ie ſuppoſe, comme il eſt veritable, que les Characteres que nous cherchons, ne ſont autre choſe que *l'Air* d'ont nous venons de parler: Or il ſe trouue en tant de choſes differentes, qu'il eſt preſque impoſſible de marquer ce qu'elles ont de commun, où l'on puiſſe eſtablir ſon eſſence. Car il ſe rencontre le plus ſouuent dans le mouuement des parties; & quelques-vns ont creu que l'Air n'eſtoit rien que ce mouuement: Mais il eſt bien certain qu'il y a vn Air fixe & naturel, où les parties ne ſe meuuent point & qui n'eſt pas vn effet des émotions de l'ame. Ainſi il y auroit plus d'apparence que cét Air ne fût autre choſe qu'vn certain rapport des parties entr'elles, qui vient de la ſituation qu'elles prennent quand elles ſe meuuent ou qu'elles ſe repoſent. Mais cela ne ſuffit pas encore, puiſque la couleur qui n'eſt point compriſe dans ce rapport, fait partie de l'air du viſage; & que la rougeur eſt vn des principaux Characteres de la honte, comme la pâleur l'eſt de la crainte. Cecy meſme accroiſt la difficulté; puiſqu'en defi-

nissant la Beauté, on dit que c'est vne juste proportion des parties accompagnée d'vne couleur agreable & de la grace; & que l'on considere la couleur & la grace comme deux choses differentes: Car la Grace n'est autre chose qu'vn Air agreable, voire mesme l'vsage l'applique souuent à celuy qui ne l'est pas, quand on dit qu'vn homme a mauuaise grace; & en ce cas la Grace est vne mesme chose que l'Air.

Pour sçauoir donc quel est cét *Air* merueilleux où la serenité & les orages de l'ame paroissent; Il faut premierement remarquer que l'Air des personnes se reconnoist dans leurs portraits; que la grace d'vn beau visage se laisse exprimer par les couleurs; & qu'il faut par consequent que ce soit quelque chose qui s'arreste & qui ne fuye point, puisqu'il n'y a que les choses stables & permanentes sur qui la Peinture ait du pouuoir, & que de tous les objets visibles, il n'y a que le mouuement qui ne s'assujettisse point au pinceau. Or il est impossible de trouuer quelque chose de stable qui soit commun aux choses viuantes & à leurs portraits, que la figure & la couleur des parties: & partant il semble que c'est là où l'Air doit estre placé. Mais parce qu'il y a encore quelqu'autre chose dans la Grace où la Peinture ne sçauroit atteindre, & qu'il y a vne certaine viuacité qu'elle ne peut arrester sur sa toile; Il y a raison pour croire que le mouuement sert encore à la grace, que c'est luy qui rend la beauté viue &

picquante, & que ſans luy elle eſt fade, morte & ſans attraits. En effet on ne peut douter que le mouuement des parties ne faſſe quelque choſe de cette viuacité, puiſqu'il fait partie de leur perfection. Mais parce qu'apres qu'il eſt ceſſé, il y a encore vn ie ne ſçay quoy qui demeure ſur le viſage; & que l'on void briller dans les yeux vn certain eſclat qui ne dépend point de leur figure, de leur mouuement ou de leur couleur; Il faut aſſeurément adjoûter à tout cela quelque ſecrette influence qui ſe jette dans les yeux, & qui ſe répande ſur les parties du viſſage. Et ſans doute apres auoir bien recherché ce que ſe peut eſtre, on trouuera que ce ſont les eſprits que l'ame enuoye continuellement en ces lieux, & qui y laiſſent l'éclat de la lumiere naturelle qu'ils ont. Et de fait il y a des viſages qui de pres ſemblent auoir la couleur aſſez bonne, qui de loing paroiſſent l'auoir fort mauuaiſe; parce que les eſprits ne l'animent pas & que l'éclat qu'ils luy donnent eſt ſi foible, que les eſpeces n'en peuuent eſtre portées bien loing & laiſſent ainſi celles de la couleur plus ternies

La *Grace* ſe trouue donc dans la couleur, dans la figure & dans le mouuement des parties & des eſprits : mais cela ne veut pas pourtant dire que toutes ces choſes ſoient la Grace ; car ſi elles eſtoient en d'autres ſujets que dans l'homme, elles ne ſeroient pas agreables; & la couleur verte qui eſt

la

la plus parfaite de toutes, feroit vne difformité affreuse si elle se trouuoit sur vn visage. Il faut donc que comme les Sons ne sont pas agreables d'eux-mesmes, mais entant qu'ils sont en certaine proportion; toutes ces choses aussi ne soient agreables à la veuë, que parce qu'elles sont dans vn certain rapport & vne certaine conuenance qui plaist aux yeux & qui contente l'ame.

Pour connoistre cette conuenance, il faut sçauoir qu'il y a deux sortes de Beauté en l'homme, l'Intelligible & la Sensible. La premiere n'est autre que la perfection interieure, c'est à dire, le juste assemblage de toutes les facultez qui sont necessaires à l'homme, pour faire les fonctions ausquelles il est destiné: Et la Beauté sensible consiste aux dispositions que doiuent auoir les Organes pour seruir à ces facultez. De sorte que ce qui rend la figure, la couleur & le mouuement agreable, est la conuenance que ces choses ont auec la Nature de l'homme: Car quelque belle couleur, quelque parfaite figure qu'ayent les parties, quelques reglez qu'en soient les mouuemens; s'ils ne sont conformes à sa Nature, ils ne sçauroient faire Beauté ny Grace, au contraire ils causeront de la difformité & rendront le corps des-agreable. Or quoy qu'il n'y ait peut-estre que Dieu seul qui connoisse le principe de cette conformité, & pourquoy les formes ont plus d'inclination pour vne figure, pour vne couleur,

ou pour tel autre accident que pour vn autre : Il y a neantmoins dans noſtre ame des ſemences ſecretes de cette connoiſſance, qui ſont cauſe qu'elle ſe plaiſt en ces objects ſans qu'elle en ſçache la raiſon : tout de meſme qu'elle les trouue deſ-agreables, quand la conuenance & la proportion qu'ils doiuent auoir ne s'y rencontrent pas.

On dira peut-eſtre que ie confonds icy la *Grace* auec la *Beauté*, mettant la Grace dans la proportion des parties & dans la Couleur, qui dans la definition ordinaire de la Beauté ſont ſeparées de la Grace. Mais j'eſtime qu'il n'y a point d'inconuenient en cecy, & qu'il eſt vray que tout ce qui eſt beau eſt agreable, & que la proportion des parties eſtant belle, il faut qu'elle plaiſe aux yeux & partant que la Grace s'y trouue. Et de fait les Anciens qui eſtoient plus ſçauans que nous en ces choſes, n'ont point fait cette difference, & ont toûjours mis les Graces par tout où ils ont placé la Beauté. Car bien qu'Ariſtote ait dit que les Petits pouuoient eſtre gentils & agreables, mais que l'on ne pouuoit les appeller Beaux : C'eſt qu'il parloit de la Beauté entiere & parfaite qui ne ſe peut trouuer dans les petits corps, à cauſe qu'ils n'ont pas cette juſte grandeur qui conuient à la perfection de l'homme.

Il y a pourtant quelque fondement de la difference que l'on a miſe depuis entre la Beauté & la Grace : Car comme la matiere & la forme entrent en la

composition de l'homme, on a mis la Beauté dans la figure & dans la couleur qui appartiennent à la matiere; & la Grace dans les mouuemens qui sont les effets de l'ame. Ce n'est pas que la Grace ne se trouue dans la couleur & dans la figure; ou que la Beauté ne soit dans les mouuemens: Mais parce qu'elle est plus excellente en ceux-cy, à cause que l'ame qui en est le principe, est plus parfaite que la matiere, & que l'action est la derniere perfection des choses; on a donné le nom de *Grace* à la Beauté qui deuoit estre la plus agreable: quoy qu'en effet il doiue estre commun à tout ce qui est Beau; & que la couleur, la figure & le mouuement ayant chacun leur Beauté, doiuent auoir aussi chacun leur Grace particuliere.

Mais pour retourner à nostre sujet, la *Grace* est vne sorte d'Air & ne dit rien dauantage que cette conuenance & proportion dont nous auons parlé: Car quand *l'Air* est accompagné de cette proportion, il est agreable. De sorte que *l'Air* en general se trouue dans les mesmes choses que la Grace, & on le peut definir, *Vne certaine qualité exterieure & sensible qui naist de la figure, couleur & mouuement des parties.* Que si l'on y adjoûte, que ces trois choses sont proportionnées & conformes à la perfection de l'homme, ce sera la definition de la Grace.

Il faut neantmoins remarquer que *l'Air* en

certaines rencontres paroist dauantage en l'vne de ces trois choses, qu'aux autres : Car celuy qui est fixe & naturel, vient principalement de la figure & de la situation des parties : Celuy qui accompagne les Passions depend plus du mouuement & de la couleur : Celuy des actions vertueuses est quelquefois dans le repos, parce que la raison empesche les mouuemens qui ne seroient pas conuenables à la moderation & à la quietude qu'elle recherche : Telle est la mine graue & modeste ; telle est la contenance d'vn homme qui medite & qui pense à de grandes choses : Et il y a de l'apparence que les vices qui sont dans l'excez, ont vn Air actif & turbulant, & que ceux qui sont dans le défaut l'ont tout au contraire : Ainsi vn homme ardant & precipité est toûjours en action, & le paresseux est immobile.

De plus, *l'Air* paroist quelquefois plus en vne partie qu'en vne autre ; & bien qu'il soit plus remarquable au visage qu'en aucun autre lieu, il y en a pourtant quelqu'vn qui appartient au marcher, l'autre aux bras, & l'autre à tout le corps. Nostre langue a esté plus heureuse à exprimer ces differences que quelqu'autre que ce soit : Car elle ne s'est pas contentée de *l'Air* & de la *Grace*, elle y a adjousté la *Mine*, la *Contenance*, le *Maintien*, le *Geste* & le *Port*. La *Mine* appartient principalement au visage ; le *Port* au marcher ; le *Maintien*

& le *Geste* aux bras; *l'Air*, la *Grace* & la *Contenance* à tout le corps: Et comme le *Port* & le *Geste* marquent le mouuement, la *Mine*, le *Maintien* & la *Contenance* s'accommodent mieux auec le repos: mais *l'Air* & la *Grace* sont communs à tous les deux. Quoy qu'il en soit, *l'Air* qui se trouue dans les Passions & dans les Actions Morales, vient principalement du Mouuement. Mais il faut sçauoir qu'elle est la cause de ce Mouuement: car de cette connoissance dépend la plus grande partie de ce que nous dirons en suite: Et parce que cela paroistra mieux dans les Passions, ce sera par elles que nous en commencerons la recherche.

Novs auons dé-ja dit, & nous serons souuent obligez de le repeter; Que les Passions ne sont rien que des émotions de l'appetit par lesquelles l'âme se porte vers le bien & s'éloigne du mal: Et comme elle a diuers organes qui peuuent seruir à cette fin, elle les employe aussi & les fait mouuoir conformément à son intention. Or les Esprits sont sans difficulté les premiers dont elle se sert, à cause qu'ils sont les plus mobiles, & qu'ils prennent leur naissance au lieu mesme où elle forme ses desseins: de sorte qu'il ne faut pas s'estonner s'ils sont les premiers à les executer, puis qu'ils semblent estre les premiers qui en ont connoissance.

L'ame porte donc les esprits au dehors, & les

répand ſur les parties exterieures, ſi c'eſt pour accueillir le bien ou pour s'oppoſer au mal : Mais quand celuy-cy eſt trop puiſſant, & qu'elle ne ſe ſent pas aſſez forte pour luy reſiſter, elle les retire au dedans & les renuoye au cœur. Or ce flux & ce reflux apportent deux grands changemens, parce que les humeurs eſtans entraînées auec eux, leur abord enfle & agite les parties & les peint de la meſme couleur qu'elles ont : Au contraire leur fuite les abat, les fait paſlir & les rend immobiles.

Il ne ſeroit pas peut-eſtre inutile d'examiner icy ſi chaque Paſſion a vn particulier mouuement d'eſprits ; & ſi la Cholere les émeut autrement que la Honte, l'Amour, la Ioye & les autres qui les portent au dehors : Si la Peur les fait retirer au dedans d'vne autre façon que la Haine, l'Auerſion, & la Douleur. Car ſi cela eſtoit veritable, & que l'on peût connoiſtre ces differences, il y auroit bien plus de facilité qu'il n'y a à découurir les cauſes de l'alteration qu'ils produiſent. Pour moy ie tiens, que puis qu'en chaque Paſſion l'appetit a vne émotion & vne fin particuliere, il faut que les moyens dont il ſe ſert ſoient auſſi particuliers ; & que le mouuement des eſprits ſoit conforme à l'intention qu'il a, & à l'agitation qu'il s'eſt donnée ; Et partant que celuy qui ſe fait en vne Paſſion ſoit different de ceux qui ſe font dans les autres. De ſorte qu'il eſt fort vray-ſemblable qu'en l'vne ils ſe jettent auec

impetuoſité & à gros boüillons comme les torens ; qu'en vne autre ils coulent doucement comme font les riuieres ; Que l'vne les fait deſborder, l'autre les retient dans leurs bornes : Que tantoſt leur cours eſt droit, & tantoſt inégal : Qu'enfin on peut dire que l'Amour les dilate, le Deſir les élance, la Ioye les répand, l'Eſperance les tient fermes, l'Audace les pouſſe, & que la Cholere les jette à gros boüillons, & ainſi des autres comme nous verrons plus particulierement dans les diſcours des Paſſions. Bien qu'à dire le vray, i'eſtime que noſtre eſprit n'eſt pas aſſez clair-voyant pour diſcerner exactement toutes ces differences, & qu'en ce cas la feneſtre de Momus luy ſeroit bien neceſſaire.

Quoy qu'il en ſoit, l'ame ne ſe contentente pas dans les paſſions d'agiter les eſprits & les humeurs de cette ſorte, elle fait encore mouuoir les parties qui ſont capables du mouuement volontaire, comme eſtant celles qui ſont les plus puiſſantes pour rechercher ou pour embraſſer le bien, & pour repouſſer ou pour fuyr le mal. Et pour en parler veritablement, ce mouuement des Eſprits eſt ſouuent vn ſecours bien inutile à l'ame, & qui ſert plus à marquer ſa precipitation & ſon aueuglement, qu'à obtenir ce qu'elle s'eſt propoſé. Car quand ils ſe jettent ſur le viſage, elle ſe figure que c'eſt elle-meſme qui y accourt ; & que quand ils ſe retirent au cœur, c'eſt elle auſſi qui s'y va cacher ;

Quoy qu'elle ſoit deſia au lieu où elle veut aborder, & qu'elle n'abandonne point celuy d'où elle penſe s'eſloigner. Et que ſert à l'animal que les eſprits & le ſang aillent à la rencontre d'vne choſe agreable, puiſque l'ame ny le corps ne s'en approchent pas de plus pres, qu'ils ne s'vniſſent pas dauantage à elle, & que les ſens ſont les ſeuls qui doiuent faire cette vnion? On en peut dire de meſme de la reſiſtance qu'elle penſe faire aux maux qui ſe preſentent: Car quel rapport y a-t'il entre les eſprits & vne injure; Et quel effort peuuent-ils faire pour repouſſer vn mal qui n'eſt le plus ſouuent que dans l'opinion, qui quelquefois n'eſt plus, ou qui meſme n'eſt pas encore fait?

Mais il n'en eſt pas ainſi du mouuement volontaire; Car en effet les mains attirent & prennent ce qui eſt vtile; le corps ſe porte vers ce qui eſt aymable; Il s'eſloigne veritablement de ce qui eſt mauuais; il fuit ou chaſſe ce qui l'incommode.

Il eſt vray qu'il y a quelques-vns de ces mouuemens où l'ame ſe trompe auſſi bien qu'en celuy des Eſprits: Combien de pas perdus, de poſtures ridicules & de paroles inutiles dans les Paſſions? Que leur peuuent ſeruir ces diuers mouuemens de teſte, ces differentes figures que le front, les yeux, le nez & la bouche y forment? Il y a bien quelque rapport auec le deſſein que l'ame s'eſt propoſé, puis qu'il eſt certain qu'elle abbat les yeux dans la Honte comme

ſi

ſi elle vouloit ſe cacher ; Qu'elle les eſleue dans la Cholere comme ſi cela ſeruoit à repouſſer l'injure ; & qu'elle hauſſe le nez dans le Meſpris, comme ſi elle vouloit chaſſer ce qu'elle dédaigne. Mais il eſt aiſé de voir auſſi qu'elle ſe trompe, & que l'aueuglement & le trouble où elle eſt, luy fait employer des moyens qui ne ſeruent de rien à obtenir ce qu'elle deſire.

Ce n'eſt pas pourtant à dire qu'il la faille condamner en tous ces mouuemens : Il y en a beaucoup qui arriuent ſans qu'elle ait deſſein de les faire ; & quoy qu'ils ne ſoient pas contre ſon intention, ce n'eſt pas neantmoins elle qui en eſt la cauſe : C'eſt par vne certaine neceſſité qu'ils viennent en ſuite des mouuemens que l'ame excite au dedans. Car on ne peut dire auec raiſon qu'elle ſe propoſe dans la Cholere d'empeſcher la reſpiration & la parole, d'enflammer le viſage, & de rendre les yeux eſtincelans: Mais ce ſont des effets qui viennent en ſuite de l'agitation des eſprits, qui ſe jettent impetueuſement aux parties exterieures, comme nous dirons.

Il eſt aiſé de voir par ce diſcours non ſeulement quelles ſont les cauſes des mouuemens que les Paſſions excitent ; mais encore qui ſont ceux qui ſont les Characteres Moraux & ceux qui ſont les Corporels. Car ceux que l'ame employe par vne connoiſſauce claire & diſtincte pour obtenir la fin

qu'elle pretend en chaque Paſſion, ſont les Characteres Moraux : & ceux dont elle ſe ſert par vn pur inſtinct, ou qui ſuruiennent ſans qu'elle ait intention de les faire, ſont les Characteres Corporels : Car ces derniers ſont de deux ſortes, les vns ſe font par le commandement de l'ame, & les autres par neceſſité ; comme on verra plus particulierement dans les diſcours ſuiuans.





LES CHARACTERES DE L'AMOVR.

CHAPITRE II.

L'Amovr n'eſt pas ſeulement la ſource de toutes les Paſſions, elle l'eſt encore de tous les biens & de tous les maux qui arriuent aux hommes. Sans elle les ſciences ne ſeroient point au monde, la vertu ſeroit ſans ſectateurs & la ſocieté Ciuile ſeroit vn bien imaginaire. C'eſt elle qui fait naiſtre en nous le deſir des belles choſes, qui nous les fait poſſeder, & qui par vn merueilleux enchantement, nous change & nous transforme en elles. Nous luy deuons tous les biens que nous poſſedons, elle nous peut donner ceux qui nous manquent; Et ſi elle ne chaſſe les maux que cette vie entraîne neceſſairement auec ſoy, pour le moins elle les adoucit,

elle les rend mesmes agreables, & en fait les instrumens de nostre felicité.

Mais aussi c'est elle qui corrompt les vertus, qui ruïne les societez, qui fait mépriser les Arts; Et s'il est vray qu'elle ait mis au monde ces excellentes choses, il semble que ce ne soit que pour les en chasser. Cette noble vigueur qui porte l'esprit aux belles actions; Ce feu diuin dont on dit que l'ame est reuestuë & qui l'esleue naturellement vers le Ciel, languit & s'éteint sous le poids des choses basses & terrestres où cette passion la tient arrestée. C'est elle enfin qui forme toutes les tempestes dont nostre vie est agitée; Il n'y auroit point de Douleur, de Crainte ny de Desespoirs s'il n'y auoit point d'Amour: Et qui voudroit considerer de pres toutes les Passions, pourroit facilement croire que ce ne sont que de diuers mouuemens qu'elle se donne, & de differentes figures qu'elle prend.

Or comme il n'y a gueres d'objets dont l'ame puisse estre touchée, qui ne soient capables d'exciter cette Pasion; Que les Richesses, les Honneurs, les Plaisirs, en vn mot tous les biens faux & veritables la peuuent émouuoir: Nous ne voulons pas icy débroüiller ce grand Chaos, & nostre dessein ne nous permet pas de parler d'vne autre sorte d'Amour que de celle que la Beauté fait naistre dans l'appetit.

Ce n'est pas pourtant vne petite entreprise, quel-

que ſecours que nous ayent donné ces grands Hommes du temps paſſé, & quelque effort que nous ayons deſia fait pour en découurir l'origine, nous ſomme contrains d'auoüer qu'il y a quelque choſe de diuin en elle où noſtre eſprit ne ſçauroit atteindre, & que la Pauureté qui ſe trouue comme on dit à ſa naiſſance, ſe rencontre auſsi dans nos penſées quand nous en voulons parler. Que s'il eſtoit meſme neceſſaire d'en marquer tous les effets, on conteroit plûtoſt les vagues de la mer que les mouuemens qu'elle forme dans l'ame; Et la chaleur ne produit & ne corrompt pas plus de choſes au monde que l'Amour y cauſe de bonnes & de mauuaiſes actions.

En effet c'eſt l'inſtrument de cét Art diuin que la nature a trouué pour conſeruer ſes plus excellens ouurages; ſans elle il y a long-temps que l'on ne parleroit plus de familles, de Peuples ny de Republiques; Et celles que l'on a eſtimées les plus fleuriſſantes n'auroient eſté que des aſſemblées de quelques animaux farouches & ſauuages, ſi l'Amour ne les eût adoucies & ciuiliſées. Car c'eſt elle qui nous forme à la vie Ciuile qui eſt la veritable vie des hommes; puis qu'elle nous fait deuenir liberaux, courtois & genereux; qu'elle nous apprend à eſtre diſcrets, obeïſſans & fideles; qu'elle nous rend diſerts, éloquents & ingenieux. Et c'eſt pour cette raiſon que le plus ſage homme de l'Antiquité a dit

autresfois qu'il eſtoit ignorant en toutes choſes excepté en l'art d'aymer, parce qu'il eſtimoit que l'Amour eſt l'Ecole de l'honneur & de la vertu, & que par tout où elle regne elle y apporte la Paix, l'abondance & la felicité.

Et veritablement ſi elle n'auoit point eſté alterée par les hommes elle ne produiroit jamais d'autres effets que ceux-là, & l'on ne ſeroit pas obligé d'adjouſter à ſes Eloges les crimes dont on l'accuſe, & les maux qu'elle a fait de tous temps par toute la terre. Mais comme le feu, quelque pureté qu'il ait, eſleue des fumées puantes & dangereuſes s'il ſe prend à des matieres corrompuës; Il ne faut pas s'eſtonner ſi cette flamme diuine ſe nourriſſant parmy les vices dont la Nature de l'homme eſt infectée, ne produit que de ſales deſirs, ne forme que de mauuais deſſeins; Et ſi au lieu des biens qu'elle deuroit aporter aux hommes, elle ne leur cauſe que des troubles, des ſoucis & des malheurs.

Nous n'auons pas entrepris de tenir icy compte de tous ſes deſordres, & nous ne voulons pas ſoüiller ce diſcours du ſang, du poiſon & de l'infamie qu'elle a porté dans les familles & dans les Eſtats, & des ſacrileges dont elle a violé les choſes les plus ſainctes: Ce ſera aſſez de dire que c'eſt le plus dangereux ennemy que puiſſe auoir la Sageſſe: Parce que de toutes les Paſſions qui la peuuent troubler, il n'y a que l'Amour contre qui elle n'a point de

deffence. Celles qui entrent ſubitement & impetueuſement dans l'Ame n'y durent preſque qu'vn moment, & la raiſon trouue ſes excuſes dans leur precipitation : Pour les autres qui viennent peu à peu, elle les ſent venir, & leur peut fermer les paſſages ou les chaſſer dans la foibleſſe qu'elles ont : Mais l'Amour y coule ſi ſecretement qu'il eſt impoſſible d'en remarquer l'entrée ny les démarches : Comme vn ennemy maſqué elle s'auance & ſe ſaiſit de toutes les principales parties de l'ame auant qu'on la puiſſe reconnoiſtre, & pour lors il n'y a plus de moyen de la faire ſortir; Il faut qu'elle triomphe, & que la Sageſſe & la Raiſon deuiennent ſes eſclaues. Et c'eſt à mon aduis ce que les Anciens ont voulu dire quand ils ont feint tantoſt que l'Amour eſtoit le maiſtre des Dieux, tantoſt que c'eſtoit vn Demon qui les faiſoit deſcendre du ciel en terre : Par ce qu'il eſt certain que cette paſſion ſe rend maiſtreſſe des plus ſages hommes du monde ; Et que ce n'a pas eſté ſans ſujeċt que Laïs s'eſt autresfois vantée de voir plus de Philoſophes chez elle que d'autres ſortes de gens. Mais laiſſons aux Amans ces matieres pour entretenir leurs plaintes ; Et ſans nous intereſſer dans le blaſme ou dans la loüange de l'Amour, conſiderons du port où nous ſommes les orages qu'elle excite dans l'ame & dans le corps.

La premiere bleſſeure que la beauté fait en l'ame

eſt preſque inſenſible ; Et bien que le venin de l'amour y ſoit deſia & qu'il ſe ſoit meſme reſpandu en toutes ſes parties , elle ne croit pas pourtant eſtre malade, ou pour le moins elle ne penſe pas que ce ſoit d'vn ſi grand mal. Car comme on ne donne point aux Abeilles le nom qu'elles portent , ſinon lors qu'elles ont leur aiguillon & leurs aiſles : Auſſi l'Amour ne s'appelle Amour que quand il a des traits , & qu'il peut voler, c'eſt à dire quand il eſt picquant & inquiet. Auparauant on le prend pour vn ſimple agréement & vne complaiſance que l'on a pour vne perſonne aymable : On ſe plaiſt en ſa preſence, on ayme à en parler, le ſouuenir en eſt doux , & les deſirs que l'on a de la voir & de l'entretenir ſont ſi tranquilles, que la Sageſſe auec toute ſa ſeuerité ne les ſçauroit condamner, elle les approuue meſme & les fait paſſer pour des ciuilitez & des deuoirs neçeſſaires. Mais ils ne demeurent pas long-temps en cét eſtat, ils s'augmentent peu à peu, & enfin par la frequente agitation qu'ils donnent à l'ame , ils allument le feu qui y eſtoit caché, & font croiſtre la flamme qui la bruſle & qui la déuore. Alors cette Image agreable qui ne ſe preſentoit à l'eſprit qu'auec de la douceur & du reſpect , deuient inſolente & imperieuſe , elle y entre à tous momens, ou pour mieux dire elle ne l'abandonne iamais, elle ſe meſle parmy ſes penſées les plus ſerieuſes, elle trouble les plus agreables,

bles, elle prophane les plus ſaintes : Elle ſe gliſſe meſme parmy ſes ſonges, & par vne perfidie inſupportable elle s'y repreſente ſeuere & cruelle quand il n'a rien à craindre, ou l'abuſe d'vne vaine eſperance quand il eſt dans vn veritable deſeſpoir. Alors l'Amour qui n'eſtoit auparauant qu'vn Enfant, deuient le pere de toutes les Paſſions; mais vn pere cruel, qui n'en a pas pluſtoſt produit vne, qu'il ne l'étouffe pour donner le iour à vne autre qu'il n'épargne non plus que la premiere : Il fait naiſtre & mourir en meſme temps cent ſortes de deſirs & de deſſeins; Et à voir l'Eſperance & le Deſeſpoir, la Hardieſſe & la Crainte, la Ioye & la Douleur qu'il fait ſucceder continuellement l'vne à l'autre, le Deſpit & la Cholere qu'il fait éclater à tous momens, & le meſlange qu'il fait de toutes ces paſſions; il eſt impoſſible que l'on ne ſe figure quelque grande tempeſte, où la fureur du vent eſleue, abbat & confond les vagues, où les éclairs & les foudres rompent les nuées, où la clarté & les tenebres, le ciel & la terre ſemblent retourner en leur premiere confuſion.

Mais comme il y a des temps où les orages ſont plus violans & plus ordinaires, il y a auſſi des rencontres où cette tempeſte d'Amour eſt plus forte & plus frequente : Les principales à mon aduis ſont la Preſence & l'Abſence de la perſonne aymée, ſon Amour & ſa Hayne, & la concurrance d'vn

Riual. Et l'on peut dire que ce ſont là les cinq Actes où tous les Accidens & tous les Intrigues de cette Paſſion ſont repreſentez : Pour le moins s'il y en a d'autres, ils ſe paſſent derriere le Theatre & hors la veuë des ſpectateurs.

S'il arriue donc qu'vn Amant ſoit *Abſent* de l'objet aymé, alors l'inquietude & le chagrin le ſuiuent par tout, il n'a pas plus d'amis qui ne l'importunent, les diuertiſſemens qui luy eſtoient les plus agreables luy ſont ennuyeux, il n'y a rien enfin dans la vie qui ne luy déplaiſe, excepté le ſilence & la ſolitude. Comme s'il eſtoit atteint de ces eſtranges maladies qui font hayr la lumiere & les hommes, il n'ayme que les tenebres & les deſerts; là il entretient les bois, les ruiſſeaux, les vents & les aſtres; Ils n'ont rien à ſon aduis qui ne ſoit conforme à l'humeur de celle qu'il ayme, & à la peine qu'il endure, il les appelle inſenſibles comme elle, il les trouue en perpetuelle agitation comme luy; Et apres s'eſtre long-temps tourmenté l'eſprit de ſemblables Chimeres, il vient à penſer à ces heureux moments qu'il reuerra cét objet agreable, qu'il luy pourra parler, & luy rendre compte des ſoûpirs & des larmes qu'il aura jettées en ſon abſence. Tantoſt il medite les plaintes dont il doit amolir ſa rigueur, les remerciemens dont il payera ſes faueurs, & les ſermens qui confirmeront les vœux de ſa ſeruitude.

Tantoſt il met la main à la plume, il écrit, il efface, il déchire, & s'il y a quelques penſées qui puiſſent demeurer en ſeureté ſur ſon papier, ce ſont celles qui parlent de l'excez de ſon amour & de ſa fidelité. Apres cela quels artifices n'employe-t'il point pour faire rendre ſes lettres? quelles extrauagances ne fait-il pas quand il en reçoit? ou quand meſmes quelques choſes qui ont ſeulement touché la perſonne qu'il ayme tombent entre ſes mains? il les tient touſiours colées à ſes yeux ou à ſes levres, il en fait ſes Idoles, & ne les voudroit pas changer auec des ſceptres & des couronnes. Enfin on peut dire que l'Abſence eſt la Nuict veritable des Amans, non pas ſeulement à cauſe que leur Soleil ne les éclaire plus comme ils diſent; mais encore parce que tous leurs plaiſirs ne ſont qu'en ſonge, & que tous leurs maux s'irritent & s'augmentent en ce temps-là.

Mais conſiderons le Iour qui ſuccede à cette Nuict, c'eſt infailliblement la *Preſence* de la perſonne aymée: En effet, vn Amant ne l'appelle point autrement; Il croit quand il l'aborde que toute la Beauté du monde ſe deſcouure à ſes yeux, il ſent vne nouuelle chaleur qui ſe reſpand en ſon ame, & vn certain meſlange de joye & d'eſtonnement luy cauſe vn trouble ſi agreable, qu'il en eſt rauy & comme hors de luy-meſme. Alors quelque ſuper-

be, hardy, & éloquent qu'il ſoit, il faut qu'il s'humilie, qu'il craigne, & qu'il perde la parole; il ne luy ſert de rien d'auoir preparé ſon courage & ſes diſcours, ce ſont autant de ſonges & de phantoſmes qui s'éuanoüiſſent à la veuë de cette lumiere: Il n'y a que ſes yeux qui parlent pour luy, & qui font reconnoiſtre par leurs regards quel eſt l'excez du plaiſir & du reſpect que cette rencontre luy donne. Or quoy que l'on die que c'eſt là le langage particulier de l'Amour, il y en a toutesfois vn autre qui luy eſt bien plus eſtrange que celuy-là. Car bien qu'il y ait des Paſſions auſſi violantes que celle-cy, il n'y en a pourtant point qui inſpire comme elle des paroles ſi extrauagantes & ſi ridicules, puis qu'vn Amant ne profere pas vn mot qui ſoit vray-ſemblable; quelque ſoin & quelque intereſt qu'il ait de faire croire ce qu'il dit, tous ſes diſcours & ſes écrits ſont de perpetuelles hyperboles; Il bruſle, il languit, il meurt; Il ne parle que de priſon, de fers & de tourmens; Il nomme celle qu'il ayme, ſon ſoleil, ſon cœur, ſon ame & ſa vie; Il jure qu'il a plus d'amour tout ſeul que tous les hommes enſemble, que ſa paſſion eſt infinie & qu'elle ſera eternelle. Enfin toutes ſes paroles ſont au deſſus de la verité, ſes deſſeins & ſes promeſſes au deſſus de ſon pouuoir, & toutes ſes actions au deſſous de ſon courage: Car il n'y a point de ſoûmiſſion ſi laſche qu'il ne faſſe, il n'y a point de ſeruice ſi bas & ſi vil

qu'il ne rende, il n'y a point de ſujettion parmy les eſclaues qui ſoit ſi aſſiduë, ſi ſoigneuſe & ſi empreſſée que la ſienne : Il faut ſouuent qu'il adore vne perſonne qui le dédaigne, qu'il faſſe la cour à vne confidente qui le trahit, qu'il careſſe des valets qui ſe mocquent de luy: Il faut qu'il traitte ſes ennemis auec reſpect, ſes amis auec indifference, & tout le reſte du monde auec mépris: Il faut qu'il ſouffre ſans ſe plaindre, qu'il craigne tout, qu'il deſire beaucoup, qu'il eſpere peu : En vn mot, il faut qu'il ayme ſon mal & qu'il ſe haïſſe ſoy-meſme. Ie laiſſe à part les profuſions qu'il fait, & les dangers qu'il court, pour tirer ſeulement vne parole ou vn regard fauorable ; Les transports de ioye qu'vn bon accueil luy donne, l'excez de douleur & de deſeſpoir qu'vn dédain luy cauſe, & les fureurs que la jalouſie luy inſpire, quand vn Riual vient trauerſer ſa pourſuite. Comme nous parlerons de ces Paſſions en particulier, ce ſera lors auſſi que nous ferons voir le reſte des extrauagances que l'Amour fait faire. Quoy qu'à la verité ie ne penſe pas qu'on les puiſſe dire toutes ; Car outre qu'il n'y a point de déreglemens aux autres Paſſions qui ne ſe trouuent en celle-cy, qu'elle eſt capable de toutes les folies qui peuuent entrer en vn eſprit égaré ; Elle a tant de faces & de differens viſages, qu'il eſt impoſſible de les pouuoir dépeindre: Tantoſt elle eſt violente & impetueuſe, tantoſt elle eſt douce & paiſible ; Elle

eſt en quelques vns plaiſante & enjoüée, aux autres elle eſt chagrine & ſeuere; D'autres l'ont hardie & inſolente, d'autres l'ont timide & modeſte; Il s'en void d'ingenieuſes & de ſtupide, de fantaſque, de volage, de furieuſe, & de cent autres façons; qui ont à mon aduis eſté cauſe que quelques-vns ont feint que l'Amour eſtoit fils du Vent & de l'Iris, pour montrer la merueille & la diuerſité qu'il y auoit en cette Paſſion, & pour nous apprendre que l'origine en eſt auſſi cachée que celle de ces deux ſortes de Meteores. Mais auparauant que d'entreprendre de la découurir, voyons les changemens qu'elle fait au viſage.

Ie ne croy pas que celuy qui le premier peignit l'Amour auec vn bandeau ſur les yeux, eût deſſein de marquer l'aueuglement qui ſe trouue en cette Paſſion; mais que par l'impuiſſance ou par le priuilege de ſon Art, il fut obligé de cacher ce qu'il ne pouuoit pas dépeindre. En effet qu'elles couleurs, voire meſmes qu'elles paroles pourroient exprimer tous les changemens que l'Amour cauſe dans les yeux? Comment pourroit-on repreſenter cette Humidité éclatante que l'on y void briller? Cette Inquietude modeſte, cette Triſteſſe riante, & cette Cholere amoureuſe que l'on y apperçoit? Tantoſt vous les voyez ſe mouuoir d'vn coſté & d'autre, tantoſt s'eſleuer doucement, s'abaiſſer peu

à peu & se tourner pitoyablement vers l'objet aymé: Par fois ils s'arrestent sur luy comme s'ils y estoient attachez; par fois ils s'en destournent comme s'ils en estoient esbloüis: Tantost leurs regards sont vifs & prompts, tantost ils sont doux & languissans; tantost ils sortent en liberté, tantost ils se dérobent & s'échapent d'entre les paupieres qui semblent se vouloir fermer: En vn mot tous les mouuemens dont les yeux sont agitez dans les autres Passions se remarquent en celle-cy: On y void tousiours le riz ou les larmes qui quelquefois mesmes s'accordent & se meslent ensemble. Quoy qu'ils deuiennent caues & enfoncez, ils ne se dessechent & ne se diminuent pas pour cela, au contraire, ils paroissent plus grands & plus humides qu'ils n'estoient auparauant: Si ce n'est apres vne longue tristesse & vn extreme desespoir, car alors ils deuiennent secs, obscurs, abbatus & immobiles. Le front se resserre rarement en cette Passion, au contraire il semble qu'il s'étende, & si la tristesse l'abbat quelquefois, les rides n'en rompent presque point l'égalité. C'est là où commence à paroistre la rougeur que l'Amour fait souuent monter au visage, & lors mesmes que les autres parties sont pasles, celle-cy retient tousiours quelque chose de sa premiere couleur. Tantost les levres y sont rouges & humides, tantost pasles & seiches, & elles ne se meuuent presque iamais qu'elles ne forment quelque souris

agreable: Quelquefois on void celle de dessous qui tremble & qui blanchît d'vne écume subtile: Quelquefois la langue s'auance sur elles, & par vn leger tremoussement qu'elle se donne, elle les flatte & les chatoüille: Si elle veut former quelques paroles elle begaye, & l'humidité que le desir fait monter à la bouche les naye & les estouffe. Enfin les oreilles ne seruent presque de rien à vn Amant, il n'entend pas la moitié de ce que l'on dit, s'il répond c'est auec confusion, & ses discours sont à tous momens interrompus par de grands & de longs soûpirs que le cœur & les poulmons exhalent sans cesse. S'il parle de sa Passion c'est auec vne voix tremblante & adoucie qu'il fléchît à tous coups par ces accens passionnez, que le desir, la douleur, & l'admiration ont accoustumé de former. Il deuient pasle & maigre, il pert l'appetit, il ne peut dormir; Et si quelquefois la tristesse & la lassitude l'assoupissent, son sommeil est sans cesse interrompu par les songes, qui donnent souuent plus de peine à son esprit, que les maux veritables qu'il endure. Quand la personne aymée se presente à ses yeux, quand on la nomme seulement, ou quand quelque chose luy en réueille le souuenir, au mesme instant son cœur s'esleue & s'agite, son poux se rend inégal & déreglé, il deuient inquiet & ne peut plus demeurer en place. Tantost les frissons le saisissent, tantost la chaleur allume tout son sang;

ſang; par fois il ſe ſent animé d'vn courage & d'vne force extraordinaire, par fois il ſe trouue abbatu & languiſſant, quelquefois meſme il tombe en deffaillance. Enfin il ſe ſent frappé d'vne maladie qui ſe rit de l'art des Medecins, & qui ne trouue point de remedes que dans la mort ou dans l'Amour meſme. Mais ne paſſons pas outre, & finiſſons ce diſcours par l'artifice du Peintre qui l'a commencé : Cachons ce que nous ne pouuons pas décrire, & nous contentons de chercher les cauſes des effets que nous venons de marquer, dans l'eſſence & la nature de cette Paſſion.

DE LA NATVRE DE L'AMOVR.

II. PARTIE.



VNE des plus grandes merueilles qui ſe rencontre dans l'Amour, eſt que cette Paſſion eſtant ſi commune & ſi generale, & dont on peut dire que tous les ſçauans hommes ont eſté touchez ; il ne s'en eſt point encore trouué qui ait bien clairement découuert ſa nature & ſon origine. Car apres auoir veu tout ce qu'ils en ont écrit, on peut aſſeurer que l'Amour des Philoſophes eſt auſſi bien aueugle que celuy des Poëtes;

Et que celuy qui disoit que c'estoit vn ie ne sçay quoy, qui venoit de ie ne sçay où, & qui s'en alloit ie ne sçay comment, n'est pas vn de ceux qui a le plus mal rencontré. Or quoy que ie ne veüille pas examiner toutes les definitions que l'on en a données, les bornes que ie me suis prescrites, estans trop estroites pour souffrir vn si long discours; Il y en a pourtant quelques-vnes qui passent pour les plus raisonnables, dont il faut que ie marque les deffauts, si ie veux bien establir celle que ie dois proposer. Car on pourroit s'estonner de ce que ie n'approuue pas celle de Socrate, qui a esté plus sçauant en Amour que tous les Philosophes de l'antiquité; ny celle de Saint Thomas qui a mieux entendu la Morale qu'aucun qui ait esté apres luy: De sorte que ie suis obligé de dire les raisons qui m'esloignent de leurs sentimens, & qui me font prendre vn autre chemin que celuy qu'ils ont pris.

Pour ce qui est du premier qui a definy l'Amour *vn desir de la Beauté*, il confond deux Passions en vne, voire mesme il les détruit toutes deux; veu que le Desir ne se porte qu'aux choses que l'on n'a pas, & qu'il s'éteint quand on les possede; quoy que l'Amour se conserue dans la possession, & s'y rende mesme quelquefois plus violante: Et pour lors si l'Amour est vn Desir, ce ne sera plus Amour, puis que l'on ne peut desirer ce que l'on a; & par

la mesme raison le Desir ne sera plus Desir. Ie sçay bien que l'on me dira qu'il n'y a point de possession si pleine & si entiere où le Desir ne puisse trouuer sa place ; Et que quand il n'y auroit que la continuation du bien dont on joüît, ce seroit assez pour l'occuper & pour le rendre inseparable de l'Amour. Mais cette suite est inutile, car si la possession n'est pas entiere, elle suppose quelque partie dont on ne joüît pas encore : Et qui souhaite la continuation d'vn bien, ne le considere plus comme present ; mais comme vne chose qui est à venir : Et partant il forme vne nouuelle idée du bien qu'il possede, & a vn motif different de celuy que sa presence luy donne. Et cela suffit pour causer deux diuerses passions, autrement il faudroit confondre encore l'Amour auec l'Esperance, voire mesme auec tous les autres mouuemens de l'ame qui se forment souuent par vn seul objet, selon que l'on le considere en diuerses manieres.

Pour Saint Thomas qui dit que l'Amour est *vne Complaisance de l'Appetit en la chose aymable :* où bien il prend le mot de Complaisance pour l'agréement que l'appetit trouue dans l'objet que l'imagination luy propose ; ou bien pour le plaisir & la ioye que cét objet luy donne : Si c'est l'aggréement, il se forme auant l'Amour ; Si c'est le Plaisir il suruient à l'Amour. Car il est certain que lors que l'imagination ou l'entendement ont jugé

qu'vne chose est bonne, la premiere chose que fait l'appetit est de l'aggréer & de consentir au iugement qu'ils en ont fait. Et quoy que cela paroisse plus clairement dans la volonté que dans l'appetit sensitif, parce que la volonté est libre de consentir ou de refuser ce que l'on luy propose, & que le Consentement semble estre vn acte qui luy soit particulier; Il y a pourtant dans l'appetit quelque image de cette action, & il est vray-semblable qu'il approuue ce que l'imagination luy presente auant qu'il s'émeuue & se porte vers luy: Et cette approbation & aggréement est la Complaisance dont nous parlons, qui n'est rien autre chose que la satisfaction & le repos que prend l'appetit à la veuë des objets qui luy sont conformes. Ainsi la lumiere réjoüit les yeux auparauant mesme que l'appetit soit émeu, & le plaisir qu'ils reçoiuent en cette rencontre, n'est pas vne passion ny vn mouuement; mais vn certain repos qui vient de la conformité de l'objet auec la puissance: Le mesme arriue à l'appetit quand l'imagination luy propose quelque chose d'aymable; Il l'aggrée & s'émeut apres pour la posseder: De sorte que l'aggréement va deuant l'Amour, & la ioye vient apres comme nous verrons en suite.

Pour former donc vne definition de l'Amour qui n'ait point ces difficultez & ces deffaux; On doit premierement supposer la difference qu'il y

a entre l'Amour qui eſt vne habitude, & celle qui eſt vne paſſion. Car la paſion eſtant vn mouuement, quand ce mouuement ceſſe, la paſion finit auſſi, & l'on peut dire qu'il n'y a plus d'Amour; mais l'habitude ne laiſſe pas d'y eſtre encore, qui n'eſt rien autre choſe que l'impreſion de l'objet aymable qui eſt demeuré dans l'ame, & qui fait qu'à toutes les fois que la penſée le propoſe à l'appetit, il s'émeut & forme la paſion dont nous parlons. La Paſion d'Amour eſt donc vn mouuement, & parce que les mouuemens tirent leurs differences de la fin où ils tendent, il faut voir quelle eſt la fin de celuy-cy. Or comme l'appetit ne s'émeut que pour poſſeder le bien & pour fuïr le mal, il ne faut pas douter que la poſſeſion du bien ne ſoit la fin de l'Amour; Et comme on ne peut poſſeder quelque choſe ſans s'vnir en quelque façon à elle, il s'enſuit neceſſairement que l'Amour eſt *vn mouuement de l'appetit par lequel l'ame s'vnit à ce qui luy ſemble bon.* Il eſt vray que d'abord cecy ne ſemblera pas veritable à cauſe que le plus ſouuent dans l'Amour, l'objet aymable eſt abſent, auec lequel il n'eſt pas vray-ſemblable que l'ame s'vniſſe: Mais quand on conſiderera que les objets ſe peuuent vnir aux puiſſances par leurs eſpeces & par leurs images, ou par leur eſtre veritable; Et qu'il y a par conſequent vne vnion réelle & vne qui ne l'eſt pas que l'Eſcole appelle *Intentionelle*, & que

l'on peut nommer *Ideale :* On verra que l'vnion qui se fait de l'appetit auec l'objet que l'imagination luy propose, est de cette derniere sorte; parce que l'estre veritable des choses n'entre point dans l'imagination, il n'y a que leur idée & leur image. Et cette vnion est la seule qui conuient naturellement à l'appetit, ne pouuant à son égard s'vnir autrement au bien qui luy est presenté. Que s'il se porte à quelque autre sorte d'vnion, ce n'est pas pour luy qu'il l'a recherche; mais pour les autres puissances qui peuuent s'vnir réellement à leurs objets. Car l'appetit est vne faculté politique qui ne trauaille pas pour elle seule; mais pour toutes les autres qui sont au dessous d'elle; Et comme l'imagination est le centre de tous les sens, l'appetit l'est aussi de toutes les inclinations qui se trouuent dans les parties: De sorte que l'imagination ou l'entendement luy proposant ce qui leur est conuenable, il le recherche pour elles & tasche de les en faire joüir: Et alors si elles sont capables de s'vnir réellement auec leurs objets, il en souhaite l'vnion: Mais cela n'empesche pas qu'il ne s'vnisse auparauant auec eux par l'vnion qui luy est propre, & qui est comme le principe & la source de toutes les autres vnions qui conuiennent à l'Ame.

On dira peut-estre que l'Entendement & l'Imagination s'vnissent de la mesme sorte à ce qui leur est conuenable, & partant que l'Amour s'y peut

former aufsi bien que dans l'appetit. Mais il y a bien de la difference; parce que les objets viennent & entrent dans l'entendement & dans l'imagination, & la connoiſſance qu'ils en ont ſe fait plûtoſt par le repos que par le mouuement, comme dit Ariſtote: Tout au contraire de l'Appetit qui ſe porte vers ſon objet, & ſort comme hors de ſoy-meſme pour s'vnir à luy. De ſorte que l'vnion qui ſe fait dans l'entendement & dans l'imagination, eſt purement paſsiue ſans aucun mouuement de ces facultez; Mais celle de l'Appetit eſt actiue & ſe fait auec agitation. Ioint que l'vnion qui ſe fait par l'appetit eſt plus parfaite que celle qui ſe fait par la connoiſſance; D'autant que l'ame peut auoir auerſion à vne choſe qu'elle a conçeuë, qui eſt vne ſorte de ſeparation; Et partant l'vnion n'en eſt pas ſi parfaite comme celle de l'Appetit qui ne peut ſouffrir cette diuiſion, & qui par conſequent eſt la plus accomplie qui ſe puiſſe trouuer dans les actions vitales.

Mais ſi l'Amour eſt vn mouuement de l'ame pour s'vnir à ce qui eſt aymable, il ſemble que lors qu'elle ſera vnie auec luy, il n'y aura plus de mouuement ny par conſequent plus d'Amour: Et comme l'vnion s'en peut faire en vn moment, parce qu'il n'y a rien qui le puiſſe empeſcher, il ſemble auſſi que ce mouuement ſe doit faire en vn inſtant,

& partant que l'amour ne doit pas durer dauantage; qui ſeroit vne propoſition bien eſtrange & contraire à la verité.

Pour reſpondre à cette objection, il faut remarquer qu'il y a des choſes qui ſe meuuent pour arriuer à quelque fin ſeparée de leur mouuement; Et qu'il y en a d'autres qui trouuent dans le mouuement meſme la fin qu'elles recherchent. Les premiers ceſſent de ſe mouuoir quand elles ont atteint leur but & leur fin: Mais celles qui n'en ont point d'autre que le mouuement, ou pour le moins qui ſoit ſeparée du mouuement, ne pretendent jamais à ſe repoſer: Et comme le repos eſt vne perfection en celles-là, c'eſt vne imperfection en celles-cy. Or l'Appetit eſt de ce dernier genre, il ſe meut veritablement pour s'vnir au bien, mais l'vnion qu'il recherche ne ſe peut faire que dans le mouuement; & quand il ceſſe, elle ſe perd: De ſorte que pendant que l'objet aimable eſt preſent, il faut qu'il s'agite ſans ceſſe pour obtenir la fin qu'il deſire, qui eſt de s'vnir auec luy: Et s'il vient à ſe repoſer, cela procede de ce que cet objet ne luy eſt plus preſent, ou pour le moins de ce qu'il ne luy eſt plus offert comme bon. L'Amour eſt donc vn mouuement & vne vnion de l'Appetit à ce qui eſt aimable, preſent ou abſent; par ce que ſon abſence n'empeſche pas que l'imagination n'en propoſe l'idée à l'Appetit, qui eſt la ſeule auec qui il ſe puiſſe naturellement

vnir.

vnir. Il eſt vray que trauaillant pour les autres puiſſances, comme nous auons dit, il ne s'arreſte pas à cette ſimple vnion; Il recherche encore celle qui leur eſt conuenable; il deſire pour la veuë & pour l'ouïe, que leurs objets ſoient en vne diſtance raiſonable; Il veut pour le gouſt & pour le toucher que les leurs ſoient vnis immediatement à leurs organes; enfin en autant de manieres que les choſes ſe peuuent vnir, l'appetit & la volonté ſouhaittent pour elles l'vnion qui leur eſt propre. Et il faut auoüer que le concours de tous ces mouuemens fait la paſſion d'Amour complete & entiere, & que le premier, dont nous venons de parler, quoy qu'il contienne toute ſon eſſence & ſa forme, n'en a pas toute l'eſtenduë; on peut dire que c'en eſt la ſource & que les autres ſont des ruiſſeaux qui la groſſiſſent.

Voyons maintenant quelle eſt l'agitation particuliere que l'appetit ſe donne pour faire cette vnion, & en quoy elle eſt differente de celle qui ſe trouue dans la joye, dans le deſir, & dans l'eſperance, par leſquelles, auſſi bien que par l'Amour, il ſemble que l'ame ſe veüille vnir au bien qui luy eſt repreſenté. Car ce n'eſt pas aſſez pour la parfaite connoiſſance des Paſſions, de dire que ce ſont des mouuemens, ſi on ne marque les differences de ces mouuemens, & ſi on ne fait voir les dif-

ferentes impreſſions, & les diuers progrez que la diuerſité des objets cauſe dans l'appetit.

Il faut donc ſuppoſer qu'il y a quelque rapport entre les mouuemens de l'ame & ceux du corps, & que les differences qui ſe trouuent en ceux-cy, ſe rencontrent en quelque façon aux autres: Car puiſque les effets ſont ſemblables à leurs cauſes, les mouuemens du corps qui ſont des effets de l'ame, doiuent eſtre les images de l'agitation qu'elle ſe donne. En effet on dit que l'Entendement ſe porte droit vers ſon objet, qu'il ſe reflechit & ſe replie ſur luy, qu'il rentre en ſoy-meſme, qu'il s'égare & qu'il ſe confond: Qui ſont toutes façons de parler tirées des mouuemens ſenſibles, & qui doiuent faire croire qu'il ſe fait quelque choſe de pareil en l'ame, & principalement en ſa partie appetitiue, par ce que c'eſt par elle qu'elle s'eſmeut & s'agite en effet. Et il ne ſert de rien de dire que ce ne ſont pas de veritables mouuemens, & qu'ils ſont ſeulement metaphoriques: Car outre qu'il faudroit alors confeſſer que toutes les definitions des paſſions, où le mot de *mouuement* eſt touſiours employé, ſont metaphoriques; Il eſt certain que cela n'empeſche pas qu'il n'y ait de la reſſemblance entre les vns & les autres, quoy qu'ils ſoient de diuers genres. Mais ie dy bien plus, à conſiderer exactement les mouuemens corporels, on peut dire que ce ne ſont pas de ſi parfaits & de ſi veritables mouuemens que

ceux de l'ame, & que ce n'en ſont que des images groſſieres & imparfaites ; Puiſqu'il eſt vray que dans l'ordre des choſes, celles qui ſont inferieures, ſont plus noblement & plus parfaitement dans les ſuperieures ; & que toutes ne ſont que des coppies tirées les vnes des autres, dont l'original eſt en la ſouueraine Idée de tous les Eſtres.

Quoy qu'il en ſoit, puiſqu'en definiſſant la paſſion en general on ſe ſert du mot de *mouuement*, il faut de neceſſité pour marquer les differences des paſſions, y employer les differences du mouuement, & trouuer en chacune d'elles quelque agitation particuliere qui ait de la conuenance & du rapport auec quelqu'vn des mouuemens ſenſibles.

Pour découurir donc celuy qui eſt propre à l'Amour, il faut premierement ſçauoir où eſt l'Image du bien ; & ſi elle demeure dans l'imagination, ou ſi elle s'écoule dans l'appetit ; eſtant certain que ſi l'appetit la va chercher hors de ſoy, il doit s'agiter d'vne autre ſorte que s'il la rencontre en luy-meſme. Il eſt vray que cela n'eſt pas aiſé à decider, & quelque party que l'on puiſſe prendre, il s'y trouue des inconueniens qui ſemblent inéuitables. Car ſi l'image du bien ne ſort point de l'imagination, l'appetit qui eſt vne puiſſance aueugle, ne la peut pas connoiſtre ; & partant il ne doit pas ſe mouuoir pour s'vnir à elle, ne ſçachant pas qu'elle y ſoit. De dire auſſi qu'elle en ſorte & qu'elle s'écoule dans l'appe-

tit, elle y ſera inutile pour la meſme raiſon; puiſqu'elle ne ſert que pour repreſenter les choſes & en donner la connoiſſance, dont l'appetit n'eſt pas capable. Ioint qu'il eſt mal-ayſé de conceuoir, comment cette image peut couler de l'imagination en vne autre puiſſance; parce qu'outre que les accidens ne peuuent paſſer d'vn ſujet à l'autre, elle eſt le terme & l'effet formel d'vne action immanente, qui a cela de propre de ne ſortir iamais de la faculté où il a eſté produit.

Pour éuiter cét embarras & ne s'engager pas plus auant dans les doubtes de l'Eſcole; Il faut dire que l'image qui eſt dans l'imagination, ne ſort point en effet hors d'elle, pour la raiſon que nous venons d'apporter: Mais comme à la preſence des corps lumineux, la lumiere ſe produit dans l'air qui les enuironne; Auſſi quand cette image s'eſt formée dans l'imagination, elle ſe multiplie dans toutes les parties de l'ame, elle les éclaire, & excite apres celles qui ſont capables d'eſtre émeuës. Il y a meſme grande apparēce que c'eſt en effet quelque lumiere raffinée & purifiée, puiſque les images des choſes corporelles qui frappent nos yeux, ne ſont autre choſe que des lumieres, comme nous auons démontré en ſon lieu; Et qu'il n'y a rien qui ſoit plus conforme à l'eſprit, que cette qualité qui eſt comme le milieu ou l'Orizon des choſes ſpirituelles & des corporelles. Quoy qu'il en ſoit on ne doit pas douter que ces ima-

ges, ne ſe multiplient auſſi bien que celles des corps; puiſqu'elles ſont plus excellentes qu'elles, & que nous en auons des preuues aſſeurées dans les effets de la memoire & de la vertu formatrice qui doit neceſſairement eſtre imbuë de ces images, pour former les parties conformément au deſſein que l'imagination luy propoſe bien ſouuent contre ſa conduite ordinaire.

Mais s'il eſt vray que ces Idées ne ſont propres qu'à repreſenter les choſes, & en donner la connoiſſance, que ſeruiront-elles aux facultez qui ne connoiſſent point, comme ſont celles dont nous venons de parler? Il faut répondre qu'il y a deux ſortes de connoiſſance, l'vne eſt claire & diſtincte qui appartient aux ſens, à l'imagination & à l'entendement; l'autre eſt obſcure & confuſe qui ſe trouue dans l'appetit & dans toutes les autres puiſſances, qui ont vne connoiſſance naturelle de leurs objets & de ce qu'elles doiuent faire.

Il eſt donc certain que l'Image du bien eſt dans l'imagination comme vne lumiere qui répand ſes rayons dans l'appetit, qui l'éclaire & l'excite apres à ſe mouuoir pour s'vnir à elle: Car bien qu'elle ſe ſoit multipliée, & que l'appetit ſoit tout plein de l'éclat qu'elle jette; il ne ſe contente pas de cette influence, il taſche de s'vnir au centre & à la ſource dont elle eſt découlée; comme on void qu'il arriue au fer, qui ayant receu la vertu Magnetique, ſe

porte vers l'Aimant qui en eſt le principe & la ſource, afin de s'vnir plus eſtroitement à luy.

De ſorte qu'il eſt fort vray-ſemblable que pour former la paſſion d'Amour, l'appetit ſe porte droit vers l'idée du bien qui eſt dans l'imagination ; & que ce mouuement eſt ſemblable à celuy de toutes les autres choſes naturelles qui ſe meuuent ainſi vers ce qui leur eſt conforme.

Mais cecy fait naiſtre de grandes difficultez : Car bien que l'on puiſſe conceuoir cette ſorte de mouuement dans l'Appetit ſenſitif, à cauſe qu'il eſt placé en vn organe different de celuy de l'imagination, & qu'il y a quelque eſpace entre deux, où l'on peut ſe figurer que ce mouuement ſe fait : Cela ne peut auoir lieu dans l'Amour qui ſe forme dans la partie ſuperieure de l'ame, où la volonté n'eſt point ſeparée de l'entendement, & vers lequel par conſequent elle ne ſe porte point, puiſqu'elle eſt touſiours naturellement vnie auec luy. Ie dy bien plus : quand il ne ſeroit queſtion que de l'Appetit ſenſitif, il eſt bien difficile de comprendre comment il ſe peut mouuoir ainſi : Car il n'y a pas d'apparence qu'il ſorte hors de ſon ſiege & de ſon organe pour ſe joindre à celuy de l'imagination, puiſque tous ſes mouuemens ſont des actions immanentes : S'il n'en ſort point auſſi, comment s'vnira-t'il à cette idée qui eſt dans l'imagination ?

Pour leuer ces difficultez & reſpondre à ces raiſons qui ſemblent aſſez preſſantes, il faut ſe ſouuenir que les mouuemens de l'ame, bien qu'ils ayent de la conuenance auec ceux du corps, ne leur ſont pas tout à fait ſemblables, & que s'ils participent à quelque choſe de leur nature, ils n'en ont point les defaux : Car ils ne demandent point cette ſucceſſion de temps, ny ce changement de lieu qui ſe trouue touſiours en ceux-là, & qui ſont des ſuites neceſſaires de l'imperfection de la matiere. Ils ſe font en vn moment & en meſme endroit, pour le moins ne ſortent-ils point de la puiſſance où ils ſe forment. Car il ne faut pas s'imaginer que l'Appetit en s'approchant du bien, ou en s'éloignant du mal, quitte ſes bornes naturelles & qu'il paſſe d'vn lieu à l'autre, à la maniere des corps animez: Toutes ſes agitations ſe font en luy meſme, & comme l'eau qui eſt enfermée en vn gouffre, ſe peut mouuoir en diuerſes façons, ſans en ſortir, auſſi cette puiſſance qui eſt comme vn abyſme dans l'ame, peut eſtre diuerſement agitée dans ſes propres bornes; & par le different tranſport de ſes parties, venir tantoſt heurter ſes limites, tantoſt ſe retirer vers ſon centre, en vn mot faire tous les mouuemens qui ſe remarquent dans les paſſions. Il n'eſt donc point neceſſaire que la volonté ſoit ſeparée de l'entendement, & qu'il y ayt quelque eſpace entr'eux deux pour faire le mouuement dont nous parlons:

S'agitant en elle mesme & poussant ses parties vers l'idée du bien qui luy est representé par l'entendement, elle s'vnit à elle autant qu'elle peut, & fait ainsi la passion d'amour. Il en est de mesme de l'Appetit sensitif ; car bien que son principal organe soit éloigné de celuy de l'imagination, il ne faut pas croire que ces deux facultez soient toutes renfermées en ces parties, elles se respandent par tout le corps, & sont tousiours jointes ensemble, comme nous monstrerons plus amplement au discours de la Ioye. De sorte que le mouuement qui s'y fait, est semblable à celüy de la volonté, & en l'vn & l'autre l'Amour n'est rien qu'vn mouuement de l'appetit, qui se porte droit vers l'idée du bien & qui s'vnit à elle: Ce qui ne se fait pas dans les autres passions, comme nous ferons voir.

Voilà donc ce que c'est que l'Amour en general, dont il est facile de marquer les differences par les differences des objets qui le peuuent émouuoir: Car comme il y a des Biens de l'ame, du corps & de la fortune, & que chacun d'eux est honeste, vtile ou delectable; il est certain qu'encore que les mouuemens par lesquels on ayme toutes ces choses, soient de mesme nature, & qu'ils ayent en general vne mesme fin, qui est d'vnir l'appetit à ce qui est bon; ils sont neantmoins differens entr'eux à cause que ces biens sont differens: Ainsi il y a vn Amour

des

des richesses, des plaisirs, des honneurs, & des vertus: en vn mot, autant qu'il y a de sôrte de biens faux ou veritables, il y a autant de sortes d'Amour, dont nous n'auons pas fait dessein de parler icy, parceque la plus-part de ces especes sont comprises dans les vertus & les vices dont nous traiterons en suite, & parce que nous nous sommes restrains à l'Amour que la Beauté fait naistre dans l'appetit.

Cét Amour se peut definir *vn mouuement de l'Appetit par lequel l'ame s'vnit à ce qui luy semble Beau*. De sorte que toute la diuersité qu'il y a en cette definition & celle de l'Amour en general, consiste dans la Beauté. C'est pourquoy nous auons deux choses à examiner, premierement ce que c'est que la Beauté; en second lieu, pourquoy elle donne de l'Amour. Mais parce que cette recherche est extremement haute & difficile, & qu'elle pourroit rompre la suite de ce Discours; nous l'auons mise à la fin de ce Chapitre, pour parler des effets que l'Amour cause dans les humeurs & dans les Esprits.



QVEL EST LE MOVVEMENT que l'Amour cause dans les Esprits & dans les humeurs.

III. PARTIE.

PVISQVE dans les Passions les mouuemens des Esprits & du sang, sont conformes à ceux que l'ame ressent en elle-mesme ; il n'y a point de doute que l'Amour vnissant l'appetit à l'idée du bien qui luy est representé, ne produise aussi dans les Esprits quelque sorte de mouuement qui seconde son dessein, & qui rende cette vnion plus forte. Mais comme les sens ne nous seruent de gueres pour connoistre la difference de ces mouuemens, il faut que l'Entendement supplée à leur defaut, & que le discours fasse voir quel est ce mouuement d'esprit qui est le plus vnitif, puisque c'est celuy qui doit accompagner cette passion.

A cét effet, il faut supposer deux choses tres-veritables ; La premiere, que le cœur est le principal organe de l'appetit sensitif; La seconde que le cerueau est celuy de l'imagination. Or comme l'idée du bien se forme dans l'imagination, & que le mouuement des esprits commence au cœur ; il

faut de necessité que l'ame ayant dessein de les vnir au bien qu'elle a conceu, les transporte du lieu où ils commencent à se mouuoir vers celuy où ils doiuent rencontrer cét objet : Et parce que la premiere naissance de l'Amour se fait par cette vnion interieure de l'appetit dont nous auons parlé ; il faut aussi que le premier mouuement que souffrent les esprits, les pousse au cerueau, où il semble que cette vnion se doit faire : Car l'idée ne sort point de la faculté qui la produit, comme nous auons montré. Et dautant que les esprits portent auec eux la chaleur & le sang, de là vient que l'imagination des Amans s'échauffe, & fait apres tant de belles productions, & des extrauagances mesmes, si le mouuement & la chaleur ont trop de violence. L'on peut dire encore que la pâleur qui leur est si ordinaire, vient en partie de ce transport d'esprits au dedans du cerueau, qui abandonnans ainsi le visage, le laissent sans chaleur & sans éclat. Mais s'il se rencontre que l'objet aymable se presente aux sens, alors la plus grande partie de ces esprits accourent aux parties exterieures, & les peignent de la couleur du sang qu'ils entraînent auec eux, & qui est le plus pur qui soit dans les veines, comme nous dirons tantost. Il est vray qu'il y a des passions qui se meslent auec celle-cy, & qui causent souuent dans les humeurs vn mouuement contraire à celuy que nous venons d'exprimer ; mais nous ne considerons icy que les

effets qui ſont propres à l'Amour, & non ceux qu'elle emprunte des autres. C'eſt pourquoy nous pouuons conclure que le premier effet de l'Amour ſur les eſprits, eſt de les faire ſortir du cœur, & de les tranſporter au cerueau & aux parties exterieures.

Mais cela ne ſuffit pas encore, il faut voir ſi dans ce mouuement ils coulent auec liberté ou auec contrainte, c'eſt à dire s'ils ſe dilatent ou s'ils ſe reſſerrent; Car il ſemble que ce ſoient là les deux premieres differences du mouuement local. Or comme il n'y a que deux rencontres qui puiſſent obliger l'ame à tenir les eſprits ſerrez en leur mouuement, ſçauoir eſt quand elle attaque le mal, ou quand elle le fuit; parce qu'en l'vne elle a ſoin de ſe fortifier, & pour ce ſujet de ramaſſer & reünir les eſprits; Et qu'en l'autre la fuite ſe fait auec empreſſement, qui les precipite & les confond enſemble: Il eſt certain qu'elle n'a aucun de ces motifs en cette paſſion, & que ne conſiderant autre choſe que la bonté de ſon objet, elle ne void point d'ennemy qu'elle veüille aſſaillir ou qu'elle doiue craindre: C'eſt pourquoy elle agite les eſprits auec liberté, elle les dilate, & ſemble les ouurir, pour mieux receuoir le bien qui ſe preſente, & pour s'vnir ainſi plus parfaitement à luy.

Paſſons encore plus auant, & voyons ſi ce Mouuement eſt inégal, & s'il ſe fait auec vehemence, comme celuy qui ſuruient dans les paſſions impetueuſes : Il eſt certain que la cholere émeut les eſprits & les humeurs, auec plus de confuſion & de deſordre que ne fait l'Amour, à cauſe des diuers & frequens efforts que l'ame eſt contrainte de faire pour chaſſer le mal; Et qu'il en eſt de meſme que des Torrens dont les vagues ſe precipitent les vnes ſur les autres, & font vn courant tout plein de boüillons & d'écume; Mais que l'Amour fait couler les eſprits & le ſang dans les veines de la meſme ſorte que l'eau court dans les canaux des fontaines, ou dans les riuieres dont le lit eſt large & vny: Car l'ame qui dilate les eſprits, élargit à proportion les vaiſſeaux, & leur donnant ainſi plus de liberté, elle rend leurs cours moins turbulent & moins confus. Mais la principale raiſon de l'égalité qui s'y trouue, vient de ce que l'Amour n'a point pour l'ordinaire de paſsions à ſa ſuite qui ayent des mouuemens contraires, comme a la cholere que la douleur accompagne touſiours, & qui retire les eſprits vers le cœur au meſme temps qu'elle les pouſſe au dehors. Car bien que la ioye, le deſir, & l'eſperance qui ſont preſque touſiours auec l'Amour, remuënt diuerſement le ſang, elles ne luy impriment pas pourtant des mouuemens tout à fait oppoſez, comme nous montrerons. C'eſt pourquoy il n'eſt pas ſujet au

choc, ny à cette agitation inégale que la contrarieté des mouuemens cause dans les corps fluides: Mais de quelque violence qu'il soit poussé, toutes ses parties coulent également & sans confusion. Et il ne faut point douter que cette ioye secrete que ressentent les Amans, sans penser mesme à l'objet aymé, ne vienne de cette sorte de mouuement, dont l'impression est demeurée dans les humeurs, apres que l'agitation de l'ame est cessée: Car comme la nature ayme l'ordre & l'égalité en toutes ses actions, quand elle void que le mouuement du sang est conforme à son inclination, elle ressent vne certaine ioye, dont l'image ou l'ombre se presente à nostre esprit, & nous rend gais, sans que nous en sçachions la cause. Et ie croy pour la mesme raison que si les humeurs estoient tousiours agitées de ce flux & reflux que les passions opposées ont accoûtumé de causer, il n'y auroit aucun moment dans l'Amour qui fût exempt de chagrin & d'ennuy, & que l'on n'y sentiroit iamais cét excez de ioye qui s'y rencontre si souuent; par ce que l'ame ne peut souffrir de mouuemens contraires qu'elle ne souffre en mesme temps quelque peine & quelque sorte de douleur. Mais que dirons-nous donc quand ces passions turbulentes, telle qu'est la cholere, la peur, & le desespoir, se meslent auec l'Amour? Doit-elle leur quitter la place, quand elles entrent dans l'Ame, & mourir quand elles naissent, puisque

leur mouuement eſt contraire au ſien ? Certainement ie croy que l'habitude de l'Amour demeure touſiours ; mais que la paſſion ceſſe, quand il y en a vne autre qui détruit ſon mouuement, principalement ſi elle eſt violente : Et de fait vn homme qui eſt en cholere, ou qui eſt ſaiſi de la peur, ne penſe pas à l'objet aymé ; pour le moins les penſées qu'il en a, ſont étouffées par celle de la vengeance ou du peril qu'il veut éuiter. Il eſt vray que comme ces paſſions entrent promptement dans l'Ame, elles en ſortent ordinairement bien viſte, & au meſme temps la premiere y retourne, l'impreſſion de l'objet aymé fourniſſant de nouuelles idées qui réueillent l'appetit, & y cauſent vne nouuelle émotion. Ce qui n'eſt pas difficile à croire, ſi l'on conſidere que l'appetit & les eſprits s'agitent plus facilement que l'air ; & que leur mouuement eſt en quelque façon ſemblable à celuy des éclairs, qui percent les nuées en vn inſtant, qui ſe ſuiuent coup ſur coup, & qui ne laiſſent apres eux aucune trace du chemin qu'ils ont fait. Que ſi ces paſſions ſont foibles, elles peuuent veritablement compatir auec l'Amour ; mais elles en diminuënt l'ardeur, parce que l'eſprit qui ſe partage à diuers objets, ne peut ſe donner tout entier à celuy qui eſt aymable, & parce que l'agitation que celle-cy cauſe dans les humeurs, eſt empeſchée par le flot des autres qui s'oppoſent à ſon cours.

Voyons maintenant quelle eſt la vehemence qui accompagne ce mouuement d'eſprits, & ſi elle eſt auſſi grande en cette paſſion qu'elle eſt dans la cholere, dans la peur, & dans quelques autres: Car il eſt certain qu'il y en a quelque-vnes qui de leur nature ne ſont pas ſi violentes; telle qu'eſt l'eſperance & la compaſſion, où l'on ne remarque iamais ces extremes tranſports que l'on voit en celles-là. Or il ne faut pas croire que l'Amour ſoit comme ces deux dernieres, & qu'il ait toûjours la moderation qu'elles ont. Les ſaillies qu'elle fait & les tempeſtes qu'elle excite, ſont quelquesfois ſi grandes qu'elles renuerſent l'eſprit; Et l'alteration que ſouffre tout le corps en ces rencontres, montre éuidemment que les humeurs ſont émeuës auec grande impetuoſité. A la verité les commencemens en ſont doux, & l'on peut dire qu'ils ſont ſemblables à ces vents paiſibles qu'vne foible chaleur éleue, & qui ſe changent apres en tourbillons quand elle eſt deuenuë plus forte: Car comme dans la naiſſance de cette paſſion l'idée de l'objet aymé ne fait pas grande impreſsion ſur l'eſprit, n'y eſtant, s'il faut ainſi parler, que legerement & ſuperficiellement empreinte, elle ne fait auſsi qu'vne legere émotion dans l'appetit: Mais quand elle s'eſt inſinuée au fonds de l'ame, & qu'elle s'eſt renduë maiſtreſſe de l'imagination, alors elle ſoûleue puiſſamment toutes les facultez motiues, & cauſe

cauſe ces grands orages qui font ſouuent perdre la raiſon & la ſanté.

Ie ne veux pas pourtant dire que quand l'ame eſt venuë à cét excez, l'appetit & les eſprits ſoient continuellement agitez auec cette violence: Ie ſçay que la tempeſte n'en eſt pas touſiours égale, qu'elle ſe relaſche bien ſouuent, & que meſme elle ſe diſſipe; ſoit que les diuers deſſeins que cette paſſion inſpire, détournent l'ame de ſa premiere & principale penſée; ſoit que toutes les choſes de la nature ne puiſſent pas long-temps demeurer en vn eſtat violent, & que l'eſprit ſe laſſe d'eſtre touſiours tendu vers vn meſme objet; d'où vient que les plus fortes paſsions deuiennent à la fin languiſſantes & s'appaiſent d'elles-meſmes. Et à la verité ces grands tranſports dont nous parlons, ne ſe font que lorſque l'objet aymé ſe preſente à l'imagination auec quelque puiſſant attrait, comme il arriue dans les premieres penſées qu'elle en a, ou quand il paroiſt inopinément aux ſens, ou quand l'eſprit s'y figure de nouuelles perfections, & forme de nouueaux deſſeins pour les poſſeder: Car alors l'ame qui eſt ſurpriſe par cette aymable nouueauté, s'ébranle tout à coup, & pouſſe les eſprits comme vn grand flot qui la doit porter vers le bien qui ſe preſente.

Mais quoy? ſi l'Amour émeut ainſi les Eſprits, il faudra qu'elle produiſe les meſmes effets que la ioye, & que ſa violence eſteigne la chaleur des

entrailles & cauſe des defaillances & des ſyncopes, comme fait celle-cy. Il ſemble meſme que de neceſſité ces accidens s'y doiuent rencontrer, puiſque ces deux paſsions ont vn meſme objet, qu'elles ne ſe ſeparent gueres l'vne de l'autre, & qu'elles ont de meſmes accroiſſemens; car quand l'Amour eſt extrême, la ioye le doit eſtre auſſi. Et neantmoins on n'a point remarqué aucun de ces ſymptomes dans l'Amour dont nous parlons : Pour le moins s'il eſt arriué quelque choſe de pareil aux Amans, il eſt certain que l'excez de ces deux paſsions n'en a pas eſté la cauſe ; mais que ç'a eſté la douleur, le deſeſpoir, ou quelqu'autre ſemblable. Comment ſe peut-il donc faire que l'Amour de la Beauté ne produiſe pas les meſmes effets que la ioye ; ou que la ioye ne cauſe les meſmes accidens en cette paſſion qu'elle cauſe ſouuent toute ſeule?

Pour découurir ce ſecret, il faut premierement ſuppoſer que ces deſordres n'arriuent pas ſouuent, qu'on ne les a remarquez qu'aux vieillards & aux femmes, & que la ioye qui les a excitez, a eſté cauſée, ou par le gain de quelque victoire inesperée, ou par la rencontre de quelque objet fort ridicule, ou par la découuerte de quelque grand ſecret dans les ſciences, qui ſont choſes dont la joüiſſance appartient ſeulement à l'eſprit. En effet, comme les choſes ſpirituelles ont cela pardeſſus les corporelles, qu'elles ſont plus nobles & qu'elles

entrent dans l'ame toutes entieres & ſans ſe partager, la poſſeſſion en doit eſtre plus parfaite & la ioye plus rauiſſante : C'eſt pourquoy il eſt vrayſemblable que les ſyncopes, qui doiuent eſtre les effets d'vne paſsion violente, ſuiuent les ioyes ſpirituelles, comme les plus grandes & les plus fortes, & qu'ils ſuruiennent plûtoſt aux natures foibles, qu'à celles qui ſont robuſtes & capables de leur reſiſter. L'ame ſe trouuant donc ſurpriſe à l'abord de ces objets, & s'agitant auec precipitation pour s'vnir à eux, les Eſprits qui ſuiuent ſes mouuemens, ſortent du cœur & s'élancent auec tant de violence aux parties ſuperieures, qu'ils perdent l'vnion qu'ils auoient auec leur principe, en la meſme ſorte que l'eau ſe diuiſe, eſtant pouſſée auec trop d'impetuoſité. Or parce que le cœur doit continuellement inſpirer ſa vertu aux parties, & qu'il n'y a que les eſprits qui la leur puiſſent porter ; quand ils viennent à ſe deſvnir d'auec luy, il faut que cette influence s'arreſte, & que les actions ſenſitiues & vitales qui en dépendent, ceſſent juſques à ce qu'ils s'y ſoient réünis : Et parce que l'ame eſt alors toute rauie dans la jöüiſſance d'vn bien qu'elle eſtime excellent, elle n'a pas le ſoin de remedier à cette interruption qui s'eſt faite dans les eſprits, ny de ramener ceux qui ſe ſont écartez, ou d'en enuoyer d'autres pour remplir les vuides qui s'y ſont faits : C'eſt pourquoy ces deffaillances durent long-

temps, & causent quelquesfois la mort; la chaleur s'éteignant tout à fait, & la nature n'ayant pas la force de reparer ses pertes, ny de se remettre en son premier estat.

Mais ce desordre ne peut arriuer dans l'Amour dont nous parlons; dautant que l'on ne possede iamais entierement la Beauté corporelle, & qu'il y a tousiours quelque chose qui entretient le desir, l'esperance & la crainte; C'est pourquoy l'ame se partageant à diuers desseins & ne se laissāt pas transporter si puissamment comme elle fait dans la joüissance des biens spirituels, les esprits ne se jettent pas auec tant de precipitation ny d'impetuosité, & ne sont pas sujets à cette diuision qu'ils souffrent quelquesfois dans la ioye, & qui est la cause des syncopes dont nous venons de parler. Nous toucherons encore à cette matiere en d'autres lieux: Voyons quelle est la chaleur que cette passion excite, & quelles humeurs elle émeut particulierement.

Il est certain que l'Amour, la ioye & le desir, répandent par tout le corps vne chaleur humide & agreable, dautant que les esprits remuënt en ces passions les humeurs les plus temperées, dont les vapeurs sont douces & humides: Mais ces humeurs y sont plûtost émeuës que les autres, parce que les esprits qui ont vne grande conuenance auec les plus pures & les plus subtiles parties du sang, comme estant celles dont ils tirent leur origine, doiuent se

mesler & s'vnir plus facilement auec elles qu'auec les autres qui sont plus grossieres & qui sont éloignées de leur nature: Et partant il ne faut pas douter que quand ils s'agitent, ils n'entraînent premierement ces parties du sang, ausquelles ils sont plus fortement attachez, & qui estans les plus subtiles, sont aussi les plus faciles à se mouuoir. Ioint que l'ame à qui les humeurs seruent d'instrumens pour arriuer à la fin qu'elle se propose, employe les vnes ou les autres, suiuant qu'elles ont des qualitez propres à executer ce qu'elle veut: d'où vient que dans les animaux venimeux elle agite le venin pendant la cholere, & dans tous les autres elle excite la bile & la melancholie, parce que ce sont des humeurs malignes qui peuuent détruire le mal qu'elle attaque. De sorte que n'ayant point d'ennemis à combatre dans les passions dont nous parlons, elle ne doit point émouuoir d'autres humeurs que celles qui sont conformes au bien qu'elle veut accueillir: C'est pourquoy il n'y a que le sang le plus doux & le plus pur qui s'agite ordinairement dans l'Amour, & qui cause cette chaleur douce & vaporeuse qui se répand par tout le corps.



QVELLES SONT LES CAVSES des Characteres de l'Amour.

IV. PARTIE.

MAis il eſt temps d'arriuer au but que nous nous ſommes propoſez : Il faut que nous tirions des principes que nous venons d'eſtablir, les cauſes des Characteres de cette Paſſion. Examinons donc premierement les Actions Morales.

Comme il n'y a point de Paſſion qui produiſe tant de differentes actions, ny qui faſſe tant d'extrauagances que celle-cy, ce ſeroit vne choſe bien ennuyeuſe de faire la recherche de toutes, & qui meſme ſeroit inutile, puiſque la pluſpart procede des autres Paſſions qui l'accompagnent, dont il nous faut parler en particulier. C'eſt pourquoy nous ne toucherons icy que les principales qui ſont à mon aduis : *La penſée continuelle d'vn Amant à l'objet aymé; La haute eſtime qu'il en fait; Les moyens qu'il employe pour le poſſeder; Et l'extrauagance des paroles dont il ſe ſert pour parler de ſa paßion.* Car il n'y a gueres d'actions dans l'Amour, qui ne ſe puiſſent rapporter à quelqu'vne de ces quatre.

Pour ce qui regarde la premiere, quoy que ce ſoit vne choſe commune à toutes les paſſions d'occuper fortement l'eſprit, & de le tenir tendu vers l'objet qui les entretient; il n'y en a pourtant point qui le faſſe plus puiſſamment & plus longuement que l'Amour : Car, ou elles ſont impetueuſes & turbulentes, ou bien elles ſont lentes & dociles; les premieres ſe diſſipent incontinent, & l'on peut appaiſer ou détourner les autres par la force du diſcours, voire meſme par d'autres paſsions. Ainſi les fâcheuſes s'adouciſſent par les plaiſirs, les agreables ſe diminuënt par les afflictions, & toutes ſe peuuent changer en d'autres plus fortes, s'il ſe preſente des objets plus puiſſans que ceux qui les ont excitées; car vne grande douleur en fait oublier vne legere, & vne ioye exceſsiue oſte le ſentiment d'vne mediocre. Mais il n'en va pas ainſi dans l'Amour, elle a cela de propre qu'elle eſt vehemente & de longue durée, qu'elle n'écoute poit la raiſon, & que rarement elle peut eſtre changée ou diminuée par l'effort de quelque paſsion que ce ſoit. Dautant que l'imagination eſt tellement bleſſée, qu'elle n'eſtime pas qu'il y ait de plus grand bien à poſſeder, & qui luy puiſſe donner plus de contentement que l'objet aymé : C'eſt pourquoy il n'y en a point d'autre, quelque excellent qu'il ſoit, qui puiſſe détourner ſon inclination, & l'attirer à luy; parce que l'ame ne quitte iamais vn plus grand bien, pour en

recercher vn moindre. Il en eſt de meſme du déplaiſir; car ſi l'on eſt aymé, il n'y a point de peine ny de douleur qui ne ſe diſsipe par le contentement que l'on en reçoit; Et ſi on ne l'eſt pas, comme l'ame ne connoiſt point de plus grand mal que celuy-là, tous les autres ſont trop foibles pour luy en oſter la penſée: C'eſt pourquoy elle conſidere continuellement le bien dont elle eſt priuée, elle le deſire ſans ceſſe, & cherche en ſa poſſeſsion l'vnique remede qui peut guerir tous ſes déplaiſirs. Mais la premiere origine de tous ſes effets eſt la puiſſante impreſsion que la Beauté fait en l'ame, de ſorte qu'en faiſant voir pourquoy les objets des autres paſsions ne la peuuent faire ſi forte ny ſi profonde, on fera voir auſsi pourquoy elle eſt de plus longue durée, & pourquoy elle tient l'eſprit plus tendu que pas vne des autres.

C'eſt vne verité bien aſſeurée qu'il y a en nous vne ſecrete connoiſſance des choſes qui ſeruent à noſtre conſeruation; Et il eſt vray-ſemblable que cette connoiſſance ſe fait par le moyen de quelques idées que la Nature a imprimées au fonds de l'ame, & qui eſtans comme cachées, & enſeuelies dans ſes abyſmes, s'excitent & ſe releuent à l'abord de celles que les ſens y apportent, & cauſent apres dans l'appetit l'Amour ou la haine, le deſir ou l'auerſion. Or comme il n'y a que deux choſes qui ſeruent à noſtre conſeruation, la recherche du

bien

bien & la fuite du mal, il eſt bien certain que la nature penſe pluſtoſt à chercher le bien qu'à s'eſloigner du mal : Et comme il y a encore des biens qui ſont plus excellents & plus vtiles que les autres ; qu'elle a plus de ſoin de ceux-là que de ceux qui ne le ſont pas tant, qu'elle en forme vne idée plus exacte, & que l'impreſsion qu'elle en fait, eſt plus forte & plus profonde. Cela eſtant, il ne faut pas douter que la conſeruation de l'eſpece eſtant vn bien plus general & plus excellent que tous les autres qui ne regardent que le particulier, n'ait obligé la nature d'en donner à l'ame vne connoiſſance plus efficace & vn deſir plus ardent que de quelqu'autre que ce ſoit ; Et qu'elle ne luy ait par conſequent imprimé puiſſamment l'idée de la Beauté, puiſque c'eſt la marque qui luy fait connoiſtre ce bien-là, & l'attrait qui l'excite à ſa poſſeſſion. De ſorte que la Beauté exterieure entrant dans l'imagination, & rencontrant cette idée generale que la nature y a grauée, s'vnit auec elle, excite & réueille ce ſecret & puiſſant deſir qui l'accompagne, & l'applique à l'objet qu'elle luy preſente. Et c'eſt de là d'où vient cette forte attention qui attache continuellement l'eſprit d'vn Amant à la perſonne aymée, & qui luy cauſe apres l'Amour du ſilence & de la ſolitude, le dégouſt de tous les diuertiſſemens qui luy eſtoient les plus agreables, & toutes les viſions qu'vne vie ſolitaire inſpire à vne ame agitée de crainte &

d'esperance, en vn mot blessée de la plus cruelle de toutes les passions.

Nous auons maintenant à chercher la source de cette haute estime que l'on fait de l'objet aymé; car c'est d'elle que découlent les respects, les soûmissions, les seruices, & la pluspart de ces façons de parler dont les Amans se seruent. Et certainement c'est vne chose estrange & qui seroit incroyable, si on ne la remarquoit tous les iours, de voir les Roys soûmettre leur Couronne & leur Puissance à la beauté d'vne Esclaue, les plus sages adorer vne personne vitieuse, & les plus courageux s'assujettir à des Ames foibles, basses & dignes de mépris. D'où peut venir ce puissant charme qui fait méconnoistre ce que l'on est, & ce que l'on ayme, & qui nous donne vne si mauuaise opinion de nous-mesmes, & vne si auantageuse de ce que nous aymons? Il ne faut pas douter que l'imagination ne soit la principale cause de cette erreur; comme elle a le pouuoir d'agrandir les images qu'elle reçoit, & de les charger mesme de nouueaux phantômes qui déguisent les choses & les font paroistre tout autres qu'elles ne sont, elle fait sur l'image de la Beauté qui luy est representée, ce qu'elle a accoustumé de faire dans les songes, où sur vne legere idée qu'elle a de l'humeur qui s'agite, elle forme cent sortes de chimeres qui ont quelque conformité auec cette

humeur : Car l'imagination receuant l'image de l'objet aymé, la forme ſur le modelle de cette idée generale de la Beauté que la nature luy a imprimée, la pare des meſmes graces qu'elle a, la confond auec elle, & ſe repreſente ainſi la perſonne aymée, beaucoup plus parfaite qu'elle n'eſt en effet. Et l'on peut dire encore qu'il en arriue icy comme dans ces maladies de l'eſprit, où l'erreur particuliere qui le tient en deſordre, altere & corrompt toutes les penſées qui ont quelque rapport auec elle, celles qui en ſont éloignées, demeurans aſſez raiſonnables: dautant qu'vn Amant peut bien conſeruer ſon iugement libre dans ce qui ne concerne point la perſonne qu'il ayme ; mais ſi-toſt qu'elle y eſt intereſſée, il faut qu'il ſoit eſclaue de ſa paſſion, & qu'il iuge des choſes ſuiuant cette agreable erreur qu'elle luy a inſpirée. En effet c'eſt vne merueille qu'vn viſage diforme, & que l'on viendra de iuger tel, paroiſſe incontinent apres plein d'attraits, comme ſi l'imagination l'auoit fardé, ou qu'elle en eût effacé tous les defaux ; mais le fard ou la perfection qu'elle luy donne, vient de cette idée dont elle eſt toute remplie, & que la nature luy a donnée, pour l'obliger à rechercher le plus grand bien qui luy puiſſe arriuer.

Quoy qu'il en ſoit, l'ame eſtant abuſée dans le iugement qu'elle fait de la Beauté, & la prenant pour vn bien tres-excellent, dont la poſſeſſion la

doit rendre plus parfaite, se soûmet entierement à elle, & ne la considere plus que comme vne Reine qui luy doit commander: Car le bien a cela de propre, qu'il se communique auec empire, & qu'il se rend maistre des choses qui le reçoiuent: Dautant que c'est vne perfection qui tient lieu d'acte & de forme, comme la chose qui le reçoit, tient lieu de puissance & de matiere : Or c'est vne Maxime asseurée que la forme se rend maistresse de la matiere, autrement elle ne la perfectionneroit pas; Et par consequent il faut que la Beauté ait cette qualité dominante, & que l'ame qui en est touchée, s'assujettisse à son empire. Et de là viennent en suite toutes ces soûmissions & ces respects, tous ces termes de seruitude & de captiuité qui sont si ordinaires aux Amans; dont il est aysé de tirer les raisons du principe que nous venons d'établir. Voyons maintenant les moyens que l'Amour a inuentez pour posseder le bien où elle tend.

Bien que l'Amour puisse subsister dans la seule vnion qui se fait de l'appetit auec l'idée de l'objet aymé, on peut dire pourtant que cette vnion & cette amour ne sont pas parfaites, que l'ame ne s'arreste pas là, & qu'elle tasche tousiours de s'vnir réellement auec la chose aymée. Or elle ne peut s'vnir réellement que par la communication des pensées & par la presence actuelle que les sens de-

mandent : L'Ame ſortant en quelque façon hors d'elle-meſme par la parole, & les ſens ſeruans de canaux par leſquels les objets coulent dans l'imagination ; De ſorte qu'elle croit que par le moyen du diſcours elle s'vnit fortement à la perſonne aymée, & que celle-cy s'vnit auec elle par le moyen des ſens. Et de là vient que les Amans ſouhaittent continuellement de voir ce qu'ils ayment, de l'entendre & de l'entretenir : Le baiſer meſme où ils mettent vne de leurs plus grandes felicitez, n'a point d'autre but que d'vnir leur ame auec celle de l'objet aymé ; C'eſt pourquoy il n'y a que les parties par leſquelles il ſemble qu'elle ſe communique dauantage, qui le donnent & qui le reçoiuent : Comme la bouche, parce que c'eſt la porte des penſées ; Les yeux, parce que ce ſont les canaux par où les paſſions s'écoulent au dehors, & les mains, parce que ce ſont les principaux organes de ſes Actions.

Mais entre tous les moyens que la Nature a enſeignez pour arriuer à cette vnion parfaite, il n'y en a point de plus conſiderable que l'Amour reciproque ; parce que l'vnion ſuppoſant deux choſes, l'amant & l'objet, il faut pour eſtre accomplie, que l'vn & l'autre s'vniſſent réellement enſemble : Or ſi l'objet aymé eſt capable d'aymer, il ne peut s'vnir autrement que par l'Amour, dautant que l'ame ne s'vnit auec les choſes qui ſont hors d'elle, que par cette paſſion. C'eſt pourquoy le premier ſoin d'vn

Amant eſt de ſe faire aymer, & pour ce ſujet de ſe rendre agreable : D'où vient en ſuite qu'il s'accommode aux inclinations de la perſonne aymée, qu'il change d'humeur & de vie, qu'il deuient liberal, courtois, propre, en vn mot qu'il fait tout ce qu'il penſe le pouuoir faire aymer.

Il ne nous reſte plus qu'à chercher la cauſe de cette façon de parler extrauagante qui eſt ſi particuliere aux Amans. L'on peut dire en general que l'ame ſe portant hors d'elle-meſme en cette paſſion, porte auſſi les choſes au de-là de ce qu'elles ſont, & en forme des penſées qui paſſent l'expreſſion naturelle qu'elles deuroient auoir : D'où vient que le bien & le mal qu'elle conçoit, ont toûjours quelque excez ; Et ſi la nature de la choſe ne le peut ſouffrir, elle la charge de quelque idée étrangere pour en accroiſtre la ſignification, & fait ainſi ces Metaphores audacieuſes qui donnent à l'objet aymé, le nom des plus belles & des plus nobles choſes du monde ; qui font d'vne douce chaleur, vn feu brûlant ; d'vne legere inquietude, vn tourment & vn ſupplice ; d'vne petite ſoûmiſſion que la Beauté demande, vne captiuité, des priſons & des fers, & ainſi des autres. A quoy contribuë beaucoup l'erreur de l'imagination, qui eſtant toute remplie de cét inſtinct violent qu'elle a pour la Beauté, penſe qu'il n'y a

point de plus grand bien ny de plus grand mal que ceux qu'elle attend dans l'Amour : C'eſt pourquoy elle ſe les repreſente touſiours extremes, & ſe ſert en ſuite de termes plus extrauagans qu'elle ne fait en aucune autre paſſion. Ioint que les Amans qui n'employent d'ordinaire en leur entretien que fort peu de penſées, & qui ne ſe laſſent iamais de les redire, ſont obligez d'en diuerſifier les termes, afin qu'elles en ſoient moins ennuyeuſes : Ce qu'ils ne peuuent faire que par beaucoup de Metaphores qui ſont à la fin extrauagantes, n'en trouuant pas aſſez de raiſonables pour ſuffire à la varieté qu'ils recherchent.

Outre ces raiſons generales, il y en a encore de particulieres pour quelques Mots qui ſont preſque toûjours en la bouche de ceux qui ayment ; Comme quand ils nomment la perſonne aymée, ***leur Cœur, leur Ame & leur Vie***, qu'ils l'appellent ***Ingrate, Homicide & Cruelle***, & qu'ils diſent ſi ſouuent qu'ils *Meurent d'amour.* Car bien que toutes ces façons de parler ſemblent extrauagantes, elles viennent neantmoins d'vn principe qui les rend en quelque ſorte veritables : Dautant que l'Amour tenant touſiours l'ame tenduë vers l'objet aymé, & la tranſportant hors d'elle-meſme pour s'vnir à luy, la ſepare auſſi moralement du ſubjet qu'elle anime, & luy oſte en effet le ſouuenir & le ſoin de tout ce qui la regarde : De ſorte que l'on

peut dire en cet esgard qu'elle ne vit plus en luy, ny pour luy, estant toute dans la personne aymée; Qu'vn Amant a raison de l'appeller *son Cœur & son Ame*, puisque ses desirs & ses pensées qui sont la plus noble partie de sa vie, sont en elle seule; Et qu'il est veritable qu'il *meurt*, voire mesme qu'il *est mort*, puisqu'il ne vit plus en luy. Or comme il n'y a que l'Amour reciproque qui le puisse faire reuiure, dautant qu'alors la personne aymée se transforme en luy, & luy communique aussi son Ame & sa Vie: S'il est malheureux iusques à ce point qu'il ne puisse estre aymé, il semble qu'il a sujet de l'appeller *Ingrate, Cruelle & Homicide*: Puisque se donnant tout à elle seule, elle est obligée de reconnoistre cette haute liberalité; Qu'en separant son ame de luy-mesme, elle le tuë; Et qu'il y a de la cruauté de le laisser mourir, luy pouuant donner la vie. Il est vray que pour en parler sainement, l'on peut dire qu'il n'y a qu'vne ombre fort leger de verité en toutes ces paroles; Que l'ame fait icy comme dans les songes; Et que la Philosophie Platonique qui a approuué ces visions, a esté d'intelligence auec cette passion, ou qu'elle a voulu consoler les Amans dans les maux qu'ils endurent. Laissons la dans vn si beau dessein, & cherchons les causes des Characteres corporels que nous auons décrits.

Au reste nous ne voulons pas icy examiner d'où vient

vient cette grande diuersité qui paroist en cette passion, & qui fait qu'aux vns elle est enjoüée ou chagrine, aux autres paisible ou turbulente, qu'en vn mot il ne s'est peut-estre iamais trouué deux personnes où elle ait esté tout à fait semblable. Car il est certain que cela vient des diuerses inclinations que le temperament ou la coûtume a fait couler dans l'ame, qui entraînent les passions dans le penchant qu'elles prennent, & leur font suiure le mesme cours qu'elles ont accoûtumé d'auoir. Le meslange des autres pasions y contribuë aussi, ne se pouuant faire que l'Amour soit gaye, quand elle se trouue auec la tristesse ou la cholere, ny qu'elle soit seuere, quand l'esperance ou la ioye luy tiennent compagnie. Mais toutes ces diuersitez sont faciles à comprendre : Passons à nostre principal dessein.

Pour suiure la methode que nous auons establie, il faut mettre icy deux sortes de ces Characteres : Les vns qui se font pour quelque fin ; les autres qui arriuent par vne pure necessité. Les premiers se font par le commandement de l'ame qui les iuge necessaires pour executer sa passion, quoy qu'ils luy soient souuent inutiles, comme nous auons dit. Les autres sont purement naturels & se font sans dessein, n'estans rien que des effets qui par vne suite necessaire viennent du trouble & de l'agitation qui se fait au dedans.

Ceux du premier ordre ſont les mouuemens des yeux & du front, le tremouſſement de la langue, l'addouciſſement & les diuerſes inflexions de la voix, le ris & le maintien du corps: Tous les autres ſont purement naturels.

Pour ce qui eſt du *mouuement des yeux*, il y en a de tant de ſortes qu'il eſt preſque impoſsible de les pouuoir marquer: Car comme toutes les paſſions peuuent naiſtre de l'Amour & compatir auec elle, & chacune faiſant mouuoir les yeux diuerſement; il arriue auſſi que tous leurs mouuemens ſe rencontrent icy: De ſorte que le Plaiſir les fait petiller, le Deſir les auance en dehors, la Triſteſſe les abbat, la Crainte les rend inquiets, le Reſpect les abaiſſe, le Dépit les allume: & ainſi du reſte, dont nous déduirons les cauſes dans le diſcours de chaque Paſsion.

Tout ce que nous pouuons faire en celle-cy, eſt de chercher quels ſont *les Yeux & les Regards Amoureux*, & ce qui oblige l'ame à les faire: dautant qu'il y a grande difficulté en l'vn & en l'autre.

Pour le premier, il y en a qui croyent que les Yeux Amoureux, ſont ceux dont les regards ſont vifs & prompts, & qui ſe iettent en vn moment d'vn coſté & d'autre; dautant qu'Ariſtote parlant des yeux Laſcifs, qu'il appelle Μαργοὺς, quelques Traducteurs les ont nommés, *Inſanos*, qui ſont

proprement les yeux égarez & qui ſont en perpetuel mouuement. Mais outre que ce n'eſt pas là le ſens d'Ariſtote, & qu'il a voulu deſigner ceux qu'ils nomment, *deuorantes*, dont nous allons parler, il eſt certain que les yeux égarez ne conuiennent point à l'Amour, & qu'ils ſont plus propres à la cholere, à l'inquietude & à la legereté d'eſprit, qu'à cette paſsion. D'autres penſent que ce ſont ceux dont la prunelle s'éleue en haut & ſe cache à demy ſous la paupiere, qui ſont les yeux Mourans; parce que ceux qui meurent, les ont ordinairement ainſi; comme Ariſtote a remarqué dans ſes Problemes, où il adjouſte que cela arriue auſsi en quelques actions d'Amour; Mais pour lors l'ame n'a point deſſein de cauſer ce mouuement, & c'eſt vn effet purement naturel qui ſuit l'excez du plaiſir, comme nous dirons en ſon lieu. Hors de là, cette ſorte de regards eſt vne marque de douleur & de langueur. On pourroit dire encore que ce ſont ces regards Preſſans, par leſquels les yeux ſemblent ſe ietter ſur leurs objets, & les vouloir deuorer, comme l'on dit; que les Latins nomment ſi heureuſement *Inſtantes, procaces, deuorantes*; mais nous auons deſia dit qu'ils naiſſoient du deſir & non pas de l'Amour.

Pour moy ie penſe que les yeux dont eſt queſtion, ſont ceux que les Latins appellent *Pætos*, & qu'ils ont pour ce ſujet donnez à Venus: Car ils ſont rians

& font ſortir leurs regards comme à la dérobée, les paupieres s'abaiſſant doucement & ſe fermant à demy. En effet il n'y en a point qui ayent tant de correſpondance auec la nature de l'Amour que ceux-cy; dautant que par vn ſeul regard ils font connoiſtre tous les principaux mouuemens qui ſe trouuent en cette paſſion: Car nous auons montré que l'Amour conſiſtoit principalement dans l'vnion interieure de l'appetit auec l'objet aymé; que le plaiſir l'accompagnoit touſiours; que la Beauté inſpiroit la ſoûmiſſion & le reſpect; qu'aymer n'eſtoit rien que mourir; Et que ſi vn Amant ne poſſede la perſonne aymée, le deſir l'en ſollicite ſans ceſſe. Or le regard dont nous parlons, fait paroiſtre tous ces mouuemens; car le Riz eſt vn effet de la Ioye; le Reſpect & la ſoûmiſſion abaiſſe les paupieres; la prunelle qui ſe tourne doucement vers l'objet aymé, marque la langueur amoureuſe que l'ame reſſent; & les regards qu'elle iette ſur luy, font connoiſtre les deſirs qui la preſſent. Enfin quoy que les yeux ſe ferment à demy; parce que le Riz fait reſſerrer les muſcles des paupieres, on pourroit neantmoins dire qu'ils ſe ferment ainſi, comme ſi l'ame vouloit retenir l'Image qu'ils viennent de receuoir & la conſiderer plus attentiuement, & que meſme elle les fermeroit tout à fait, s'il ne s'en preſentoit à tous momens vne nouuelle, qu'elle ne veut pas perdre & qui l'oblige à partager ainſi ſes

ſoins, comme elle fait ſouuent dans la Peur & dans la Cholere, où il ſemble qu'elle veut en meſme temps voir & ne voir pas le mal qu'elle fuit ou qu'elle dédaigne.

Le Front eſt toûjours riant & ſerein dans l'Amour, & il ſemble qu'il s'ouure & qu'il s'eſtende, qui eſt vne marque de flatterie; c'eſt pourquoy le chien qui eſt vn animal flateur, l'a touſiours ainſi, quand il careſſe quelqu'vn, comme dit Ariſtote: Or le mot de flatterie ne ſignifie icy autre choſe que la complaiſance & les careſſes, & non pas ce vice qui eſt la peſte de la Cour & de l'amitié. Il ne faut pas donc s'eſtonner, ſi l'Amour eſtant flatteuſe & complaiſante, diſpoſe le Front de la ſorte; mais la premiere cauſe de cet effet, eſt la Ioye qui accompagne toutes ces paſſions, & qui a cela de propre, de rendre le viſage ouuert, tranquille & riant, comme nous dirons en ſon lieu.

Paſſons à vn autre effet dont la cauſe eſt extremement cachée; c'eſt le *Mouuement de la Langue* qui tremouſſe ſouuent entre les levres & qui ſemble les chatoüiller. Or cela arriue dans vn grand excez d'Amour, ſoit que l'ardeur que cette paſſion allume, deſſeche les levres & oblige l'ame de les humecter; ſoit que les Eſprits qui petillent par tout, cauſent en cette partie la meſme agitation qui paroiſt en toutes les autres qui ſont fort mobiles;

ſoit enfin que cela vienne de la vehemence du Deſir ; car le meſme effet arriue ſouuent à ceux qui regardent manger quelque choſe qu'ils deſirent ardemment. Et il ſemble meſme qu'il conuienne mieux à l'appetit des viandes qu'à quelqu'autre deſir que ce ſoit, auſſi bien que l'Humidité qui monte à la bouche, comme nous dirons, par ce que le Mouuement de la langue & l'Humeur dont elle s'abreuue, ſeruent à gouſter les alimens & à les faire deſcendre dans l'eſtomach : Mais comme l'ame n'a pas vne connoiſſance diſtincte de ce qu'elle fait, & que la violence de la Paſſion la trouble & la fait eſgarer, il arriue auſſi qu'elle employe les moyens qui ſont neceſſaires pour vn deſſein, en vn autre où ils ſont inutiles, & fait ainſi dans le deſir de la Beauté ce qu'elle ne deuroit faire que dans celuy des alimens.

L'adouciſſement de la voix marque le reſpect & la ſoubmiſſion d'vn Amant : Et quoy que ce ſoit vn effet neceſſaire de la crainte, qui eſtreſſiſſant les paſſages & rendant le mouuement des poulmons plus laſche, fait que la voix eſt molle, douce & languiſſante ; Si eſt-ce que bien ſouuent, ſans que cette neceſſité s'y trouue, l'ame a deſſein de la former ainſi, afin de teſmoigner ſa modeſtie & ſon reſpect : Parce qu'elle ſçait que la voix forte & vehemente eſt vn effet de la hardieſſe, & que celle

qui eſt rude & aſpre, ſuit vne humeur farouche ; qui ſont des qualitez incompatibles auec l'Amour, & qu'vn Amant doit cacher, ſi la nature ou l'accouſtumance les luy a données.

Pour ce qui regarde toutes les *Inflexions de la voix*, elles procedent des diuers mouuemens qui agitent l'ame, ſoit que l'admiration la rauiſſe, ſoit que la douleur la preſſe, ſoit que le deſir la tranſporte, ou que quelques difficultez s'oppoſent à ſon contentement ; parce qu'en toutes ces rencontres elle charge la voix d'accens particuliers, tantoſt l'éleuant auec exclamation, tantoſt l'abaiſſant auec langueur, tantoſt la coupant ou l'allongeant, ſuiuant la nature des Paſſions qu'elle ſouffre.

Le Riz eſtant vn effet de la joye, doit eſtre examiné dans cette paſſion, où nous parlerons amplement de ſa nature & de ſes cauſes. De ſorte que nous n'auons plus que *le Geſte & le Maintien* qui ſemble nous deuoir arreſter : Mais ſi l'on y prend garde, il n'y en a point qui ſoit particulier à l'Amour ; Et celuy qui s'y remarque & qui eſt ſi changeant, ſuit les diuerſes paſſions qui accompagnent celle-cy : Car tantoſt le reſpect le rend modeſte, la joye & la crainte le rendent inquiet, la triſteſſe le rend abbatu & languiſſant : Tantoſt vn Amant eſt en poſture de ſuppliant, de content ou de deſeſperé ; par fois il marche viſte, lentement, ou de-

meure ferme, ſuiuant que le deſir, l'eſtonnement ou la douleur le ſaiſit: De ſorte que tous ces mouuemens eſtans du reſſort des autres paſſions, ne nous obligent pas d'en faire icy l'examen; mais nous deuons le remettre au diſcours que nous ferons de chacune en particulier. Faiſons maintenant celuy des Characteres qui ſont purement Naturels & Neceſſaires, & où il ſemble que l'ame n'a point de part.

Les yeux ſont *Brillans* dans l'Amour à cauſe de la quantité d'eſprits qui y accourrent: Car on ne ſçauroit douter que ce ne ſoit d'eux que vienne cette viuacité éclatante que l'on void en cette partie; puis qu'elle la perd, quand ils s'en retirent, ou qu'ils ſe diſſipent, comme il arriue à ceux qui ſont ſaiſis de crainte, ou à ceux qui meurent. Mais ce qui aide à augmenter cet eſclat qui paroiſt dans les yeux, c'eſt que la membrane qui les enuironne, eſtant enflée & tenduë par l'abord des vapeurs & des eſprits, deuient plus vnie & par conſequent plus brillante; Et qu'il y a toûjours deſſus vne certaine humidité où la lumiere reſplendit & eſtincele.

Mais d'où peut venir cette *humidité?* Eſt-ce point que la Chaleur & l'agitation que les eſprits cauſent dans le cerueau, liquefient & font couler

les

les humeurs ſur les yeux, car les larmes ſe font ainſi dans la ioye; ou pluſtoſt que les vapeurs ſubtiles du ſang que l'ame pouſſe auec impetuoſité, ſortent dehors & s'eſpaiſſiſſent incontinent par la froideur des membranes & de l'air. Et de fait les yeux ſont icy caues & enfoncez, quoy qu'ils paroiſſent toûjours grands & humides; ce qui n'arriueroit pas, ſi cette humidité venoit des humeurs qui tombent du cerueau; car elles enfleroient les parties qui ſont à l'entour de l'œil, & le tiendroient éleué: Et partant il faut que cette humidité vienne du dedans, & que les muſcles & les parties charnuës qui l'enuironnent, ſe fleſtriſſent: Car comme leur ſubſtance eſt molle & ſe fait d'vn ſang fort ſubtil, elle ſe reſout incontinent & s'abbat, d'où vient que l'œil s'enfonce: Mais le corps en demeure toûjours plein, humide & eſtinçellant, à cauſe des vapeurs & des eſprits qui y accourent ſans ceſſe. Si ce n'eſt qu'à la fin la longueur du mal, la Triſteſſe & le Deſeſpoir eſteignent la chaleur naturelle, qui fait que les yeux perdent leur éclat & leur viuacité, & demeurent obſcurs, arides & immobiles, comme nous montrerons dans le Chapitre de la Triſteſſe, où nous rendrons encore raiſon des larmes qui ſont ſi ordinaires aux Amans.

La *Rougeur* que l'Amour fait ſi ſouuent paroiſtre ſur le front, a vne cauſe aſſez difficile à trouuer.

Car bien qu'il ſoit ayſé de dire que le ſang monte au viſage dans toutes les paſſions où l'ame pouſſe les eſprits au dehors; neantmoins il y en a qui le portent en vne partie plûtoſt qu'en vne autre : La rougeur qu'excite la cholere, commence par les yeux : celle de la honte par les extremitez des joües & des oreilles; & celle de l'Amour par le front ; Et c'eſt dans cette diuerſité que la cauſe de cét effet eſt tres-difficile à rencontrer. Ie penſe pourtant que l'on peut dire pour ce qui regarde la cholere, que les yeux eſtans les premiers où les paſſions ſe font reconnoiſtre, ſe reſſentent auſſi les premiers du mouuement des eſprits: Or comme le ſang boüillonne dans la cholere, & que la tempeſte qui l'agite, le pouſſe auec deſordre & confuſion aux parties exterieures, de là vient que les eſprits qui courent aux yeux, y entraînent les flots de ce ſang agité, qui enfle leurs veines & les fait paroiſtre toutes rouges ; au lieu que dans les autres paſſions, ils n'y portent que les plus pures & les plus ſubtiles parties du ſang qui ne peuuent cauſer cét effet. Et partant il eſt vray que la cholere fait plûtoſt monter la rougeur au viſage que quelqu'autre paſſion, & qu'elle commence à la faire paroiſtre dans les yeux; parce que le ſang ſuit les eſprits qui abordent en cette partie plûtoſt qu'à toutes les autres. Pour ce qui eſt de la honte, il faut ſçauoir que l'ame qui en eſt émeuë, forme en meſme temps le deſſein d'atta-

quer & de fuir le mal, & l'on peut dire qu'elle le veut attaquer en fuyant. C'eſt pourquoy elle pouſſe le ſang au viſage pour le chaſſer; mais la crainte le fait en meſme temps retirer en arriere, d'où vient que les extremitez des joües & des oreilles rougiſſent, comme nous ferons voir plus amplement en ſon lieu. Examinons maintenant la rougeur que l'Amour porte ſur le front. Viendroit-elle point de la ioye, dans laquelle les eſprits, apres s'eſtre vnis au bien que l'ame conçoit, ſe débordent ſur les parties voiſines? Car ſi cela eſt, le front s'en doit reſſentir le premier; ou bien que l'imagination eſtant placée au deuant du cerueau, cette partie s'échauffe par la continuelle agitation des eſprits, & communique apres ſon alteration au front auec lequel elle a grande ſympathie, comme la Medecine enſeigne. Et de fait, puiſque la pâleur qui ſe rencontre ſur le reſte du viſage, vient ſouuent du tranſport des eſprits au dedans du cerueau, il y a grande apparence, ou qu'il s'en fait vn reflux ſur les parties les plus proches, ou qu'elles ſe reſſentent de la chaleur qu'ils y cauſent; d'où vient qu'elles ſont moins ternies & moins palles que les autres. Au reſte quoy que cette rougeur ſoit particuliere à l'Amour, celle des autres paſſions ne laiſſe pas de s'y rencontrer; Et il peut arriuer qu'vn Amant rougira de honte, de cholere, de ioye ou de deſir, ſuiuant que ces paſſions ſe meſleront auec celle-

cy. Mais ce n'eſt pas icy le lieu d'en parler.

Les *Levres* ſont ſouuent rouges & humides par l'abord du ſang vaporeux qui ſe jette ſur le viſage, & qui teint facilement ces parties, à cauſe qu'elles ſont molles & qu'elles ont la peau fort delicate. Et cecy arriue principalement au commencement des émotions qui ſont ſi frequentes en cette paſſion: Car à la fin ces parties ſe deſſeichent & pâliſſent; ſoit que l'ardeur conſume les plus ſubtiles & les plus douces parties du ſang; ſoit que les eſprits en ſe retirant, les remportent au dedans, & laiſſent ainſi ſur les levres la pâleur & la ſeichereſſe.

Mais d'où vient que *celle de deſſous tremble* quelquefois? Il ne faut pas penſer que ce ſoit vn effet de la crainte ou de la cholere, puiſqu'il ſuruient dans la plus grande ardeur de l'Amour. Il eſt donc vrayſemblable que les eſprits que la violence du deſir pouſſe auec empreſſement, petillent en ces lieux & font tremouſſer cette partie qui eſt fort mobile & qui n'eſt point ſoûtenuë cõme les autres. Et c'eſt dãs cette rencõtre qu'elle *blanchit* par fois d'vne écume ſubtile; l'humidité qui monte à la bouche & qui ſe répand ſur les levres, eſtant agitée par ces eſprits.

La *Langue begaye*, parce que l'ame qui eſt diſtraite par l'excez de la paſſion, ne penſe pas aux paroles qu'elle doit former, & retire les eſprits qui deuroient ſeruir à cette action aux lieux où elle eſt

occupée ; d'où vient que la langue s'arreste ou se meut laschement : Et dans cette impuissance on perd la parole ; ou bien si l'on parle, c'est auec peine & en begayant. A quoy contribuë aussi la quantité d'humeur dont la bouche se remplit par le desir, car elle empesche que la langue ne se remuë facilement, & qu'elle ne frappe nettement la voix. Au reste la distraction dont nous venons de parler, est aussi cause de ce que les Amans n'entendent pas la moitié de ce que l'on dit, & que leurs discours sont ordinairement confus & extrauagans.

Les *Soûpirs* mesmes qui les entrecoupent à tous momens, doiuent leur premiere origine à cette grande attention d'esprit qui détourne l'ame, & luy fait perdre le souuenir des actions les plus necessaires à la vie : Car n'enuoyant pas suffisamment des esprits pour faire la respiration, les poulmons se meuuent foiblement, & le cœur ne tire pas le secours qu'il attendoit de leur seruice, dautant qu'ils ne luy fournissent pas assez d'air pour temperer le feu que cette passion y allume, & qu'ils ne le déchargent pas assez souuent des vapeurs & des fumées que l'agitation des humeurs y éleue. Apres donc que ce desordre a continué quelque temps, & qu'à la fin il pourroit ruïner toute l'œconomie naturelle, l'ame pressée par la necessité, se réueille & tasche de suppléer à son defaut par ces grandes &

extraordinaires reſpirations : Et de fait les ſoûpirs naiſſent principalement au ſortir de quelque penſée qui a fortement arreſté l'eſprit, & non pas durant qu'il y eſtoit occupé.

Le *Viſage*, deuient *Palle*; Soit parce que les Eſprits ſe retirent au dedans du cerueau, comme nous auons deſia dit; Soit parce que dans le progrez de cette paſſion l'eſtomach s'affoiblit & le ſang s'altere. Car puiſque la diuerſion des eſprits détourne auſſi la chaleur & la vertu qui deuroient couler dans l'eſtomach pour faire la digeſtion, il ne faut pas s'étonner s'il deuient languide, ſi les alimens ſe changent en cruditez, & ſi le ſang qui s'en fait, eſt impur, puiſque les dernieres coctions ne corrigent point le defaut des premieres. Mais ce qui ayde encore à ce deſordre, eſt la continuelle ardeur que cette paſſion allume dans le ſang, & les diuerſes agitations que la peur, la triſteſſe & la cholere y excitent à tous moments : Car cela fait que les eſprits ſe diſſipent, que les facultez deuiennent languiſſantes, & que les humeurs s'enflamment & ſe corrompent ; D'où vient à la fin cette maladie Erotique que la Medecine met au rang de la folie & de la fureur. Le ſang eſtant donc en cét eſtat, n'a plus ſa vertu ny ſa couleur naturelle ; Il deuient inutile à la nourriture des parties, & ne leur communique plus cét agreable vermillon qu'il leur

donnoit auparauant : Et en cette ſorte il faut qu'elles deuiennent pâles, maigres & fleſtries.

L'Appetit ſe perd pour les meſmes raiſons, parce que l'objet aymé occupant toutes les penſées de l'ame, luy oſte le ſoin de toutes les fonctions de la vie : les Eſprits eſtans auſſi deſtournez, ne portent plus dans l'eſtomach le ſentiment qui cauſe l'appetit : Enfin le deſordre qui eſt dans les humeurs & dans toutes les parties naturelles, empeſche que celle-cy ne puiſſe faire ſa fonction.

Le *Sommeil* eſtant vn repos du ſens-commun & des Eſprits, ſe rencontre rarement dans les paſſions violentes, puiſqu'elles tiennent l'ame & le corps en vne continüelle agitation : Mais l'Amour le ſouffre encore moins que les autres, parce qu'outre la tempeſte qu'elle excite, elle corrompt à la fin le ſang dont les vapeurs ſont acres, qui par conſequent n'ont pas cette douce humidité qui aſſoupit les ſens.

Il eſt vray que la langueur & la laſſitude le rappellent quelquesfois ; parce que l'ame ſçait que la vie ne peut ſubſiſter ſans luy, & qu'apres vne ſi grande diſſipation d'eſprits, il eſt neceſſaire de les reparer : C'eſt pourquoy elle les receuille & les arreſte. Car bien que cette vapeur humide qui prouoque ordinairement le ſommeil, ne ſe rencontre

pas icy, comme nous venons de dire, il ne faut pas croire aussi que le sommeil ne puisse venir que par son moyen : Il a deux causes naturelles & ordinaires ; la vapeur qui bouche le passage des esprits, & l'ame qui les lie & les arreste : Comme il n'y a donc point icy de vapeur qui puisse produire cet effet, la necessité oblige l'ame d'y trauailler toute seule.

Mais ce sommeil est interrompu par les *Songes* qui agitent incessamment l'esprit ; dautant que l'imagination qui ne perd point en cet estat la liberté d'agir, & qui est toute pleine des Images que la passion luy a suggerées, les remuë continuellement, les confond & les augmente ; en sorte qu'elles luy representent toûjours les choses plus grandes qu'elles ne sont en effet, & forment en suite dans l'appetit de plus puissans mouuemens que ne feroient les objets veritables.

Le souuenir ou l'abord inopiné de la personne aymée, enfle le Cœur & le Pouls ; parce que l'ame dilate les organes pour receuoir le bien & pour enuoyer des esprits à sa rencontre. On propose sur ce subjet vne grande difficulté, à sçauoir *si l'Amour a vne espece de Pouls* qui luy soit propre ; dautant que quelques-vns se sont vantez d'auoir découuert cette Passion par le battement des Arteres. Mais sans nous arrester aux contestations qui

qui ſe ſont formées là deſſus, nous diſons hardiment qu'il n'y a pas plus de raiſon d'en donner vne qui ſoit propre à la Cholere & à la Triſteſſe qu'à l'Amour; que le cœur ne ſe doit pas moins reſſentir de l'émotion que cette paſsion cauſe dans l'appetit, que de celle que les autres y excitent; Et que les organes ſe mouuans conformément à l'intention de l'ame, il faut que cette partie s'agite autrement dans l'Amour que dans les autres paſſions, puiſqu'elle a vn autre deſſein que celuy qu'elles ont. Il eſt vray qu'il eſt bien difficile de reconnoiſtre exactement cette difference, parce que l'on n'en a point fait de iuſte obſeruation: Et peut-eſtre qu'il eſt impoſſible de la faire, dautant que le cœur eſt enfermé au centre du corps, & qu'il peut ſouffrir des mouuemens qu'il ne communique point aux arteres. Neantmoins parmy les eſpeces de Pouls telles qu'on les a pû remarquer, encore en peut-on trouuer quelqu'vne qui conuienne particulierement à l'Amour. Pour entendre cecy, il faut ſçauoir que le cœur a beaucoup de mouuemens qui ſont communs à pluſieurs paſſions; car il ſe dilate dans la ioye, dans l'eſperance & dans la cholere; & ſe reſſerre dans la triſteſſe, dans la crainte & dans le deſeſpoir: Aux vnes il va viſte & auec violence; aux autres il eſt tardif & languiſſant: Et il eſt certain que ces differences generales ne peuuent toutes ſeules marquer celles qui ſont propres à chaque

passion: Mais comme la Medecine nous apprend qu'il y a vingt especes de Pouls simples, & qu'elles se peuuent mesler diuersement les vnes auec les autres, chaque passion peut trouuer dans cette grande varieté l'espece qui luy est propre. Ainsi le Pouls de la cholere n'est pas seulement grand, ou éleué, ou viste, ou frequent, ou vehement; mais il est composé de toutes ces differences: Celuy de la crainte est viste, dur, inégal & dereglé: Celuy de la ioye est grand, rare & tardif: Celuy de la tristesse est foible, petit, tardif & rare. Et comme on dit que ce sont-là les especes de Pouls qui sont propres à ces passions, on peut aussi en marquer vne de cette sorte qui sera propre à l'Amour. Et de fait, le battement des arteres y est grand, large, inégal & dereglé; il est grand & large, parce que le cœur s'ouure pour receuoir le bien qui se presente, comme nous venons de dire: Et il est inégal & dereglé à cause des diuerses passions dont celle-cy est continuellement trauersée. Car comme nous ne parlons pas icy de cette Amour simple & imparfaite qui n'est encore que dans l'ame; mais de celle qui est complete & acheuée, & qui a desia fait impression sur le corps, il est impossible que le desir & la crainte, la ioye & la douleur ne se confondent à tous momens auec elle, d'où vient en suite le mouuement inégal du cœur & des arteres. Et cecy se remarque principalement dans le souuenir & dans l'a-

bord inopiné de la perſonne aymée : Car apres ce premier ſoûleuement qui ſe fait en cette rencontre, il ſe change en cent façons ; il paroiſt petit & languiſſant, & retourne incontinent à ſa premiere vehemence ; de viſte & de leger, il deuient lent & peſant, & tout d'vn coup il reprend ſa premiere viſteſſe, qu'il reperd en vn moment, & paſſe ainſi d'vne difference à l'autre, ſans ordre & ſans proportion.

Il y a fort peu de Charecteres qui reſtent à examiner, dont les cauſes ne ſoient fort éuidentes : Car *l'inquietude* vient des diuerſes agitations que l'ame reſſent : Les *friſſons & l'ardeur* ſuiuent le flux & le reflux des eſprits ; dautant que la crainte & la triſteſſe qui les retirent en dedans, oſtent aux parties exterieures la chaleur qu'elles auoient ; tout de meſme que la ioye & l'eſperance la leur redonnent & l'augmentent. Et à meſure que l'audace ou la cholere ramaſſent les eſprits, la force croiſt auſſi ; comme elle ſe diminuë quand la ioye les diſſipe, ou que la triſteſſe les étouffe.

Il n'y a que les *ſyncopes* & les *extaſes* qui arriuent quelquesfois aux Amans où nous puiſſions trouuer quelque difficulté : Mais nous auons deſia montré que l'Amour ne pouuoit toute ſeule cauſer les ſyncopes ny les défaillances, & qu'il falloit que

ce fût la douleur, le deſeſpoir, ou la ioye.

Pour *l'Extaſe*, il eſt vray qu'elle peut venir de l'Amour: Il faut neantmoins remarquer que ce mot a pluſieurs ſignifications. Les Medecins le prennent ſouuent pour vne extrême alienation d'eſprit, telle qu'eſt celle des Phrenetiques & des Maniaques: Quelquesfois pour cette eſtrange maladie qu'ils appellent *Catoché*, laquelle oſte tout d'vn coup l'vſage des ſens & du mouuement, & tient le corps roide & dans la meſme poſture où elle l'a ſurpris. Il y en a qui croyent que la vraye extaſe ſe fait, quand l'ame ne fait aucune action dans le corps; ſoit qu'elle y demeure; ſoit qu'en effet elle en ſorte pour quelque temps: Comme il arriue dans les Energumenes & dans ceux qui ſont rauis par l'Eſprit de Dieu. Mais celle dont nous parlons, n'eſt rien autre choſe qu'vn certain rauiſſement de l'ame, qui oſte au corps l'vſage des ſens exterieurs & du mouuement; l'imagination & l'entendement ne laiſſans pas d'agir. Ce qui arriue par vne forte attention qui tient l'ame attachée à l'objet aymé, qui luy fait perdre le ſoin de toutes les fonctions animales, & qui occupant tous les eſprits à ſa penſée, empeſche qu'ils ne coulent aux organes des ſens & du mouuement. Et ce rauiſſement peut quelquesfois paſſer à tel excez que les facultez vitales ne receuront plus l'influence de l'ame, en ſorte que la reſpiration ceſſera & qu'il

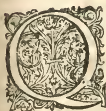
n'y aura que la ſeule vertu naturelle qui ſoûtienne la vie.

DE LA NATVRE DE LA BEAVTE', *en general.*

Et

Pourquoy elle ſe fait aymer.

V. PARTIE.



VOY que les ſens ayent eſté donnez à l'eſprit pour luy ayder à connoiſtre les choſes, il ſemble neantmoins que celles qui ſont les plus ſenſibles, ſoient les moins connuës ; Et ie ne ſçay ſi c'eſt vne grace ou vn artifice de la Nature qui ait voulu approcher de nos ſens ce qui deuoit eſtre le plus éloigné de noſtre eſprit, & recompenſer par cette connoiſſance exterieure le peu de progrez que nous deuions faire dans la veritable & eſſentielle. Quoy qu'il en ſoit, il eſt tres-aſſeuré qu'il n'y a rien au monde de plus ſenſible que la Beauté, ny rien de plus difficile à connoiſtre. Les plus grands hommes qui en ont reſſenty les effets, en ont ignoré les cauſes ; Et l'on peut dire qu'elle leur a fait perdre la raiſon, quand ils en ont eſté touchez &

quand ils en ont voulu parler. Car les vns ont dit que c'estoit la iuste proportion des parties, les autres que c'estoit la forme des choses, enfin que c'estoit l'éclat & la splendeur de la bonté. Mais cette derniere définition est équiuoque & metaphorique, & les autres ne se peuuent appliquer à la Beauté diuine, qui est la source & le modelle de toutes les beautez; parce que dans l'vnité & la simplicité infinie de Dieu, il n'y peut auoir de proportion ny de forme.

Pour tenir donc vne route plus certaine que celle que l'on a prise iusques icy, & pour ne s'esgarer pas en vne matiere si vaste & si difficile; Il faut considerer que les choses ne sont estimées Belles, qu'entant qu'elles peuuent tomber sous vne connoissance bien distincte & bien exacte. C'est pourquoy il n'y a que les objets de l'Entendement, de la Veuë & de l'Oüye à qui on donne la Beauté; parce que de toutes les facultez connoissantes, ce sont celles qui iugent plus parfaitement de leurs objets, & qui s'y trompent le moins. Et ces mesmes objets que l'on iuge estre Beaux, sont encore estimés Bons; car on ne dit pas seulement qu'vne ame, vne couleur, ou vne musique soient belles, elles peuuent encore estre appellées bonnes. Mais les objets des autres sens & de toutes les autres puissances peuuent seulement estre appellés Bons, & ne meritent iamais le nom de Beauté: Car ce seroit vne

chose ridicule de dire que la chaleur ou l'humidité, la douceur ou l'amertume fussent belles. De là il faut necessairement conclurre que tout ce qui est bon, n'est pas beau; mais que tout ce qui est beau, est bon; & partant que le Beau est vne espece de Bon. Or comme le Bon n'est bon qu'entant qu'il est conuenable, il faut, puisque le beau est bon, qu'il soit aussi conuenable à quelque chose: Et partant s'il n'y a que les facultez connoissantes à qui le beau serue d'objet, il faut necessairement dire que le *Beau est ce qui est conuenable aux facultez connoissantes*, comme le *Bon* est ce qui est conuenable à quoy que ce soit.

Or parce que la connoissance n'a point d'autre objet que l'Essence & la Verité des choses, il faut que la beauté soit de ce genre-là, & que les objets soient plus beaux, où l'essence & la verité est mieux exprimée. C'est pourquoy les ames sont plus belles que les corps, & l'entendement qui connoist l'interieur des choses, est plus capable de connoistre la Beauté que les sens qui n'en connoissent que l'exterieur. De là vient encore que les bestes sont rarement touchées de la Beauté, parce qu'il n'y a que les sens qui agissent en elles; au lieu que dans l'homme l'entendement concourt à leur action, & penetre dauantage la nature & l'essence de leurs objets. Et nous experimentons en nous mesmes que les choses où nous n'apportons pas grande attention,

& dont nous ne connoiſſons pas bien la nature, nous ſemblent moins belles; Et qu'il n'y a que les Maiſtres en quelque Art que ce ſoit, qui puiſſent iuger de la beauté d'vn ouurage, parce qu'il n'y a qu'eux qui en ayent la veritable connoiſſance.

Ce n'eſt pas pourtant à dire que la Beauté conſiſte en la ſeule Connoiſſance, car il s'enſuiuroit que les choſes ne ſeroient belles que lors que l'on les connoiſtroit ; bien qu'il ſoit tres-veritable que Dieu ne laiſſeroit pas d'eſtre infiniment beau, quand il ne ſeroit point connu ; Et qu'il y a des choſes dont la connoiſſance eſt égallement claire & certaine, qui ne ſont pas égallement belles : Car l'entendement reconnoiſt des natures plus & moins parfaites ; tout de meſme que les yeux & les oreilles iugent qu'il y a des couleurs & des harmonies qui ſont plus belles les vnes que les autres.

Comme donc les choſes ſont ſenſibles, non pas à cauſe que l'on les ſent, mais parce qu'elles ſe peuuent faire ſentir ; Et que l'eſſence n'eſt pas bonne entant qu'elle ſe communique, mais parce qu'elle ſe peut communiquer : Auſſi la Bonté n'eſt pas belle, parce que l'on la connoiſt, mais parce qu'elle peut eſtre connuë. De ſorte que la Beauté n'eſt autre choſe que la Bonté, entant qu'elle a vn ordre & vn rapport eſſentiel à la connoiſſance, c'eſt à dire qu'elle ſe peut communiquer aux facultez connoiſſantes. Et c'eſt à mon aduis comme il faut

entendre

entendre Platon quand il dit que la Beauté eſt l'éclat & la ſplendeur de la Bonté : Car comme l'éclat de la Lumiere eſt ce qui la rend viſible, l'éclat de la Bonté doit eſtre auſſi ce qui la peut faire connoiſtre, & cet éclat n'eſt autre choſe que l'acte par lequel la bonté reſplendit, éclaire & ſe communique aux facultez connoiſſantes.

Or parce qu'il y a deux ſortes de ces facultez, les intellectuelles & les ſenſitiues, il faut qu'il y ait auſſi deux ſortes de *Beauté*, l'vne qui eſt *intelligible* & l'autre qui eſt *ſenſible*. Et parce qu'en l'vn & l'autre genre il y a des ſujets qui ſont plus excellens & plus beaux les vns que les autres, il faut ſur le fondement que nous venons d'eſtablir, marquer la cauſe de cette difference. Il eſt vray que cecy demande vne meditation plus haute, & vn plus long diſcours que noſtre deſſein ne peut ſouffrir : Mais auſſi nous n'en toucherons que les Principes, & ce qui ſera neceſſaire pour entendre ce que nous dirons en ſuite de la Beauté humaine.

Suppoſé donc que la Beauté n'eſt rien en effet que la Bonté, entant qu'elle a rapport aux facultez connoiſſantes ; Et que la Bonté n'eſt rien auſſi que l'eſtre & la perfection des choſes, entant qu'elle ſe peut communiquer, comme l'Eſcole enſeigne, il faut que les choſes ſoient meilleures, plus parfaites & plus belles qui ont plus d'eſtre & d'eſſence : Et l'on reconnoiſt qu'elles ont plus d'eſtre, quand elles

ont plus d'vnité, & que dans cette vnité elles ont plus de puiſſances & de vertus differentes. Ainſi Dieu a vne perfection infinie, parce que dans vne tres-parfaite & tres-ſimple vnité, il a la puiſſance de faire toutes choſes. Les Intelligences qui ſont les plus ſimples & les plus agiſſantes de toutes les creatures, ſont auſſi les plus excellentes. Entre les corps meſmes, les mixtes ſont plus parfaits que les ſimples dont ils ſont compoſez, les animez plus que les naturels, & ceux qui ont l'ame raiſonnable, plus que ceux qui n'ont que la ſenſitiue : Parce qu'en comparaiſon de ceux-cy, ils ont plus de differentes vertus & plus d'actions, & partant plus de diuers dégrez d'eſſence. Voylà pour ce qui regarde la beauté intelligible.

Mais dans les objets ſenſibles la perfection ne ſe conſidere pas abſolument comme celle-là ; il faut qu'elle depende non ſeulement de l'eſtre qu'ils ont; mais encore des organes des ſens qui les reçoiuent, & de la conuenance qu'ils doiuent auoir auec les corps où ils paroiſſent. Ainſi la lumiere la plus éclatante eſt plus parfaite que toutes les couleurs ; mais eu égard aux yeux, le verd l'eſt dauantage, quoy que cette meſme couleur ſoit deſagreable en certains ſujets. Or la cauſe de cette diuerſité vient premierement de ce que les ſens ayans eſté donnez à l'animal pour ſa conſeruation, il ne faut pas qu'ils le détruiſent : Et comme leur action ſe fait par

l'impreſſion que les objets font dans leurs organes, ſi cette impreſſion ne leur eſt proportionnée, leur action ſera imparfaite. C'eſt pourquoy il faut qu'elle ſoit aſſez forte pour donner connoiſſance de la choſe; mais qu'elle ne ſoit pas ſi violente qu'elle puiſſe corrompre les organes. De là vient que les ſens ne peuuent bien iuger des extremitez de leurs objets, comme les yeux d'vne trop grande lumiere, ny des tenebres; l'oreille d'vn ſon trop violent, ny du ſilence; Et Ariſtote dit que l'vne & l'autre ne ſont pas ſenſibles, parce que celle-cy ne fait point d'impreſſion veritable, & que l'autre détruit les organes; de ſorte qu'il n'y a que les objets qui ſont entre ces deux extremitez, qui puiſſent faire l'impreſſion iuſte & proportionnée que les ſens demandent. Ce n'eſt pas pourtant que tous ces objets touchent également les ſens, il y en a entr'eux qui ſont plus parfaits & plus agreables que les autres; le verd eſt plus beau que le gris ou le noir; l'octaue entre les harmonies eſt plus douce que la quarte: Mais la cauſe de cette difference eſt extremement obſcure: Si l'on prend neantmoins garde à ce que nous auons dit de la perfection des choſes intelligibles, on trouuera qu'elle dépend du meſme principe.

Car il eſt certain que les couleurs & les harmonies tirent leur beauté des proportions qu'elles ont, & que celles qui les ont plus parfaites, ſont auſſi les

plus agreables. Or les proportions ont plus de perfection à mesure qu'elles approchent plus de l'vnité, & que dans cette vnité elles sont plus composées. Ainsi le Diapason qui est la plus agreable de toutes les harmonies simples, se fait dans la proportion double, sçauoir est de deux à vn, qui est la plus parfaite de toutes les proportions simples, parce qu'elle est la plus proche de l'vnité, n'y ayant rien si proche de l'vnité que le nombre de deux : Et qu'elle est la plus composée ; car ce qui est deux fois plus, est plus composé que ce qui n'est qu'vne fois & demy, ou vne fois & vn tiers, comme sont les autres proportions qui font le Diapente & le Diatessaron. Il en est de mesme des couleurs; car les proportions qui font les harmonies parfaites font aussi les belles couleurs, comme dit Aristote; Et partant le verd qui est la plus agreable de toutes, se doit faire dans la mesme proportion que le Diapason; & le bleu, & le pourpre dans celle du Diapente & du Diatessaron. Mais comme nous auons examiné ces choses en leur lieu, cela suffit pour montrer que la Beauté & la perfection des choses sensibles, se tire du mesme Principe que celle des choses intelligibles, sçauoir est de ce qu'elles ont plus d'vnité, & que dans cette vnité, elles ont plus de puissances, en vn mot de ce qu'elles ont plus de l'estre sensible.

Il est aysé de voir par ce discours, que la Lumie-

re considerée en soy est la plus belle chose qui se puisse presenter à la veuë ; mais que le verd, eu esgard aux organes, est encore plus agreable qu'elle. Il ne reste plus qu'à sçauoir pourquoy cette couleur ne fait pas la beauté en tous les corps où elle se trouue. Pour cela il faut se ressouuenir que les choses n'agissent qu'autant qu'elles ont de puissances, & que ces puissances suiuent les degrez de leur Estre : Or comme il y a des choses qui ne peuuent agir sans la matiere, il est asseuré que cette matiere doit estre ajustée & proportionnée à leurs actions & à leurs puissances ; Et cette proportion fait la *Beauté Corporelle*, qui n'est rien *qu'vn iuste assemblage de toutes les dispositions qui sont necessaires aux corps pour faire les fonctions ausquelles ils sont destinez*. De sorte que toutes les qualitez materielles, pour excellentes qu'elles soient, rendront difformes les sujets où elles se trouueront, si elles ne sont proportionnées à l'essence & à la vertu interieure qu'ils ont. Ainsi la figure Ronde qui est la plus parfaite de toutes, parce qu'elle est la plus simple & qu'elle contient toutes les autres, ne se peut accommoder auec les actions de toutes les parties du corps humain, qui seroit monstrueux & horrible, s'il n'auoit que cette figure. Il en est de mesme des plus belles Couleurs qui n'ont pas de la conformité auec le temperament de l'homme, & qui marqueroient vne extrême al-

teration dans les humeurs, ſi elles paroiſſoient ſur le viſage. Le Ton meſme de la voix qui doit eſtre aux hommes plus fort & plus éclatant, ſeroit vn defaut en vne femme, parce qu'il n'eſt pas conforme à ſon temperament qui doit eſtre proportionné à la puiſſance naturelle de ſon ſexe. Voilà donc la raiſon qui monſtre que la Beauté des objets Senſibles ſe tire, non ſeulement de leur eſtre abſolu & du rapport qu'ils ont auec les organes, mais encore de la conuenance qu'ils doiuent auoir auec leurs ſujets.

Ie ne parle pas maintenant des ſentimens particuliers que l'on peut auoir de la beauté, ny pourquoy l'vn eſtime le rouge plus que le verd, le tein brun plus que le vermeil, & les yeux bleus plus que les noirs. Ce n'eſt pas icy le lieu où nous deuons examiner ces choſes; nous ne touchons qu'aux generales, & nous penſons auoir ſatisfait à noſtre deſſein, quand nous aurons encore dit quelque choſe de la Beauté Humaine, parce que c'eſt elle qui cauſe l'Amour dont nous parlons.

Il y a diuerſes ſortes ou diuers degrez de Beauté en l'Homme; car il y a premierement l'Intelligible, qui eſt Eſſentielle ou Accidentelle; l'Eſſentielle, ſe conſidere dans l'eſpece & dans le ſexe; l'Accidentelle, dans les habitudes & dans les actions; enfin il y a la Beauté Senſible & Corporelle.

La raiſon de cela eſt, que l'Eſpece de chaque

animal a en soy sa Beauté, qui n'est rien autre chose que son Estre & son Essence, où sont comprises toutes les puissances & les vertus qui luy sont deuës. Mais parce qu'entre ces puissances, il y en a qui sont destinées pour l'entretien des Especes qui se perdroient auec la vie des animaux, si Dieu ne leur auoit donné la vertu d'engendrer leurs semblables; Et que la Generation ne se peut faire qu'il n'y ait vne Puissance Actiue & vne Puissance Passiue: Il a esté necessaire que chaque Espece fust diuisée en deux, & qu'il y eust deux Sexes à qui ces deux puissances fussent partagées. Et dautant que la Beauté Sensible n'est rien qu'vn assemblage de toutes les dispositions corporelles qui sont necessaires aux puissances pour faire leurs fonctions, il faut aussi que chaque sexe ait ces dispositions differentes, puisqu'ils ont des puissances differentes. Et c'est là la source d'où vient la difference de la Beauté masle & femelle, qui ne se trouue pas seulement en quelques parties; mais en tout le corps: Parce que les qualitez premieres estans les principales dispositions de ces deux puissances; & la chaleur & la secheresse qui en sont les plus agissantes, deuans accompagner la puissance actiue, comme la froideur & l'humidité la puissance passiue; Il a fallu que toute la masse des humeurs se ressentît de ces qualitez: De sorte que le temperament du masle deuant estre chaud & sec,

& celuy de la femelle froid & humide, il s'enſuit que toutes les parties de l'vn & de l'autre ſexe, ont deu auoir des diſpoſitions & des Beautez differentes.

Mais dautant que l'homme a l'entendement & la raiſon pardeſſus les animaux, & que cette faculté eſtant naturellement capable de toutes choſes, ne peut auoir ſa perfection qu'en les poſſedant; il faut qu'elle acquiere les diſpoſitions qui ſont neceſſaires pour arriuer à cette perfection. Et ce ſont les habitudes intellectuelles & morales qui font cette beauté accidentelle & acquiſe, dont nous auons parlé & qui reçoiuent leur dernier accompliſſement dans les actions qu'elles doiuent produire: Car la fin eſt la derniere perfection, n'y ayant rien d'abſolument parfait ſans la fin; & l'action eſtant la fin de toutes choſes.

Voylà ce que nous pouuions dire en general de la nature de la Beauté, & ce qu'il falloit ſçauoir auparauant que de chercher la cauſe qui nous oblige à l'aymer. Car bien que quelques-vns ayent dit que l'on ne deuoit point demander pourquoy la beauté plaiſt, & que c'eſtoit autant que ſi l'on vouloit ſçauoir pourquoy le feu échauffe; que c'eſt ſa nature & vne proprieté eſſentielle qu'elle a, dont on ne peut rendre raiſon. Tous n'ont pourtant pas eſté de cét aduis; Platon n'a pas creu que cette recherche

cherche fut indigne de ſon Socrate, & il n'y a perſonne qui ne confeſſe librement que ſi la connoiſſance s'en peut trouuer, elle ne doiue eſtre bien rare & bien excellente. Or quoy que ie ne deſapprouue pas tout à fait la penſée de Platon, qui dit que la beauté des choſes creées nous rauit, parce que c'eſt vn rayon & vne image de la Beauté Diuine, qui eſtant ſouuerainement bonne, inſpire neceſſairement l'Amour quand elle ſe fait connoiſtre: Neantmoins comme il y a beaucoup de choſes à ſuppoſer dans cette opinion que l'Eſcole d'Ariſtote ne veut pas receuoir; Et qu'enfin il faut touſiours en reuenir là, de ſçauoir pourquoy la Bonté Souueraine eſt aymable, nous ſommes obligez de prendre vn autre chemin qui nous puiſſe conduire à ces hautes veritez.

Il faut donc dire que ce qui eſt bon & conuenable à quelque choſe, la perfectionne; car il adjoûte ce qui luy manquoit, & augmente ainſi en quelque façon ſon eſtre, luy donnant ce qu'elle n'auoit pas, & vniſſant ce qui eſtoit diuiſé. Et c'eſt là le fondement de toutes les inclinations qui ſe trouuent dans la Nature, & de l'Amour que l'on a pour tout ce qui eſt veritablement ou apparemment bon.

Or comme dans les facultez connoiſſantes il n'y a rien de tout ce qu'elles doiuent connoiſtre; l'entendement & les ſens eſtans à leurs objets ce

que la matiere eſt aux formes ; quand ces objets s'vniſſent à ces facultez, ils leur donnent vne perfection qu'elles n'auoient pas & dont elles eſtoient capables: Et la connoiſſance qu'elles ont de cette perfection eſt cauſe de l'agréement qu'elles y trouuent, qui par apres eſt ſuiuy de l'Amour & du plaiſir qui forme l'appetit, quand l'entendement & l'imagination luy ont propoſé cela, comme vne choſe qui leur eſt bonne & conuenable.

Mais dautant qu'il y a des objets qui donnent plus d'amour & de plaiſir que les autres, il faut neceſſairement qu'ils perfectionnent dauantage les facultez connoiſſantes : Et ce ſont infailliblement ceux qui ſont les plus parfaits, c'eſt à dire qui ont plus d'eſtre & d'eſſence, comme nous auons dit; parce qu'ils rempliſſent dauantage la capacité naturelle que ces facultez ont de connoiſtre toute l'eſtenduë de l'eſtre qui leur ſert d'objet. C'eſt pourquoy il n'y a que Dieu qui puiſſe remplir l'entendement, & donner à la volonté vne amour & vne ioye parfaite, parce qu'il n'y a que luy ſeul qui poſſede tout l'eſtre: Et en ſuite les choſes qui en ont dauantage, les perfectionnent à proportion, & cauſent auſſi par leur connoiſſance vne plus grande ſatisfaction & vn plus grand plaiſir. Ce n'eſt pas que bien ſouuent les choſes les moins parfaites ne contentent dauantage les ſens & l'entendement ; mais cela procede de l'erreur que leurs mauuaiſes

inclinations leur donnent ; lesquelles viennent d'ordinaire du temperament, de la coûtume & de la foiblesse de l'esprit.

Or dautant que la connoissance est vn bien qui ne regarde pas seulement les facultez qui l'exercent ; mais encore toutes les autres à qui elle est vtile : parce que les sens n'ont pas esté donnez à l'animal pour eux-mesmes, mais pour sa conseruation ; Et que la raison est vne lumiere qui ne s'éclaire pas à elle seule, mais à toutes les autres vertus qui sont en l'homme : De là vient que la connoissance que les sens & l'entendement ont des choses qui sont en quelque façon vtiles à l'animal, perfectionnent ces facultez ; parce qu'estans destinées à son seruice, elles obtiennent la fin où elles tendent quand elles agissent pour luy ; Et en cét égard elles acquierent vne perfection, qui est en quelque sorte plus excellente que celle qui les regarde seulement, comme estant leur derniere fin & le but que la Nature leur a proposé. C'est ainsi que les yeux trouuent beau tout ce qui fait connoistre la bonté des alimens ; & la couleur du vin ou de l'eau mesme est pour cette raison plus agreable à voir à vn homme qui est alteré, que la plus belle verdure du monde : En vn mot tout ce que l'entendement & l'imagination connoissent par le moyen de la veuë & de l'oüye, pour estre la marque de ce qui nous peut estre vtile ou agreable, est estimé

beau, & perfectionne ces facultez; dautant que leur perfection consiste à connoistre ce qui nous peut seruir. C'est ainsi que la Beauté corporelle nous rauit l'ame & les sens, parce qu'elle est la marque de la puissance interieure qui nous doit rendre plus parfaits: Et c'est principalement en ce sens qu'il est vray de dire, que la Beauté est la fleur & l'éclat de la Bonté.

Mais auant que nous fassions voir comment cette Puissance nous doit rendre plus parfaits, il faut remarquer ce que nous auons desia dit des Puissances: Car il y en a qui regardent la nature de l'homme en general, & d'autres qui sont propres aux sexes. Celles-cy ont leurs dispositions particulieres qui font la Beauté Masle & Femelle, & qui n'étans autre chose que les instrumens dont elles se doiuent seruir pour faire leurs fonctions, sont encore les marques qui font connoistre si elles les peuuent bien ou mal faire. Car asseurément la Beauté Masle n'est rien autre chose à nos sens, que la marque de la bonne constitution de la Puissance Actiue dans la generation; tout de mesme que la Beauté Femelle est vn signe que la Puissance Passiue a tout ce qui est necessaire pour y faire sa fonction. Or comme la Generation est la plus naturelle & la plus excellente de toutes les operations qui sont communes aux animaux, parce que les rendant en quelque façon eternels, elle les approche aussi

en quelque ſorte de la perfection Diuine & les rend plus ſemblables à leur cauſe & à leur principe ; Il ne faut pas douter que la Nature ne leur en ait imprimé vn tres-puiſſant deſir, & qu'elle ne leur ait auſſi donné la connoiſſance qui pouuoit ſeruir à cette inclination. Il eſt vray que cette Connoiſſance eſt obſcure & cachée, & qu'elle ſe trouue dans nous meſmes ſans l'aide du diſcours & ſans que nous y penſions : Auſſi eſt-elle du meſme ordre que celle que la Nature a inſpirée à toutes les choſes du monde qui connoiſſent ſans ſçauoir ce qui leur eſt vtile. Car dans les actions meſmes des ſens & de l'entendement, nous ſentons qu'il y a des objets qui nous ſont plus agreables que les autres, ſans que nous en ſçachions la raiſon : Et l'on ne peut dire autre choſe, ſinon qu'il y a dans noſtre ame vne ſecrette ſource d'intelligence, ou pluſtoſt que c'eſt l'Eſprit de Dieu qui s'eſt caché dans ſes ouurages & qui pouſſe les choſes à la fin qui leur eſt neceſſaire : Car comme l'Artiſan conduit l'action des choſes naturelles à la fin qu'il pretend, & qu'il faut rapporter tout l'ordre qui paroiſt dans l'artifice, à ſa connoiſſance & non pas aux choſes dont il ſe ſert qui ne le ſçauroient connoiſtre : Auſſi dans toutes les choſes de la nature où l'on void tant de marques d'vne ſageſſe admirable, il ne faut pas croire que ce ſoit d'elles qu'elle procede ; mais que c'eſt l'Eſprit de Dieu qui ſe coule dans leurs effets, qui leur

donne l'ordre & le mouuement, & qui les guide à la fin qu'il leur a prescrite.

Quoy qu'il en soit, c'est par cette connoissance obscure & cachée que la Beauté corporelle se presentant aux sens, l'ame la reconnoist incontinent pour la marque de la puissance naturelle du sexe où elle est; Et en mesme temps ce secret & puissant desir qu'elle a de perpetüer son espece, se réueille en elle & forme l'Amour qui l'agite apres si violemment.

Ie sçay bien pourtant qu'vne personne laide peut causer le mesme mouuement dans l'ame; qu'il n'est pas tousiours veritable que la Beauté soit vne marque certaine de la parfaite disposition des puissances qui seruent à la generation, & qu'en fin elle peut toucher ceux qui sont d'vn mesme sexe ausquels ce motif est inutile.

Mais pour ce qui est de la laideur, nous auons montré au traité de l'Amour d'inclination, que bien que cette passion ne semble pas alors tirer son origine de la Beauté, il y a neantmoins dans l'ame vne secrette idée de perfection contraire à celle que les sens luy ont presentée qui cause ce charme admirable. Pour les deux autres objections qui restent, il faut dire que la Nature souffre des defaux dans les particuliers, parce qu'elle n'y trouue pas toûjours la matiere obeïssante, d'où vient qu'il y a des parties qui demeurent imparfaites; Et parce que nous abu-

ſons ſouuent des dons qu'elle nous a faits, les employant à des choſes qui ſont contraires à la fin qu'elle s'eſtoit propoſée.

Il y a vne autre ſorte d'Amour entre les hommes, que la Beauté corporelle peut encore exciter; mais dont le motif eſt different de celuy dont nous venons de parler: Car il ne regarde point le ſexe, mais toute l'eſpece qui deuant auoir ſes vertus & ſes puiſſances, doit auoir auſſi les diſpoſitions corporelles qui leur peuuent ſeruir.

Or ces Diſpoſitions ſont Naturelles ou Acquiſes; les Naturelles ſont celles qui viennent de la naiſſance & qui rendent l'homme capable des fonctions de l'Entendement. Car comme tout ce qui eſt dans l'homme, eſt deſtiné pour le ſeruice de cette faculté qui eſt la maiſtreſſe de toutes les autres; puis qu'elle ne peut connoiſtre les choſes que par l'entremiſe des ſens, & que les ſens ne peuuent agir ſi leurs organes ne ſont bien diſpoſez, il faut de neceſſité que toutes les parties du corps ayent quelque proportion & conuenance auec l'Entendement: Et pour lors l'ame qui void par ce ſecret ſentiment dont nous auons parlé, que c'eſt la marque de la perfection humaine, ſe plaiſt en cet objet & forme l'amour qui l'vnit au bien qu'elle reconnoiſt. C'eſt ainſi que les hommes bien faits ſont agreables à voir, parce que la beauté corporelle

qu'ils ont, eſt vne marque qu'ils ſont naturellement propres aux actions les plus parfaites de l'ame; Et la connoiſſance que nous auons ainſi de leurs vertus, nous les fait aymer comme vn bien excellent qui nous doit rendre plus parfaits. Car il n'y a point de vertu qui ne ſoit bien-faiſante, ſoit par l'exemple qu'elle nous donne & qui nous oblige de l'imiter; ſoit par les biens que ſes effets apportent à chacun de nous en particulier & à toute la ſocieté pour laquelle l'homme eſt né, & à qui toutes les vertus tant intellectuelles que morales ſeruent de fondement.

Pour ce qui eſt des diſpoſitions qui ſont acquiſes, elles marquent auſſi les vertus & les puiſſances acquiſes, telles que ſont les habitudes qui ſe reconnoiſſent par les Characteres dont nous traitons icy, c'eſt à dire pat les actions tant intellectuelles que morales, & par l'Air, le Geſte & le Maintien du corps qui fait vne partie de la Beauté corporelle: Car comme il y a vne certaine grace qui accompagne les actions des vertus, quand elle paroiſt à nos yeux elle nous fait croire que les vertus y ſont, & forme ainſi l'Amour que nous auons naturellement pour elles.

Ce n'eſt pas que ces marques ne ſoient bien ſouuent trompeuſes, & qu'elles ne nous faſſent aymer quelquesfois des ſujets qui nous deuroient

donner

donner de la haine : Mais cela vient de ce que la connoiſſance qui ſert à cét Amour eſtant obſcure & confuſe, comme nous auons dit, elle emporte l'appetit auparauant que le diſcours la puiſſe examiner, & nous fait ainſi aymer des biens imaginaires. Quelque erreur qu'il y ait pourtant, l'imagination & l'entendement trouuent touſiours leur perfection dans la connoiſſance que les ſens leur donnent, parce qu'ils ne croyent pas eſtre trompez, & qu'ils penſent découurir par cette Beauté ſenſible le bien qui la deuoit accompagner, & dont la poſſeſſion nous pouuoit rendre plus parfaits; c'eſt pourquoy ils la trouuent agreable, & la propoſent à l'appetit comme vn objet digne d'amour & qui peut donner du plaiſir.

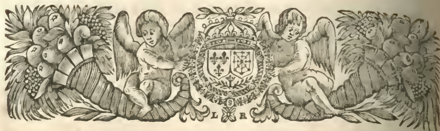
Voylà les Principes qui nous peuuent donner connoiſſance de la nature & des effets de la Beauté. Car de vouloir examiner tout ce qui s'en peut dire en particulier, il faudroit des volumes entiers; & ces matieres eſtans trop releuées laſſeroient l'eſprit par la longueur du diſcours, & feroient naiſtre le dégouſt d'vne choſe qui n'en doit iamais donner. Il n'y a qu'vne difficulté ſur ce ſujet que nous n'oſerions laiſſer ſans examen & dont la reſolution n'eſt pas ayſée à trouuer: Car ceux que l'on eſtime Beaux en vn climat, ne le ſont pas en vn autre; & meſme en quelque lieu que ce ſoit, vn viſage qui ſemblera

beau aux vns, paroiſtra laid à pluſieurs : Et de là quelques-vns ont creu que la Beauté n'eſt pas vne qualité réelle ny veritable, & qu'elle n'eſt que dans l'opinion. Mais on ne ſçauroit deſauoüer que la proportion des parties & les autres choſes qui font la Beauté ne ſoient réelles & veritables, & que ce ne ſoient des qualitez qui ennobliſſent le ſujet où elles ſont, & qui contentent l'eſprit & les yeux. Or puiſque la Nature ſe propoſe touſiours la perfection, & qu'il n'y a qu'vne perfection veritable en chaque ordre des choſes, il faut qu'elle ait eu le deſſein d'vne beauté particuliere en chaque eſpece, qui doit eſtre le modelle de toutes celles que les particuliers peuuent auoir : Et comme le corps humain eſt le plus temperé de tous ceux qui ſont dans la Nature, il eſt vray-ſemblable qu'il doit rencontrer cette Beauté parfaite dans le climat le plus temperé. Mais d'où vient donc qu'elle n'eſt pas reconnuë dans les autres Climats, qu'au contraire, on y trouue beau ce qui eſt eſtimé laid dans celuy-là ; car les plus noirs chez les Mores, ſont eſtimez les plus beaux, les plus camus chez les Chinois, & ainſi des autres.

De moy ie penſe qu'il faut dire que le climat donne vne certaine diſpoſition au corps, & luy fait changer ſon temperament, & que tel temperament donne telle inclination & telle puiſſance à l'ame. Or parce que le corps doit eſtre

proportionné aux puissances, c'est vne suite necessaire que les corps dans les Climats ayent les marques de ces inclinations : De sorte que la Beauté consistant dans la proportion que les corps ont auec leurs vertus & leurs puissances, & les hommes ayans telles puissances en certains climats, il faut qu'ils estiment beaux ceux qui ont ces marques; parce que ces inclinations leur sont comme naturelles & communes ; ainsi ils iugent de la Beauté suiuant leur inclination naturelle, tout de mesme que dans les pays temperez, il s'en trouue qui iugent diuersement de la Beauté à cause du temperament particulier qu'ils ont, & qui porte leur iugement à estimer ce qui leur est le plus conforme.





LES CHARACTERES DE LA IOYE.

CHAPITRE III.

QVOY que la Nature ſemble eſtre auare du Plaiſir & de la Volupté, & qu'en les meſlant touſiours auec la douleur, elle faſſe croire qu'elle ne les donne qu'à regret & par contrainte; ſi faut-il auoüer qu'il n'y a point de choſe au monde où ſa liberalité & ſa magnificence paroiſſent dauantage; & l'on peut dire que tous ces autres preſens ſont des debtes qu'elle paye; mais que celuy-cy eſt vne grace & vne faueur toute pure. Car bien qu'elle donne l'eſtre à chaque choſe, qu'elle ait ſoin de ſa conſeruation, & qu'elle la conduiſe à ſa fin, elle y eſt obligée; Et il n'y a rien

dans l'Vniuers qui ne luy puiſſe demander auec iuſtice ce qui eſt neceſſaire pour la perfection de ſon eſtre. Mais comme l'action eſt la fin & la perfection de toutes choſes ; quand elles ſont arriuées juſques-là, elles ne peuuent plus rien exiger de la Nature qui s'eſt acquitée de ce qu'elle leur deuoit ; Et ſi elle y adjoûte quelque choſe, c'eſt par faueur & non point par obligation. De ſorte que faiſant toûjours couler la Volupté ſur les actions qui luy ſont conformes, & les couronnant en quelque façon par elle, on ne peut douter que ce ne ſoit vn effet ſingulier de ſa munificence, ou pour mieux dire que ce ne ſoit le comble de toutes les graces qu'elle ſçauroit iamais faire.

Auſſi ſçachant combien elle eſtoit precieuſe, elle ne l'a voulu communiquer qu'aux choſes les plus nobles & les plus excellentes : Elle a creu que celles qui n'auoient point de connoiſſance, en eſtoient indignes, & qu'il n'y auoit que le ſens & la raiſon qui la peuſſent meriter : Voire meſme comme ſi c'euſt eſté vn bien qui ne ſe deuoit poſſeder que dans le Ciel, elle n'a pas voulu qu'elle fût pure & parfaite icy bas : Elle l'a meſlée auec les ſoucis & les peines : Elle l'a detrempée auec les larmes, & a voulu qu'elle commençât ou qu'elle finît toûjours par la douleur.

Mais comme le Soleil ne laiſſe pas d'eſtre la plus belle & la plus vtile choſe du mõde, bien qu'il ait des

taches & qu'il souffre des Eclipses; aussi quelque imparfaite que soit la Volupté, de quelque meslange qu'elle ait esté affoiblie, cela n'empesche pas qu'on ne la doiue estimer la plus excellente & la plus desirable de toutes les choses qui peuuent arriuer aux hommes : Et veritablement on peut dire que c'est la lumiere de tous les autres biens, & que si on l'ostoit de la vie, on n'y laisseroit que l'horreur & la confusion. En effet ce seroit plûtost vn flux continuel de maux que d'années; les sens seruiroient plûtost de portes à la douleur qu'à la connoissance; la science mesme passeroit pour vne affliction d'esprit, & la vertu pour vne seruitude ennuyeuse. Il n'y a que la Volupté qui donne le prix à toutes ces choses, & qui les rende agreables; pour le moins elles ne paroissent bonnes qu'autant qu'elle se trouue meslée auec elles; Et si l'ame n'esperoit de la rencontrer en tout ce qu'elle fait, elle demeureroit languissante & immobile, elle seroit sans action & sans vigueur, & il ne faudroit plus parler de vie, de bonheur ny de felicité.

Certainement à voir les merueilleux effets qu'elle cause, comme elle est la maistresse & la dispensatrice de tous les biens, qu'elle rappelle ceux qui sont passez, qu'elle fait sentir ceux qui ne sont pas encore, qu'elle rend mesme les chagrins, les larmes & les perils agreables; il faut auoüer que l'on a eu raison de dire que la Nature est vne grande Magi-

cienne, & que la Volupté eſt le plus puiſſant charme qu'elle employe à produire ſes merueilles. En effet c'eſt vn charme qui fait diſparoiſtre tous les maux qui nous attaquent, qui nous éleue au deſſus de nous meſmes, qui nous change en d'autres hommes, & d'hommes nous transforme en de petits Dieux : Mais nous en faiſons ſouuent vn poiſon qui eſteint tout ce qu'il y a de diuin en noſtre ame, qui abrutit noſtre eſprit, & qui nous rend ſemblables, voire meſme inferieurs aux beſtes.

Car bien que les Voluptez du corps ſoient innocentes d'elles meſmes, & qu'elles nous ayent eſté données pour ſeruir d'attrait aux plus neceſſaires & aux plus nobles actions de la vie, neantmoins quand nous en peruertiſſons l'vſage, & que nous ne les rendons pas obeïſſantes à la raiſon, elles ſe rebellent contre elle, l'arrachent du thrône où elle eſt, la precipitent dans la bouë & dans l'ordure, & y étouffent toutes les ſemences de vertu & d'intelligence qui ſont nées auec elle.

Auſſi n'y a-t'il point eu de choſe où la Sageſſe ſe ſoit plus occupée qu'à chercher les moyens pour éuiter vn ſi dangereux ennemy, qui flatte à ſon entrée & qui met apres le trouble & la confuſion par tout; qui remplit l'ame de ſang & de flammes, le corps d'infirmitez & de douleurs, & qui ne laiſſe apres luy que le repentir.

Nous ne voulons pas propoſer les aduis & les preceptes qu'elle a donnez ſur ce ſujet : Il faudroit rapporter icy toutes les Loix que la Medecine, la Morale & la Religion ont preſcrites, au moins y en a-t'il peu qui n'ayent eſté faites pour preuenir ou pour corriger les deſordres que la Volupté peut cauſer : Mais nous penſons pourtant ſeconder ſon deſſein, en faiſant voir la difformité que l'excez de cette paſſion produit dans l'Ame & ſur le Corps.

Le Tableau de la Volupté ne ſe peut faire qu'il n'y entre beaucoup de figures ; car outre qu'il y a des Ioyes qui n'ont aucun commerce auec le corps, & qui ne ſe trouuent que dans la plus haute partie de l'Ame, celles des ſens ſont ſi differentes entr'elles, qu'autant qu'il y a d'objets agreables qui les peuuent émouuoir, on peut dire qu'il y a auſſi autant de diuerſes ſortes de plaiſir. Et veritablement qui voudroit deſſeigner le Portrait que nous entreprenons ſuiuant l'ordre des ſens, & dépeindre la Volupté que chacun d'eux peut reſſentir en particulier, l'inuention ny l'ordonnance n'en ſeroient pas mauuaiſes : Mais nous ne pouuons nous en ſeruir ſans faire tort à d'autres deſſeins où il faut employer les meſmes traits & les meſmes couleurs que celuy-cy nous demanderoit. Car ſi nous nous arreſtions à exprimer les Characteres du Plaiſir qui ſe trouue

trouue au Gouſt & au Toucher, il faudroit neceſſairement y décrire auſſi ceux de la Gourmandiſe, de l'Yurongnerie, de l'Impudicité, & ainſi des autres dont nous deuons faire des Tableaux particuliers. C'eſt pourquoy ſans venir au détail de toutes ces choſes, nous choiſirons ce qu'il y a de commun en tous les Plaiſirs, diuiſant ce Diſcours en deux Parties, dont l'vne traitera de la Ioye ſerieuſe où le ris ne ſe rencontre point, & l'autre de la Ioye riante & enjoüée qui n'eſt autre que la Paſſion du ris.

La Ioye n'eſt pas de ces Paſſions dont les commencemens ſont foibles & les progrez vehemens; elle a toute ſa force & ſa grandeur dés ſa naiſſance, & le temps ne ſert de rien qu'à l'affoiblir ou à la diminuer. Si-toſt qu'elle eſt entrée dans l'ame, elle la tranſporte & la met hors d'elle-meſme; Et le rauiſſement qu'elle luy cauſe, eſt quelquesfois ſi violent qu'elle luy oſte l'vſage des ſens, luy fait abandonner les ſoins de la vie, & la fait perdre bien ſouuent. Mais quoy qu'elle n'aille pas à cét excez, on reconnoiſt bien toûjours par cette impatience enjoüée qui paroiſt en toutes ſes actions, qu'elle a de la peine à ſe tenir en ſes bornes, qu'elle s'échappe & qu'elle taſche de ſortir au dehors.

Car on ne ſçauroit arreſter les penſées ny les paroles d'vn homme content; il ne ſonge qu'à ſa bonne fortune, il en parle continuellement, & s'il n'eſt point interrompu, il n'a rien dans le cœur qu'il ne

porte ſur la langue, il découure ſes plus ſecrets deſſeins, & fait ainſi de ſa ioye l'ennemy de ſon repos & de ſon contentement.

S'il ſe taiſt, il ne faut point l'entretenir d'autres diſcours que de ceux qui fauoriſent ſa paſſion: Quelques diuertiſſans que puiſſent eſtre les autres, ils luy ſont importuns, il les rompt à tous momens, il y fait touſiours entrer quelque choſe de ſon tranſport; ou bien le peu d'attention qu'il leur donne, ſemble eſtre vne marque du mépris qu'il en fait, ou vn reproche de ce qu'ils interrompent ſes plaiſirs.

Mais ſi on luy parle du ſujet qui les fait naiſtre, ſi on admire ſon bon-heur, ſi on luy témoigne que l'on y prenne part; alors quelque faſcheux & ſeuere qu'il puiſſe eſtre, il deuient complaiſant, il carreſſe, il embraſſe, & ſouuent par des ciuilitez & des faueurs ridicules, il perd le reſpect qu'il doit, ou fait perdre celuy qui luy eſt deu.

Du premier qui l'aborde il en fait ſon amy & ſon confident, il en prend le conſeil, il en ſuit les aduis; Et il ſe trouue quelquesfois que c'eſt vn enfant, vn valet, ou vn ennemy à qui il a confié ſon ſecret & ſa conduite. Dans cét aueuglement il approuue tout ce qu'ils luy propoſent à l'auantage de ſa paſſion; de quelques vanitez dont ils la nourriſſent, de quelques bons ſuccez dont ils la flattent, il n'y a iamais rien à ſon aduis qu'il ne doiue croire & qu'il ne

puisse esperer : Comme si toutes choses deuoient respecter ses plaisirs, il ne pense pas qu'il y en ait aucune qui osast les trauerser; il void le peril qui les enuirónne de tous costez, sans s'en émouuoir; Et par vne confiance aueugle il croit estre en seureté quand sa perte est souuent la plus asseurée : De sorte qu'on peut dire qu'il n'y a point d'homme si credule auec si peu d'apparence, si hardy auec tant de foiblesse, ny si mal-heureux auec tant de bon-heur.

Il veut faire croire qu'il est content, il se le persuade à luy-mesme, & cependant ses desirs trahissent son dessein & son contentement; car ils s'irritent par la joüissance, & ne se portans qu'aux biens qu'il n'a pas, ils rendent inutiles ceux qu'il possede, & font de sa ioye mesme le sujet de son inquietude: La volupté a cela de propre, que bien qu'on en joüisse, elle ne laisse pas de se faire desirer, qu'elle ne se contente iamais, & qu'elle est plustost lasse du bien qui l'entretient, qu'elle n'en est pleinement satisfaite. Mais c'est assez parlé du trouble qu'elle excite dans l'ame, voyons celuy qu'elle fait sur le visage.

Il y a de certains Plaisirs dont on peut dire que l'ame est jalouse, qu'il semble qu'elle veuille posseder en secret & qu'elle n'ose cómuniquer aux sens: Mais pourtant quelque soin qu'elle prenne de les

cacher, elle ne ſçauroit ſi bien faire qu'on n'en reconnoiſſe quelque choſe; ſa retraite la rend ſuſpecte, & ſe voulant celer, c'eſt lors qu'elle ſe découure dauantage.

Car le regard deuient fixe & arreſté, tout le corps eſt immobile, les ſens oublient leurs fonctions, il ſe fait enfin vne generale ſuſpenſion de toutes les vertus animales. Et bien que du premier abord on puiſſe douter ſi cela procede de l'Eſtonnement ou de la Triſteſſe qui produiſent ſouuent les meſmes effets, l'on reconnoiſt apres par vn certain éclat qui demeure ſur le viſage, par ie ne ſçay quelle douceur qui reſte dans les yeux & par vne legere image du ſouriz qui paroiſt ſur les leures, que ces faſcheuſes paſſions n'ont point de part en ce tranſport, & qu'il vient de cette Ioye interieure dont l'ame eſt rauie & comme enyurée.

Mais quand le Plaiſir a la liberté de ſe reſpandre au dehors, que les ſens y prennent part, & que l'eſprit & le corps ſemblent r'entrer en commerce & en intelligence; alors il eſt bien aiſé de connoiſtre l'agitation qui ſe fait dans l'ame par celle qui paroiſt en toutes les parties exterieures.

Vous voyez ſur le viſage vne certaine viuacité gaye, vne inquietude agreable & vne hardieſſe riante; le plaiſir petille dans les yeux, la douceur en accompagne tous les mouuemens; Et quand ils viennent à pleurer ou qu'ils iettent quelques re-

gards mourans, vous diriez que le riz ſe confond auec leurs larmes, & que la gayeté ſe meſle auec leur langueur. Le *Front* y eſt tranquille & ſerein, les ſourcils n'y eſleuent iamais de rides ny de nuages, & il ſemble qu'il s'ouure & s'étende de tous coſtez. Les *Levres* y ſont rouges & humides, le ſoûris ne les quitte iamais; Et ce leger tremblement qui leur arriue quelquefois, peut faire croire qu'elles treſſaillent d'aiſe. La *Voix* deuient plus groſſe qu'à l'ordinaire, par fois elle ſe rend éclatante, & elle ne ſort iamais qu'auec empreſſement: Car il n'y a point de paſſion ſi babillarde que la Ioye; quelque ſterilité qu'il y ait dans l'eſprit, quelque peſanteur qui ſoit ſur la langue, elle fait parler continuellement, & il n'y a que ſa propre violence qui ferme quelquesfois la bouche, & qui arreſte tout à coup la parole. Enfin tout le viſage prend vn embon-point extraordinaire; Et de pâle, chagrin & ſeuere qu'il eſtoit auparauant, il deuient alors vermeil, affable & content.

Le reſte du corps ſe reſſent encore de cette alteration; vne chaleur douce & vaporeuſe ſe répand en toutes ſes parties qui les enfle & leur donne vne plus viue couleur: elles en deuiennent meſme plus fortes & font leurs actions plus parfaites qu'elles ne faiſoient auparauant. En effet de toutes les émotions de l'ame, il n'y en a point qui ſoit plus amie de la ſanté que celle-cy, pourueu qu'elle ne ſoit pas ex-

trême; Elle chaſſe les maladies, elle purifie le ſang & les eſprits, & rend, comme dit le Sage, les années fleuriſſantes. Si-toſt qu'elle eſt entrée dans le *Cœur,* elle le fait enfler par grands battemens, elle éleue la poitrine par de longues reſpirations, elle fait dans les arteres vn pouls large & eſtendu: Et neantmoins quoy que tous ces mouuemens ſe faſſent lentement & ſans vehemence, ceux des autres parties ſe font auec precipitation & vigueur, la teſte & les yeux ſont en vne continuelle agitation; les mains ſe remuent ſans ceſſe: On va, on vient, on ſaute, on ne ſçauroit demeurer en place. Mais il arriue auſſi quelquesfois que la violence de cette paſſion oſte tout à fait l'vſage des ſens & du mouuement, qu'elle eſteint la chaleur naturelle, qu'elle cauſe des ſyncopes, & qu'en vn moment elle fait perdre la vie. Voyons donc comment elle peut produire tant d'effets ſi contraires & ſi merueilleux.



DE LA NATVRE DE LA IOYE.

II. PARTIE.

QVELQV'VN pourroit trouuer estrange de ce que la Ioye qui parle tant d'elle-mesme, n'a point encore dit ce qu'elle est: Mais il y a bien plus de quoy s'étonner de ce que la Philosophie qui nous promet la connoissance de toutes choses, soit demeurée court en celle-cy, quoy qu'il n'y ait rien qui tasche tant à se faire connoistre que le Plaisir: Il penetre jusques au fond de l'ame, il l'enuironne de tous costez, il la sollicite par toutes ses connoissances; c'est la fin de tous ses desirs, le couronnement de toutes ses actions; auec tout cela sa nature luy est inconnuë, & les plus grands esprits qui l'ont recherchée, ne sont pas mesme d'accord du genre sous lequel il la faut placer.

Car il y en a qui ont dit que la Volupté n'estoit autre chose que le repos & la tranquillité de l'ame: D'autres que c'estoit vne passion toute pure dans laquelle l'ame n'agissoit point: Et de ceux qui l'ont mise au rang des actions, il y en a qui ont creu qu'elle ne procedoit pas de l'Appetit, mais de la Connoissance: Enfin il s'en est trouué qui n'osans

pas la mettre au rang des autres passions, ont dit que c'en estoit le Principe; d'autres que c'en estoit le genre ou la premiere espece.

Si nous n'auions banny de nostre dessein la Chicane & la Critique de l'Eschole, nous serions obligez d'examiner toutes ces opinions & de chercher dans leurs ruines les fondemens sur lesquels nous deuons bastir la definition & l'Idée de la Volupté; mais puisque nous n'auons pas cette liberté, & que nous rendrions le Plaisir importun & desagreable, par la longueur des discours qu'il y faudroit employer; sans demander le conseil d'autruy, nous voulons consulter la chose mesme, & voir si elle se découurira à nous, apres s'estre cachée à tant d'excellens esprits.

Nous disons donc qu'il ne faut point douter que le Plaisir ne soit vn mouuement de l'Ame, & qu'il est impossible de conceuoir le calme & le repos dans la tempeste qu'il excite aux pensées, aux Esprits & aux humeurs. Comme ces choses-là ne se meuuent pas d'elles-mesmes, il faut que l'ame les agite, & qu'elle se donne le mesme branle qu'elle leur imprime: Car il est certain que les effets estans semblables à leurs causes, les mouuemens du corps qui sont les effets de l'ame, doiuent estre les images de l'agitation qu'elle se donne. Ie sçay bien que l'Escole ne veut pas appeller ces agitations de veritables mouuemens; mais cela ne nous arreste point;

il

il suffit qu'ils soient tels que l'ame les peut auoir, & que le Plaisir en soit vn de cét ordre-là.

Toutesfois comme elle a deux parties qui se peuuent mouuoir ; on pourroit douter à laquelle des deux appartient le Plaisir. Car bien que tout le monde auouë que ce soit vne passion, & par consequent vn mouuement de l'appetit, il semble neantmoins qu'il y en a quelqu'vn qui est propre à la connoissance, veu que les sens & l'entendement trouuent de la complaisance dans les objets qui leur sont conformes, auparauant mesme que l'appetit soit émeu. Mais aussi comme nous auons desia montré au discours de l'Amour, que cette complaisance n'est pas vn veritable plaisir, & que les Demons qui sont capables de cét agréement, ne peuuent estre touchez de la ioye qu'ils deuroient pourtant ressentir bien parfaite, si elle venoit de la seule connoissance, il faut en demeurer à l'opinion commune, & dire auec elle que le plaisir est vn mouuement de l'appetit, puisque c'est le bien qui émeut cette partie de l'ame, & que le plaisir n'a point d'autre objet que le mesme bien.

Cecy pourtant fait naistre vne autre difficulté; car s'il est vray que l'ame cesse de se mouuoir quand elle est arriuée au but où elle tendoit ; comme elle se meut pour posseder le bien, la possession doit estre la fin & le terme de son mouuement ; & partant il faut que le plaisir qui vient tousiours apres la

possession, soit plûtost vn repos qu'vn mouuement de l'appetit. Neantmoins quand nous serions d'accord que la possession est le but & la fin des mouuemens de l'ame; nous dirions que cela se doit entendre seulement de ceux qu'elle employe pour y arriuer; car bien qu'elle ne se porte plus vers le bien qu'elle possede, cela n'empesche pas qu'elle ne s'agite encore pour le goûter, & qu'elle ne se rauisse dans la joüissance qu'elle en a. Mais pour en parler plus exactement, la possession n'est pas la derniere fin que l'ame se propose, c'est la joüissance qui est la perfection & l'accomplissement de la possession: Car il est certain que l'on possede des choses dont on ne joüit pas, & l'on peut dire que le bien se rend maistre de l'ame, quand il se presente & s'vnit à elle; mais qu'elle en deuient la maistresse quand elle en joüit. Apres tout il ne faut iamais dire que le repos soit la fin que l'ame se propose, puisque la fin est la perfection des choses, & qu'il y en a qui veulent tousiours estre en action pour estre parfaites: Or l'ame est de ce genre-là, elle ne tend iamais au repos si ce n'est par foiblesse; Et partant il est necessaire que la Ioye & la joüissance soient dans le mouuement; voyons donc quel il est.

Pour le découurir il faut remarquer que la Volupté ny la Ioye ne se forment iamais dans l'ame qu'apres que le bien y a inspiré l'Amour: Car comme le premier mouuement de l'appetit vers le

bien eſt de s'vnir à luy, & que l'Amour conſiſte en cette vnion, il eſt impoſſible de ſe figurer aucun autre mouuement qui ne ſoit poſterieur à celuy-là; & partant ſi la Volupté eſt vne émotion de l'ame vers le bien, elle doit preſuppoſer l'Amour, & venir touſiours apres luy.

Or quoy que l'Amour la precede touſiours, il ne s'enſuit pas qu'il ſoit touſiours accompagné d'elle; il y peut auoir des obſtacles qui empeſcheront l'appetit de ſe mouuoir pour former cette paſſion; & la triſteſſe peut eſtre ſi grande qu'elle occupera toute l'ame, & n'y laiſſera pas entrer vn ſeul rayon de ioye. Mais il eſt certain auſſi que s'il n'y a rien qui retienne l'appetit, il ira touſiours de l'Amour juſques au Plaiſir; parce que l'ame ne s'vnit au bien que pour en joüir, & qu'il eſt impoſſible qu'elle en joüiſſe que par le Plaiſir. Et à dire le vray, la joüiſſance n'eſt autre choſe que la Volupté qui ſe trouue dans la poſſeſſion du bien; Et ſuiuant que la joüiſſance eſt plus parfaite, elle eſt auſſi plus grande & plus excellente.

Quel mouuement peut donc ſouffrir l'appetit dans le Plaiſir & dans la joüiſſance outre celuy de l'Amour par lequel il s'vnit au bien? Certainement c'eſt vne choſe bien mal-aiſée à conceuoir; comme ces actions ſe paſſent dans vne puiſſance qui eſt toute aueugle & qui eſt cachée au plus profond de l'ame, elles ſont extremement obſcures, & quel-

que lumiere que l'eſprit y puiſſe porter, elles ne ſe laiſſent voir qu'auec bien de la peine.

Neantmoins puiſque nous nous ſommes engagez à faire voir la difference des paſſions, par les differences des mouuemens corporels, il faut de neceſſité pour connoiſtre quelle eſt la Ioye, trouuer dans les choſes ſenſibles vne ſorte de mouuement qui puiſſe repreſenter l'agitation que l'ame ſouffre en cette rencontre.

Comme il arriue donc dans la Paſſion d'Amour que l'Appetit ſe porte vers l'objet aymable, qu'il y court & qu'il s'vnit à luy; on peut dire que ce mouuement eſt ſemblable à celuy des corps fluides qui coulent vers leur centre & qui penſent y trouuer leur repos: Mais parce que lors qu'ils y ſont arriuez, ils ne s'arreſtent pas pour cela, qu'ils retournent & ſe reſpandent ſur eux-meſmes, qu'ils s'enflent & ſe débordent en ſuite; auſſi apres que l'Appetit s'eſt vny au bien, il ne finit pas-là ſon mouuement; il retourne ſur ſes pas, il ſe reſpand ſur ſoy-meſme, & ſe déborde ſur les puiſſances qui luy ſont les plus proches. Par cette effuſion l'ame ſe replie ſur l'image du bien qu'elle a receuë, ſe meſle & ſe confond auec elle, & penſe ainſi le poſſeder dauantage, s'vniſſant doublement à luy; voire meſme comme l'Appetit s'enfle & ſe groſſit par ce reflus, il ne peut demeurer dans ſes bornes, & eſt contraint de s'eſcouler ſur la faculté qui luy a

donné la connoiſſance de cet objet ; luy faiſant ainſi part du bien qu'il auoit receu d'elle, & faiſant par ce moyen concourir toutes les parties de l'ame à ſa poſſeſsion, où conſiſte la parfaite Iouïſſance. Car puiſque l'ame n'a point d'autre but que de poſſeder parfaitement le bien, & que pour le poſſeder parfaitement il faut qu'elle connoiſſe qu'elle le poſſede ; l'Appetit n'ayant point de connoiſſance, ne peut tout ſeul la faire ioüir de ce qu'elle ayme ; il faut que l'Imagination & l'Entendement y contribuent, & qu'apres qu'ils ont propoſé le bien à l'Appetit, & que l'Appetit s'y eſt vny, il retourne ſur l'vn & ſur l'autre, & leur rende compte de ce qu'il a fait ; afin qu'en vniſſant ainſi leurs fonctions, l'ame s'vniſſe au bien en toutes ſes parties, & qu'elle faſſe pour luy ce mouuement Circulaire qui luy eſt ſi naturel & où conſiſte l'accompliſſement & la perfection de ſes operations, comme enſeigne la Philoſophie Platonique.

Apres tout s'il eſt vray que l'Ame & les Eſprits s'agitent d'vne meſme façon dans les paſsions, on ne ſçauroit douter que le mouuement que l'Ame ſouffre dans la Ioye, ne ſoit tel que nous auons dit, puiſque celuy des Eſprits y eſt tout à fait ſemblable : Car apres que l'Amour les a portez vers le bien, ils ſe reſpandent & ſe débordent ſur les organes des ſens, comme nous allons faire voir : De ſorte qu'on ne ſçauroit manquer, en diſant que la

Ioye est vne effusion de l'Appetit par laquelle l'ame se respand sur le bien, pour le posseder plus parfaitement.

Ie sçay bien que la definition qu'Aristote en a donnée, est bien differente de celle-cy ; car il dit que c'est vn mouuement de l'ame qui la met subitement & sensiblement dans vn estat conuenable à la Nature: Mais le lieu où il l'a proposée, monstre assez qu'il n'auoit pas dessein de la rendre bien exacte, ne traitant là qu'auec des Orateurs & non pas auec des Philosophes. Et veritablement qui l'examinera de prez, n'y trouuera rien moins que l'Essence de cette Passion : Combien se rencontrera-t'il de mouuemens tels qu'il les a marquez où le Plaisir ne se trouuera iamais ? Toutes les actions naturelles ne mettent-elles pas l'ame en vn estat conuenable à sa nature, & ne se peuuent-elles pas faire subitement & sensiblement, sans qu'elles soient pour cela delectables ? La passion d'Amour ne se forme-t'elle pas ainsi; Et n'est-ce pas vn estat bien conuenable à la nature de s'vnir au bien & de le posseder, & cependant le plaisir ne l'accompagne pas toûjours ? Et puis ne peut-on pas dire que ce n'est pas la Ioye qui apporte cet estat conuenable à la Nature, mais plustost que c'est luy qui fait naistre la Ioye ?

De plus qu'est-il besoin de dire que c'est vn mouuement *subit*, puisque l'Appetit n'a point

d'autres mouuemens : Car s'il arriue que l'ame ne s'esmeuue pas si promptement en quelques passions, cette paresse ne vient pas de l'Appetit, mais de la faculté qui luy propose le bien auec trop de difficultez, & qui luy commande trop lâchement de le poursuiure : Estant vne puissance aueugle, elle ne marche que comme elle est conduite, & si-tost que le commandement luy est fait, elle obeït & s'esmeut en vn instant.

Il est vray que de son costé, il y peut auoir des obstacles qui empescheront qu'il n'obeïsse pas si promptement, comme lors qu'il y a des passions contraires à celles que l'objet deuroit inspirer ; car vne extrême tristesse ne souffrira iamais que la Ioye se forme dans l'Appetit : Mais aussi quand l'empeschement est leué, il s'émeut subitement & produit tousiours en vn moment la passion aussi parfaite qu'est la connoissance & le motif qu'on luy propose. Car si l'Amour a des commencemens foibles, cela vient de ce que le bien est representé foiblement, & les progrez qu'elle fait, sont de nouueaux mouuemens de l'Appetit qui sont causez par la representation de nouuelles idées & de nouuelles perfections.

En effet l'on peut dire de toute la suitte & de tous les accroissemens des passions, qu'il en est comme de la flamme & de la lumiere qui s'entretiennent & qui s'augmentent par vne infinité de

productions reïterées de moment en moment; celle qui paroist n'estant pas celle qui estoit auparauant, & qui sera mesme incontinent suiuie d'vne nouuelle; car toutes se succedans ainsi l'vne à l'autre sans interruption, semblent n'estre qu'vne mesme chose qui s'est conseruée & entretenuë.

Ainsi en est-il de la Ioye & de toutes les autres Passions; elles se forment tout d'vn coup, & passent en vn instant; mais aussi à chaque moment elles se renouuellent, faisant ainsi vn flux continuel de plusieurs mouuemens parfaits, qui dure tout autant de temps que la connoissance sollicite l'appetit à se mouuoir.

Il est donc veritable que l'appetit n'a point de mouuemens qui ne soient subits: Que neantmoins il commence à se mouuoir plûtost vne fois que l'autre, parce que la faculté qui luy commande, est diligente ou paresseuse, ou parce qu'il y a quelque mouuement contraire qui le retient. Et cela est facile à conceuoir par l'exemple des yeux qui voyent les choses en vn instant, quoy que pour les voir ils s'ouurent quelquesfois plus viste ou plus lentement, & que mesme apres estre ouuerts ils peuuent auoir quelque indisposition qui les empeschera d'agir.

Ie sçay bien que les Medecins semblent se seruir de la mesme definition d'Aristote, quand ils disent que le Plaisir est vn mouuement prompt & sensible,

ble, qui met la nature en vn eſtat qui luy eſt conuenable ; & que ſi les objets ne font vne prompte & ſenſible impreſſion ſur les ſens, ou s'ils ne la font pas proportionnée à la nature, ils ne cauſeront iamais de plaiſir. Mais il eſt ayſé de voir que le mouuement dont ils parlent, n'eſt pas celuy de l'appetit où conſiſte le Plaiſir, & que ce n'en eſt que la cauſe : Car auparauant que l'appetit ſe meuue, il faut que les objets faſſent l'impreſſion telle que nous venons de dire ; Et pour lors l'ame qui la ſent & qui void que ce luy eſt vn bien, ſe répand ſur luy pour le poſſeder plus parfaitement, & forme ainſi le Plaiſir qui eſt augmenté par l'effuſion des eſprits, comme nous dirons tantoſt. Ie ne m'arreſte pas à examiner comment la douleur ſuruient quelquesfois à ce mouuement prompt qui porte la Nature à vn eſtat qui luy eſt conuenable ; comme quand on approche du feu les mains extremement froides ; cela appartient à la paſſion de la douleur : Il ſuffira icy de marquer que les objets qui ne font pas cette prompte impreſſion, ne cauſent point de Plaiſir ; parce que s'inſinuant peu à peu, la Nature s'y accoûtume & ne ſent pas le changement qui luy arriue : C'eſt pourquoy ne connoiſſant pas le bien qu'elle reçoit, l'imagination ne le propoſe point à l'appetit, qui par conſequent n'en eſt point émeu : C'eſt encore ainſi que l'on ſe laſſe des choſes les plus agreables, quand on les a trop long-temps goûtées:

Mais nous parlerons plus amplement de cecy à la fin de ce Discours.

Reprenons le fil de celuy que nous auons laissé, & disons que bien que tous les mouuemens de l'appetit se fassent subitement, il est pourtant veritable que de tous les objets qui excitent les Passions, il n'y en a point dont la presence émeuue si-tost & si facilement l'appetit que celuy de la Ioye: Et cela vient, à mon aduis, de ce que l'objet du Plaisir est le bien entant qu'il est desia aymé; car nous auons montré que l'Amour deuance tousiours la Ioye; de sorte qu'estant desia vny à l'appetit par le moyen de l'Amour, il n'y a plus rien à son égard qui empesche le mouuement que cette puissance doit faire pour le goûter. Mais il n'en va pas ainsi dans les autres Passions dont les objets doiuent estre examinez par la connoissance, auparauant que d'estre proposez à l'appetit : Et comme il n'y a gueres de biens ny de maux qui soient purs, aussi se trouue-t'il toûjours beaucoup de choses qui diminuent leur bonté & leur malice, & qui suspendent le iugement qui s'en doit faire. Mais pour exciter la Ioye cét examen est inutile; l'appetit possedant desia le bien, tous les conseils sont pris, tous les doutes sont leuez, & il doit par necessité s'émouuoir au mesme instant qu'il s'est vny à luy pour en joüir, en quoy consiste la Ioye & le Plaisir.

Mais c'eſt penetrer trop auant dans les ſecrets de l'Ame, & s'arreſter trop long-temps à des choſes qui ne s'arreſtent point; laiſſons ces mouuemens imperceptibles, & voyons ſi ceux qui ſe font dans les humeurs & dans les eſprits, ſont plus ayſez à connoiſtre.

Neantmoins auant que d'entrer en cette recherche, il ſera bon de dire quelque choſe de l'objet qui émeut cette paſsion : Car bien que nous ayons deſia dit que c'eſtoit le bien, il faut voir ſous quelle conſideration il merite cette qualité, eſtant certain que ſous diuers reſpects il cauſe diuers mouuemens dans l'ame.

Comme donc le bien entant qu'il eſt aymable, eſt l'objet de l'Amour, auſsi entant qu'il eſt delectable, c'eſt celuy de la Ioye: Et il n'eſt point efficacement delectable que quand il eſt aymé, parce que le Plaiſir preſuppoſe l'Amour: De ſorte que le bien entant qu'il eſt aymé, doit eſtre le veritable objet de la Ioye. On dira peut-eſtre que le deſir preſuppoſe auſsi l'Amour, & qu'il faut que le bien ſoit aymé pour eſtre deſiré: Il eſt vray; mais le deſir demande vne autre condition, c'eſt à ſçauoir l'abſence qui ne ſe rencontre iamais dans la Ioye où il faut toûjours que le bien ſoit preſent: Car quand les choſes paſſées, où celles qui ſont à venir, nous delectent, c'eſt vn effet de l'imagination qui nous les rend pre-

ſentes & qui les fait paſſer pour telles qu'elles ſont en noſtre penſée.

Au reſte par le mot de *Bien*, il ne faut pas ſeulement conceuoir ce qui eſt veritablement ou apparemment bon ; mais encore les maux que l'on a éuitez : C'eſt ainſi que le ſouuenir des peines que l'on a ſouffertes, & des dangers que l'on a courus, eſt agreable, dautant que c'eſt vn bien que d'en eſtre déliuré : C'eſt ainſi que la vengeance eſt ſi douce, parce qu'en ſurmontant le mal, on n'en craint plus les attaques : C'eſt ainſi que les larmes ſont quelquesfois delicieuſes, parce qu'elles déchargent la nature d'vn fardeau inutile, & qu'il ſemble que la triſteſſe qui les a excitées, s'eſcoule & s'en aille auec elles.

Il faut encore remarquer que le bien eſtant vne choſe conuenable à la nature, cela ſe doit entendre auſsi bien de la nature déprauée comme de celle qui eſt parfaite ; car vn malade prend plaiſir à des choſes qui luy ſont contraires, & les hommes vicieux trouuent du contentement dans leurs débauches, parce qu'elles ſont conformes à leur nature corrompuë & dereglée.

De vouloir apres cela examiner en détail tout ce qui nous peut donner du plaiſir, outre que ce ſeroit faire tort à noſtre deſſein & à celuy du Lecteur, qui nous demandent tous deux de la briéveté ; cela eſt ſi ayſé à cõnoiſtre que ce ſeroit perdre

le temps & les paroles que de s'y arrester. Il suffira de dire, que puisque le bien est la source de toutes les douceurs que cette passion fait couler dans l'Ame, & que ce n'est autre chose que ce qui est conuenable à nostre nature & ce qui la perfectionne; il faut que les biens qui nous perfectionnent dauantage, excitent aussi de plus grands & de plus solides Plaisirs. Or comme nous sommes composez de deux parties, de l'Esprit & du Corps, & que celle-là est incomparablement plus excellente que celle-cy, il s'ensuit que la perfection qui luy arriue, est aussi la plus excellente; Et partant que les biens qui la causent, sont les plus nobles & les plus delectables.

Mais encore parce que les biens du Corps sont pour la conseruation de l'espece ou de l'indiuidu, & que celle-là est plus considerable à la Nature, comme estant vn bien plus commun & plus general: De là vient que le Plaisir qui l'accompagne, est plus doux & plus sensible que pas vn des autres: Et par la mesme raison les objets du Goust & du Toucher delectent dauantage; parce que ce sont les sens qui sont les plus necessaires à la vie & sans lesquels l'animal ne peut subsister.

Il est vray que les objets de la Veuë & de l'Oüye pourroient contester cét auantage, estans plus nobles que ces qualitez basses & materielles qui touchent les sens inferieurs: Mais si l'on con-

ſidere qu'il n'y a preſque point d'animaux qui ſe laiſſent flatter par la beauté des ſons & des couleurs, on confeſſera que generalement parlant, les objets du Gouſt & du Toucher ſont les plus delectables: Que neantmoins dans l'homme ceux de la Veuë & de l'Oüye le ſont dauantage, parce que ces deux ſens ayans grande affinité auec l'entendement, & eſtant principalement deſtinez à ſon ſeruice, leur fin y eſt auſſi plus noble & plus neceſſaire qu'elle n'eſt dans les beſtes, où ils n'ont point d'autre vſage que pour conſeruer la vie animale qu'elles ont.

De toutes ces conſiderations, il eſt ayſé de tirer les principales differences de la Volupté; car elle eſt intellectuelle ou ſenſible, pure ou impure, faulſe ou veritable. Les veritables Voluptez ſont celles qui ſont pures, c'eſt à dire qui ne ſont point attachées ny meſlées auec la douleur: Et ce ſont celles-là qui conuiennent à l'homme dans l'eſtat le plus parfait que la Nature luy puiſſe donner. Tels ſont les plaiſirs qui ſe trouuent dans la contemplation, & dans l'exercice des vertus; tels ſont ceux qui ſuiuent les actions d'vne parfaite ſanté & les fonctions des ſens parfaitement diſpoſez.

Or ces plaiſirs ont cela de propre qu'ils ſont de longue durée, qu'ils ne laſſent iamais, qu'ils ſe peuuent gouſter en tout temps, & que la douleur ne les deuance & ne les ſuit iamais: Car vn homme qui eſt en vn eſtat de perfection naturelle, ne s'en-

nuye iamais de la meditation ny de faire de bonnes actions ; la vie luy eſt toûjours douce & agreable, & ſes ſens ſont toûjours diſpoſez à receuoir leurs objets auec plaiſir.

On pourroit dire là deſſus que le boire & le manger & quelques autres actions naturelles ſont conuenables à la nature parfaite de l'homme, qui neantmoins apportent du degouſt : Car la muſique & la veuë des plus belles choſes laſſe à la fin les oreilles & les yeux ; & les fleurs les plus douces dont Venus ſoit couronnée, comme dit Pindare, ſe rendent enfin importunes & deſagreables. Il eſt vray ; mais auſſi faut-il ſe ſouuenir que toutes ces choſes pour eſtre conuenables à la nature, doiuent auoir les conditions que la perfection demande ; il faut qu'elles ſoient moderées dans la quantité & dans la qualité ; que les circonſtances du temps, du lieu & des perſonnes s'y rencontrent : Outre que la plus part ne ſont pas conuenables d'elles-meſmes à la nature, mais ſeulement par accident, c'eſt à dire qu'elles ne luy conuiennent qu'à cauſe du déreglement qui les deuance, & auquel elles ſeruent de remede : Ainſi le boire & le manger gueriſſent la faim & la ſoif ; ainſi le repos & le ſommeil font ceſſer le trauail & la laſſitude ; en vn mot la pluſpart des actions ne donnent du plaiſir que parce que la nature ſe vuide, ou ſe remplit, & qu'elle corrige l'vn par l'autre : C'eſt pourquoy la Volupté

qui les ſuit, n'eſt pas abſolument pure ny veritable, mais ſeulement par occaſion ; d'où vient qu'elle laſſe, qu'elle ne dure gueres, & qu'on n'eſt pas capable de la goûter en tout temps, comme celles qui ſont abſolument pures.

Mais laiſſons ces ſpeculations à la Philoſophie Morale, & ſans nous arreſter dauantage à des choſes qui ſont connuës de tout le monde, cherchons-en de nouuelles ; & voyons ſi la tempeſte que cette paſſion excite, ne nous jettera point en quelques terres inconnuës, & nous pourra faire connoiſtre le mouuement des eſprits, qui ſont comme des Eſtoiles errantes, dont on n'a point encore obſerué les routes ny les periodes.



QVEL

QVEL EST LE MOVVEMENT *des Esprits dans la Ioye.*

III. PARTIE.



N toute ſorte de mouuement il faut touſiours ſe figurer deux termes ; l'vn où il doit commencer, & l'autre où il doit finir : Si donc les eſprits ſe meuuent dans la Ioye, il ſemble qu'ils doiuent partir du cœur ; puiſque c'en eſt la ſource, & que de là ils ſe portent vers le bien en quelque lieu qu'il ſe preſente à l'Ame. Veritablement ſi la Ioye ſe pouuoit former toute ſeule, il faudroit que le mouuement des eſprits s'y fiſt ainſi, & qu'elle les fiſt ſortir du cœur pour aller à la rencontre du bien : Mais parce qu'elle ne vient iamais qu'auec l'Amour qui la doit touſiours deuancer, c'eſt à luy à cauſer ce mouuement, ſans que la Ioye y contribuë aucune choſe : De ſorte qu'il en faut chercher vn autre pour elle qui ſoit conforme à celuy de l'Appetit ; en vn mot il faut montrer que les Eſprits ſe reſpandent en quelque ſorte comme luy dans cette Paſſion.

Cela ne ſera pas mal-ayſé à conceuoir, apres auoir remarqué que l'Amour les porte vers le bien:

Car ne pouuant aller plus auant, il faut, ou qu'ils s'arrestent, ou qu'ils retournent vers leur origine, ou qu'ils se répandent. Ils ne peuuent pas s'arrester, puisqu'ils suiuent l'agitation de l'Ame qui pour lors est émeuë; ils ne peuuent pas aussi retourner vers le cœur, puis qu'il n'y a que la presence du mal qui les y puisse contraindre : il faut donc qu'ils se répandent & qu'ils se débordent. Ioint que l'Ame qui employe les mesmes motifs pour le mouuement des esprits que pour le sien propre, a soin de les faire mouuoir ainsi, afin de les vnir dauantage au bien, comme nous auons dit auparauant : Car par cette effusion ils se dilatent dans les organes, & occupans plus de place, ils pensent toucher le bien qui se presente en plus de parties.

Mais où peuuent-ils se répandre ? Pour entendre cecy, il faut se souuenir que le bien ne touche l'Ame que par sa presence, & qu'il n'y a que la connoissance qui le luy rende present : Or cette connoissance se fait par l'entendement & par l'imagination ou par les sens : Et comme l'imagination a son siege dans le cerueau, & que les sens sont dans leurs organes particuliers, il faut aussi que le bien soit en l'vn ou en l'autre, & par consequent que l'Amour porte les esprits en ces lieux-là, & que la Ioye les répande aux mesmes endroits. Car si le bien est seulement dans la phantaisie, & qu'il ne touche point les sens exterieurs, tous les esprits abordent

au siege de l'imagination & se répandent dans le cerueau. Mais s'il y a quelqu'vn des sens qui possede le bien, alors les esprits qui y estoient accourus, se répandent aussi sur ses organes, & y apportent la chaleur, la rougeur & la viuacité.

Par cette effusion le plaisir de l'ame s'augmente, à cause de la chaleur douce & temperée qui coule dans les parties, & qui les flatte & les chatoüille: C'est pourquoy les plaisirs qui sont accompagnez de cette agitation corporelle, sont plus grands & plus sensibles que quand elle ne s'y trouue point. Voire mesme apres que l'émotion de l'appetit a cessé, l'agitation des esprits continuant, laisse dans l'Ame vne certaine Ioye confuse, qui ne vient pas de l'objet qui l'auoit auparauant touchée; mais de chatoüillement que les sens luy ont fait connoistre comme vne chose conforme & conuenable à leur nature.

Et cela me fait croire que toutes ces Ioyes secretes que nous ressentons sans en sçauoir la raison, viennent de la mesme cause, & qu'il faut necessairement qu'il y ait quelque chose qui répande ainsi les esprits, & qui inspire apres le plaisir dans l'ame; soit par la connoissance qu'elle a du chatoüillement qui se fait dans les parties; soit que toutes les differences des mouuemens qu'elle employe en chaque passion luy estant connuë, elle void que celle-cy

eſt propre à la Ioye, & forme en meſme temps vn objet delectable; comme nous auons dit qu'il arriuoit dans l'Amour d'inclination.

On dira peut-eſtre que cette effuſion d'eſprits ſe peut faire bien ſouuent ſans plaiſir; que la cholere qui les jette au viſage, que la douleur qui les attire aux parties malades, & que la fiévre qui les pouſſe par tout auec impetuoſité, les répandent en ſuite, & cauſent la meſme alteration que la Ioye imprime ſur le corps; Et que neantmoins l'ame ne reſſent alors aucun plaiſir.

Mais nous pouuons répondre à cecy en deux façons: Premierement s'il eſt vray que les objets les plus delectables ſont ſouuent empeſchez par de petites douleurs de faire impreſſion dans l'ame; ce mouuement d'eſprits qui eſt ſi ſecret, & que le ſens a peine à découurir, doit eſtre beaucoup moins puiſſant dans les grands obſtacles que luy donnent ces faſcheuſes rencontres.

Mais ſuppoſé meſme qu'il excite quelque plaiſir, il eſt ſi foible & ſi leger, qu'il eſt eſtouffé par la moindre incommodité que l'on puiſſe reſſentir: Car c'eſt vne choſe qu'il faut bien remarquer, qu'encore que l'appetit ſenſitif ſemble ne pouuoir ſouffrir en meſme temps des paſſions contraires; cela n'eſt pas abſolument veritable, puiſque l'on reconnoiſt manifeſtement que la langue ſe plaiſt en des ſaueurs agreables, pendant que le cœur eſt plein

d'amertume & de tristesse. Et la raison de cela est, que l'appetit sensitif n'est pas renfermé dans vne seule partie, comme sont la pluspart des autres facultez; il est répandu dans toutes les organes des sens, & l'on peut dire que son tronc & sa racine sont bien dans le cœur; mais que ses rameaux & ses branches s'étendent par tout le corps. Car estant vne puissance generale & necessaire à toutes les parties de l'animal, il falloit qu'elle fût presente à toutes, afin que le mouuement ne fût pas éloigné de la connoissance, & que l'ame ne languît pas dans l'attente de posseder le bien, ou de fuïr le mal, apres les auoir reconnus; la Nature ayant fait pour l'appetit ce qu'elle a fait pour le pouls, qui a le cœur pour son principal organe, & qui ne laisse pas de se former dans toutes les arteres, où mesme il se trouue quelquesfois different de celuy qui agite le cœur.

Cela estant ainsi, le plaisir peut estre en vn endroit & la douleur en l'autre, bien qu'ils soient incompatibles en vne mesme partie; mais aussi il est vray que quand la passion s'est éleuée au centre & en la source de l'appetit, celle qui se fait en ces petits ruisseaux, est bien foible & semble disparoistre; quoy que les esprits ne laissent pas de s'agiter aux lieux où elle s'est formée; d'où viennent en suite ces sentimens secrets de plaisir qui se dérobent souuent à la connoissance de l'entendement & de l'imagination mesme.